MASTER
NEGATIVE
NO. 91-80092-6

AUTHOR:

HILLEMAND, CONSTANT

TITLE:

LA VIE ET L'OEUVRE DE AUGUSTE COMTE

PLACE:

PARIS

DATE:

1908

Master Negative #

91-80092-6.

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

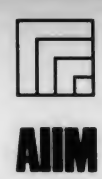
Hillemand, Constant, 1859-
La vie et l'oeuvre de Auguste Comte et de Pierre Lafitte; discours commémoratifs précédés d'un grand nombre d'aperçus sur le positivisme. Paris, "Revue positiviste internationale", 1908.
135 p. 23 cm.

Title-page wanting. Data from Cat. gén. de la Bibl. nat., Paris.

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

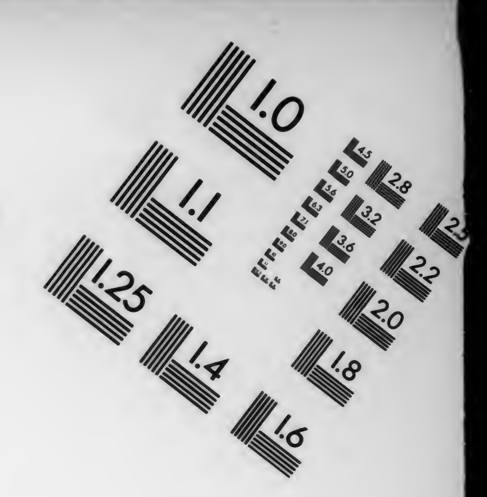
FILM SIZE: 35 mm REDUCTION RATIO: 11
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 6-18-91 INITIALS M.B.
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT



AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910
301/587-8202



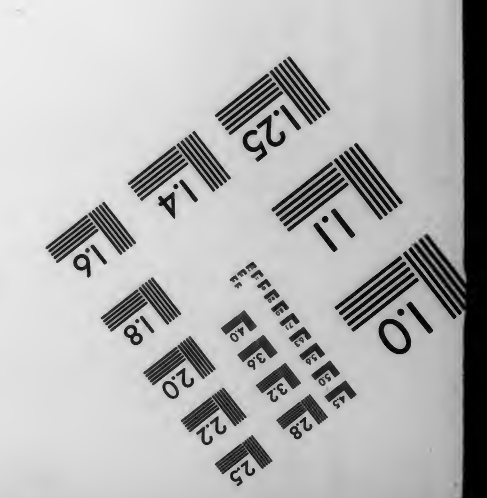
Centimeter

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 mm

1 2 3 4 5

Inches

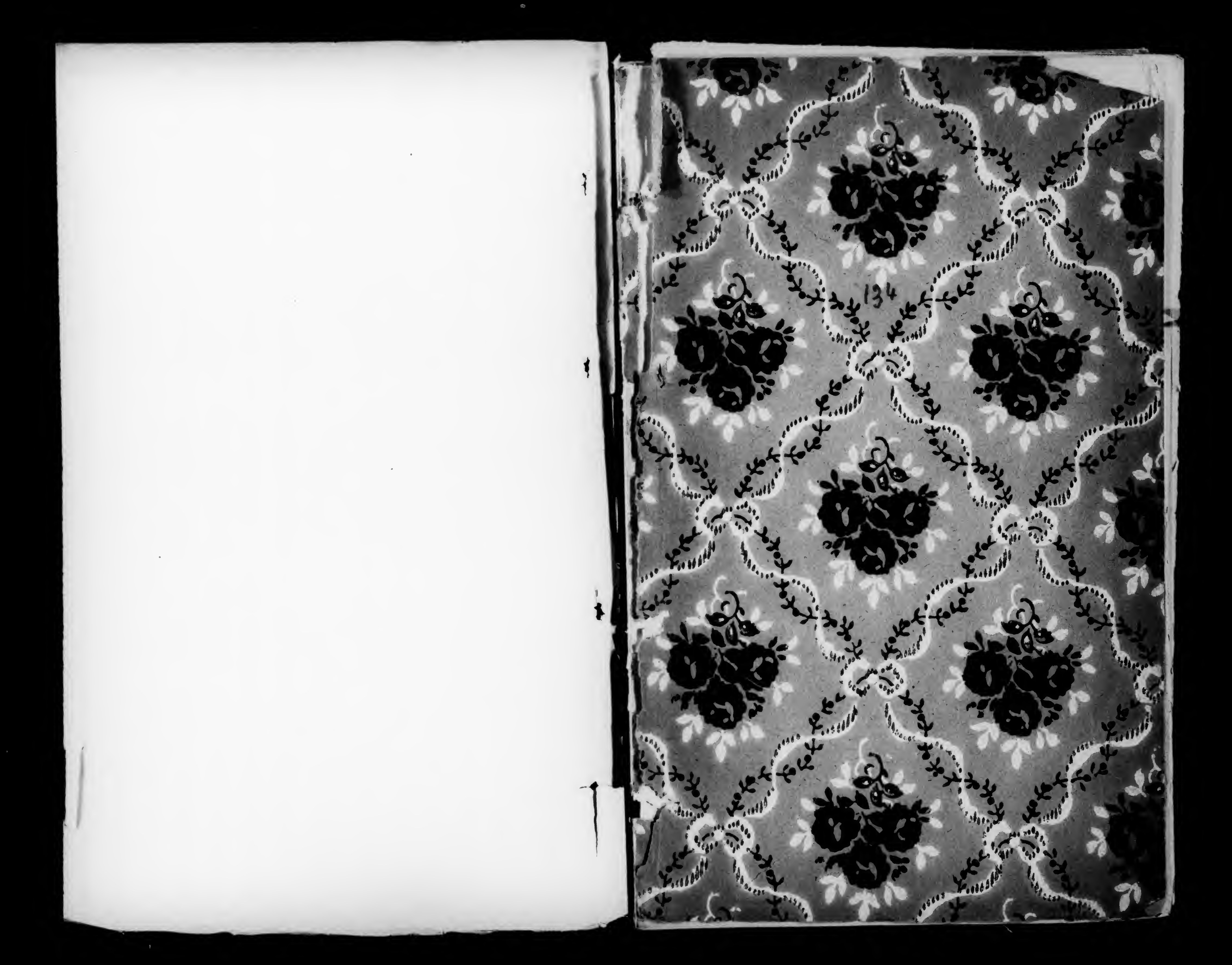
1.0 1.1 1.25 1.4 1.6 1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1



MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.




SIGILLVM COLLEGII COLVMBIAE NOVI EBORACI
IN LVMINE TVO VIDEBIMVS LVMEN


134

APERÇUS DIVERS

SUR

AUGUSTE COMTE, PIERRE LAFFITTE

ET LE POSITIVISME (1)

> *« Qu'on en soit le partisan ou l'adversaire, il est, à chaque « époque, des doctrines dont la connaissance s'impose à tous les « esprits cultivés. Tel fut au XVIIe siècle le Cartésianisme : « Tel est au XIXe siècle le Positivisme. A son égard, la lutte « se comprend, les dissidences s'expliquent ; l'ignorance ne se « conçoit plus... ».* Ainsi s'exprime, non sans quelque raison, la *Revue philosophique* (1881).
>
> R. P. Gruber, S. J.
>
> (in *Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours*, 1893).

On ne se résoudra pas à n'avoir qu'un abri toujours précaire, on voudrait quelque chose de stable et de définitif ; et on ne le trouvera jamais avec une philosophie qui fait profession de renoncer à l'absolu et de s'en tenir au relatif. Le Positivisme, cependant, se sauve de ce grave reproche en offrant quelque chose au cœur de l'homme si avide d'infini : il le remplit avec l'amour de l'Humanité. Tout passe en effet dans ce monde, mais l'Humanité reste. Ses lois, ses idées, ses croyan-

(1) Il est à noter que beaucoup de ces aperçus sont empruntés à des adversaires plus ou moins déclarés de l'École positiviste, tels : le Révérend Père Jésuite Gruber ; les abbés catholiques de Broglie, Kozary ; les ministres anglicans, Lloyd Engstrom, Illingworth, Stubbs ; les philosophes, savants ou littérateurs, Boutroux, Brewster, Brunetière, Caird, Dühring, Fiske, Huxley, Liard, Maurras, de Montesquiou, Ollé-Laprune, Paulhan, Ravaisson, Renan, Spencer, Vacherot, etc.... Je dois ajouter que leurs appréciations les plus favorables du Positivisme ou de son fondateur sont naturellement accompagnées de critiques qui ont été maintes fois réfutées et que j'ai dû passer sous silence, faute de place pour les reproduire et faire suivre leur reproduction des réfutations correspondantes. Mais le lecteur est mis à même, par les indications bibliographiques, de consulter les textes originaux. C. H.

ces, sont emportées par le temps et se renouvellent sans cesse, elle-même cependant demeure, toujours elle, elle partout, et cela suffit pour qu'elle devienne l'objet d'une religion. — Le Positivisme, ainsi pratiqué, n'a plus rien de sec et de froid ; au contraire..... le Positivisme d'A. Comte s'empare du cœur autant que de l'esprit. — La religion nouvelle ne sera pas un retour à d'anciennes doctrines théologiques ou métaphysiques : la science est pour A. Comte comme un frein qui le retiendra toujours et l'empêchera de glisser sur cette pente (1894, in *La Philosophie en France*).

CH. ADAM,
Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Dijon.

La méthode d'A. Comte, adoptée par Cl. Bernard et par les savants contemporains, avait ouvert à la science un horizon nouveau. Littré avait fait accepter aux intellectuels ce qu'il appelait la première partie de la Philosophie Comtiste, la loi des 3 états et la classification des sciences. Mais la suite admirable de ces prémisses, la morale et la politique qui doivent rajeunir le vieux monde, avaient été dédaigneusement écartées comme une œuvre de folie. Triant avec malice dans la masse incommensurable des conceptions qu'enfanta le plus puissant génie des temps modernes, les critiques de surface n'eurent pas de peine à bouleverser aux yeux des demi-savants le magnifique enchaînement de la doctrine la plus logique et la plus serrée qui fut jamais. Il leur suffit de mettre en relief quelques bizarreries ou des développements paradoxaux échappés au Maître, pour discréditer le système philosophique le plus prodigieux que le monde ait vu naître depuis Aristote. Comte avait eu le grand tort de mépriser les Académies et la science officielle. Les savants qu'il cribla de ses railleries pratiquèrent contre lui le fameux axiome : « La meilleure façon de venir à bout d'un adversaire est de lui survivre ». Après la mort du Chef d'Ecole ils ont tout fait pour anéantir une doctrine qui renouvelait la Science et jetait au panier les manuels compendieux sur lesquels ils avaient assis leur fortune et leur gloire. L'Université, vouée à la métaphysique de l'homme que Comte a le plus méprisé, Victor Cousin, ne pouvait accepter de gaieté de cœur la transformation de ses antiques méthodes. Pourtant, malgré les coalitions intéressées, le Positivisme a continué son chemin. Les écrivains des écoles les plus diverses ont assimilé avec plus ou moins de bonheur les idées Comtistes ; ils sont venus s'abreuver à la source vivifiante. Ils ont presque toujours traduit la doctrine en la trahissant, livrant au public leurs démarquages comme des productions personnelles. Et souvent le public s'est extasié devant l'originalité d'idées vieilles de 60 ans et volées dans des livres qui, non coupés par leurs contemporains, seront admirés par la postérité comme des Bibles vénérables...

Ce mot rébarbatif (*Religion* de l'Humanité) a, longtemps, joué pour le Positivisme le rôle d'une pierre d'achoppement. Les catholiques ne peuvent apercevoir là qu'une parodie grossière. Les rationalistes, continuateurs des traditions du XVIIIe siècle, s'effarouchent et se cabrent. — Eh ! quoi ! Une Religion ! Des Dogmes ! Un Culte ! Ils ne voient pas la transposition que Comte a fait subir à ces expressions et combien il a été véritablement inspiré en conservant à la langue, qui n'est pas déjà si riche, des termes compréhensibles, correspondant exactement aux exigences de la nature humaine. — Pas de société possible sans un lien commun des intelligences et des cœurs. Pas de bonheur social sans la convergence des esprits vers un idéal commun. Ceux qui protestent contre le mot *dogme* sont ceux-là même qui s'agenouillent devant certaines formules jugées sacro-saintes et figées dans un décret de la Convention. Ceux que le mot *Culte* fait sourire se livrent dans les loges à une contrefaçon de la Messe, remplacent la communion par des Fêtes de l'Enfance et demandent plus de solennité pour le mariage civil (1905, in *Transition*).

MAURICE AJAM,
Député de la Sarthe au Parlement français.

Mais si fondées que nous paraissent les réserves que nous avons indiquées, il n'en reste pas moins vrai que le nom de Comte restera éternellement attaché à l'histoire des origines de la sociologie. Et si jamais celle-ci, après avoir découvert les principales lois des sociétés, arrive un jour à diriger les hommes politiques, comme l'astronomie guide les pilotes et la physiologie les médecins, la postérité reconnaissante ne saurait oublier celui qui a nettement indiqué le but et les moyens propres à l'atteindre. Après Comte, en effet, les principes fondamentaux de la science sociale étaient trouvés. Le règne social était définitivement annexé au reste de la nature. Or, une telle annexion est toujours une œuvre de génie. Il n'est pas de plus grande conquête que celle qui consiste à ajouter un continent nouveau au domaine intellectuel de l'humanité. Les découvertes de détail qui peuvent s'y faire ensuite sont secondaires à côté de celle-là qui, seule, les a rendues possibles (in *La Sociologie chez A. Comte*, 1900).

FRANCK ALENGRY,
Agrégé de Philosophie, Inspecteur d'Académie.

Sans pousser plus loin l'étude des origines historiques de l'idée de

solidarité,..... étudions les représentants les plus remarquables de cette idée au XIX[e] siècle, Auguste Comte et Charles Renouvier.

J. ANCEL et L. DUGAS.
(in *Leçons de Morale théorique et Notions historiques*).

Nous nous réunissons aujourd'hui pour inaugurer un monument élevé, avec le concours de toutes les nations, à la mémoire d'A. Comte qui, dans le siècle écoulé, nous a légué les plus profondes pensées et les plus fécondes, sur l'homme, sur la société et sur le monde.....

Montesquieu, le premier, a étendu aux faits sociaux le déterminisme qui régit les autres faits de la nature. — Comte fortifie cette pensée de son éminent précurseur, lui donne une base scientifique et sait en tirer toutes les conséquences dans son admirable sociologie. — Il montre que la science sociale est une physique particulière qui, prenant pour méthode l'observation du développement collectif de l'espèce humaine, coordonne le passé afin de découvrir la marche que la civilisation tend à suivre. — La hauteur des vues de Comte, ou plus exactement la positivité d'esprit qui résulte pour lui de sa forte culture scientifique, lui permet d'apprécier le passé sans idées préconçues. Il reconnaît que la philosophie théologique a répondu admirablement aux besoins propres de l'humanité primitive. Mais ces besoins ayant changé, elle ne peut que déchoir et même devenir nuisible..... — Les combinaisons politiques, pour être viables, doivent à toute époque être en conformité avec l'état de la civilisation. Personne ne peut se proposer de faire marcher l'espèce humaine ; elle se meut en vertu d'une impulsion aussi nécessaire, quoique plus modifiable, que celle de la gravitation. L'objet d'une saine politique doit être de faciliter cette marche en l'éclairant. — On ne fait pas marcher la civilisation, on en accélère ou on en retarde la marche. Ceux-là cherchent à la retarder qui tentent des restaurations impossibles, ceux-là seuls la poussent en avant qui marchent avec persévérance dans la voie de la science, en contribuant à éliminer de plus en plus l'influence des conceptions théologiques ou métaphysiques sur le gouvernement des sociétés (18 mai 1902).

Général ANDRÉ,
Ministre de la Guerre.

Le D[r] Barreda méditait, depuis treize années, les conceptions d'A. Comte et leur application aux conditions d'existence du Mexique, lorsque Juarez le désigna, avec les quelques positivistes qui l'entouraient, pour réorganiser notre enseignement public, qui en était encore aux programmes d'avant Descartes et Bacon. Dans l'exécution de cette tâche, notre grand apôtre mexicain se montra un digne et complet disciple de son illustre Maître. — Grâce à lui, l'éducation publique fut régénérée et un nouveau personnel enseignant formé ; grâce à lui, il s'établit entre la jeunesse des écoles une communauté mentale et sociale, qui a puissamment contribué à donner l'unité et la stabilité à notre esprit public. — Ces précieux résultats furent obtenus par la fondation de l'Ecole préparatoire de Mexico, qui, depuis une génération, initie les futurs élèves des Ecoles spéciales à l'ensemble des sciences positives, en suivant rigoureusement l'ordre hiérarchique établi par A. Comte. — Cette réalisation d'une création capitale des fondateurs du Positivisme est la première, et peut-être encore la seule qui ait été réalisée par un gouvernement. L'expérience a été décisive. — L'enseignement de ces docteurs a donné aux Écoles de la nation des maîtres aux vues générales et aux sentiments généreux ; au gouvernement des ministres éminents ; aux établissements publics des administrateurs capables et dévoués ; à tous les Etats des citoyens éclairés. Leur ascendant a valu aux nouvelles générations une sécurité et un bonheur inconnus à leurs aînés (1902).

AGUSTIN ARAGON,
Professeur à l'Ecole des Ingénieurs de Mexico,
Député au Parlement mexicain.

C'est pour moi une occasion de manifester toute mon admiration pour un génie qui a été le Descartes de notre siècle, un des bienfaiteurs de la France et de l'humanité (in *Lettre* au D[r] C. H.)

A. AULARD,
Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.

Au pouvoir, M. Benjamin Constant n'oublia point qu'il était le disciple d'A. Comte. Sous l'Empire, il avait déclaré qu'il servirait sa foi dans les limites que comportait sa fonction ; il y fut non moins fidèle comme ministre de la République. Il la servit, en effet, lorsqu'il fit adopter la devise *Ordre et Progrès ;* lorsqu'il se rallia à la proposition de M. Demetrio Ribeiro (autre ministre positiviste) sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat qui devint une loi de la République. Il la servit, lorsque Ministre de la Guerre, il élabora pour les Ecoles militaires préparatoires un programme encyclopédique destiné à initier les élèves aux sciences abstraites, depuis la mathématique jusqu'à la morale ; lorsque, au Ministère de l'Instruction publique, il institua à Rio l'enseignement laïque intégral, libre et gratuit, à tous les degrés, afin de former un personnel qui n'existait pas au Brésil et de donner à l'Enseignement spécial une vaste et solide préparation générale. Il la servit encore lorsque, concurremment avec les Ecoles de l'Etat, il assura à

l'initiative privée la création de Facultés libres assujetties toutefois, pour la délivrance des diplômes, aux programmes officiels...

Peu de jours après avoir quitté le pouvoir, ce grand citoyen mourait, sans recourir à aucune assistance théologique. Comme Mexico à la mort du Dr Barreda, Rio de Janeiro fit à M. Benjamin Constant des funérailles nationales, purement civiles. Un mois après, les députés et sénateurs, réunis pour la première élection du Président de la République, avant de passer au vote, adoptèrent à l'*unanimité* la motion suivante, proposée au nom des six premiers ministres de la République, par l'un deux, M. Quintino Bocayuva.

« Considérant que nous sommes de plus en plus gouvernés par les « Morts et que la vénération pour les grands patriotes décédés est un « sentiment qui contribue à l'élévation morale de l'homme et au per- « fectionnement des mœurs publiques...

« Le CONGRÈS NATIONAL CONSTITUANT prend la résolution qui suit :

« Le Fondateur de la République Brésilienne, Benjamin Constant « Botelho de Magalhaês, né le 18 oct. 1833, a quitté la vie objective « pour l'Immortalité, le 22 janvier 1891.

« Le peuple Brésilien, par ses représentants au Congrès national, « s'enorgueillit de ce qu'il lui soit donné de présenter ce beau modèle « de toutes les vertus à ses futurs Présidents (1899). »

A. G. D'AZEVEDO SAMPAIO.
(in *Histoire du Positivisme au Brésil*).

Je lus l'ouvrage (la Philosophie positive) durant l'été de 1843. J'étais à Londres, et je pouvais causer avec Mill. Nous discutâmes l'ouvrage, chapitre par chapitre, jusqu'au dernier volume. Nous avions à peu près la même opinion sur sa valeur et sur ses défauts. Les erreurs étaient secondaires et susceptibles d'être corrigées par des spécialistes mieux renseignés sur les points particuliers que Comte, mais le système était sans faute. On pouvait voir d'un coup d'œil combien la classification des sciences était plus claire. La double manière, dont chaque science était basée sur la précédente, d'abord pour la doctrine, puis pour la méthode, montrait une grande supériorité sur la stérilité ordinaire des classifications scientifiques. Mill avait déjà admis la grande distinction établie par Comte entre la statique sociale et la dynamique sociale, et il l'avait adoptée pour sa Logique. Je fus encore plus ravi que lui, en considérant quelle serait la valeur de cette distinction comme pouvant servir à l'analyse...

ALEXANDER BAIN,
Professeur à l'Université d'Aberdeen.

Ce que j'admire surtout dans A. Comte, c'est qu'il institue, selon la belle définition qu'Ampère donnait du génie, « des rapports nouveaux entre les choses » et surtout entre les sciences. Ce que j'admire aussi sans réserves, c'est ce profond principe de pédagogie qui découvre, dans chaque évolution d'un esprit individuel, le résumé, l'abrégé et l'évolution de la raison humaine par les sciences successives et progressives ; au nom de cette loi, que les morts gouvernent les vivants, Comte respecte les errements et les tâtonnements du passé, mais il les abrège pour chacun de nous. Il a le mot de beaucoup d'énigmes et ne s'acharne pas à déchiffrer celles que la suite des siècles et les efforts de ses devanciers lui démontrent indéchiffrables...

Comte semble avoir dressé, pour plusieurs siècles, le catalogue général du savoir humain et le tableau complet de ses catégories. Sa philosophie mérite, autant que les plus hautes, de s'appeler la pensée de la pensée (1900, in *Les Etudes dans la Démocratie*).

ALEXIS BERTRAND,
Professeur de Philosophie à l'Université de Lyon,
Correspondant de l'Institut.

Tenant A. Comte pour le plus grand penseur des temps modernes, peut-être même de tous les temps, et estimant qu'il a donné à la religion une base nouvelle et indestructible, il est tout naturel que ce soit rempli d'un profond respect, que j'étudie ses écrits et que je sois très sincèrement disposé à accorder la plus grande valeur à ses opinions, alors même qu'elle ne me paraissent pas être des conséquences nécessaires des principes généraux du Positivisme. Je le considère comme mon maître, je me dis son disciple. Je crois que l'ensemble des vérités que, plus tard, on reconnaîtra comme constituant le Positivisme, et qu'on enseignera comme tel, ne peut être, dans ses parties fondamentales, que celui-là même qu'A. Comte a établi. Je suis persuadé aussi que l'organisation religieuse à venir, quelle que soit la route suivie pour y arriver, ne saurait différer de beaucoup de celle qu'il a esquissée.... S'ensuit-il que j'accepte chaque jugement d'A. Comte, que j'estime qu'il n'a jamais commis d'erreur, que jamais il n'a été inconséquent, qu'il a atteint les limites de toutes les connaissances utiles, et que jamais on ne retranchera ou on n'ajoutera rien à ses réglements et à ses plans de régénération de la société ? Assurément non. En agir ainsi équivaudrait à remplacer Jésus par A. Comte et la Bible par ses écrits. Je répudie une telle profession de foi comme dégradante, rétrograde, opposée au progrès, et en contradiction avec tout ce qui constitue l'esprit et la signification même du Positivisme.

Le mot *Maître* a deux significations qu'on tend parfois à confondre :

dans son sens usuel, il s'applique à celui qui exige l'obéissance ; spirituellement et intellectuellement parlant, le *Maître* est l'homme qui enseigne et qui exerce une influence. C'est dans ce dernier sens seul que je l'applique au fondateur du Positivisme. — La même ambiguité d'interprétation existe pour le mot *autorité*. L'autorité de Comte n'est pas celle d'un magistrat qui rend des arrêts, mais d'un homme dont le jugement mérite qu'on lui accorde de la valeur, valeur plus ou moins grande, suivant la nature de la question et sa compétence spéciale à la juger. Comme le disait récemment le Dr Bridges, il nous faut avoir les regards attentivement dirigés vers les idées nouvelles qui se font jour, et vers les résultats acquis partout, autour de nous, au fur et à mesure que les années s'écoulent.

EDWARD SPENCER BEESLY M. A.,
Emeritus Professor of History in University College, London.

C'est qu'en effet, parmi tous les professeurs dont j'avais suivi les cours, soit à l'École polytechnique, soit avant d'y entrer, l'un deux que j'avais rencontré presque dès le début de mes études mathématiques ne m'avait semblé comparable à nul autre. Le caractère et l'esprit de son enseignement le rendaient entièrement différent du leur. Je me sentais irrésistiblement entraîné vers ce professeur : mais il n'était pas de l'Académie des Sciences, et sa position officielle, son rang dans le monde savant étant inférieur à celui de la plupart des autres, on trouvait, quand je le disais plus grand qu'eux, mon dire ridicule, et fort impertinente ma prétention de vouloir juger autrement que tout le monde, et que les plus savants. Cependant mes émotions, en l'entendant professer, avaient été trop profondes pour que ma croyance put être ébranlée, et le *génie* de M. Comte, foi de toute ma vie, fut l'ineffaçable impression de ma jeunesse, presque de mon enfance (1857).

CÉLESTIN DE BLIGNIÈRES,
Ancien Élève de l'École polytechnique.

Le jour où l'Occident, désabusé des vieux dogmes et fatigué des négations stériles, aura enfin constitué cette religion de l'Humanité, entrevue par le génie d'A. Comte, qui, sans autre dogme que la science, sera de compréhension assez vaste, de sentiment assez poétique, de cœur assez chaud, de dispositions assez sympathiques, pour s'incorporer, pour s'assimiler tout ce que les diverses religions antérieures ont produit de plus parfait, de plus exquis, au point de vue moral et esthétique, pour honorer conjointement tous les grands instituteurs religieux de l'Humanité — ce jour-là, sans doute, l'Inde pensante, lasse enfin de sa longue course après l'absolu et l'inconnaissable, sera heureuse de communier avec les autres peuples de la terre dans la religion universelle de vérité, de beauté et de fraternité.

PAUL BOELL.
(in *L'Inde et le Problème indien*, 1901).

J'ai lu A. Comte en 1858, et j'y ai puisé, pour l'étude et pour la recherche, des habitudes d'esprit, une sorte de discipline intellectuelle qui, je crois, m'ont été utiles. Après un tiers de siècle, je ne regrette pas cette initiation... (13 avril 1890).

Je garde aujourd'hui le même sentiment d'admiration et de gratitude pour le grand esprit auquel la discipline scientifique du siècle auquel nous appartenons doit, en grande partie, sa direction (1898, in *Lettres* au Dr C. H.).

CH. BOUCHARD,
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris,
Membre de l'Académie des Sciences.

Je ne retiens qu'un seul point que je voudrais préciser très exactement.. : c'est que cette doctrine positiviste dont on parle et qu'on maudit, est une doctrine extrêmement tolérante, dont on peut dire que la tolérance est le fond ; elle a pour règle absolue de procéder par les voies de l'observation et de l'expérience, de limiter ses conclusions et ses observations à ce qui lui est révélé par ces méthodes scientifiques particulières... ; elle ne se permet ni d'affirmer ni de nier en dehors de ce domaine particulier de l'expérience et de l'observation scientifique... ; confondre le Positivisme avec la doctrine philosophique et absolue du matérialisme et de l'athéisme, c'est précisement se livrer à la confusion qu'un certain nombre d'adversaires de la République font entre ce que nous appelons l'État laïque et ce qu'ils appellent l'État athée... (in *Discours* au Sénat du 25 mars 1892).

LÉON BOURGEOIS, Sénateur,
ancien Président du Conseil des Ministres.

Ces dernières années ont vu refleurir la gloire d'A. Comte. Il a suffi, pour que ce philosophe prît définitivement son rang parmi les maîtres de l'Humanité, qu'on s'affranchît des jugements tout faits de ses panégyristes et de ses détracteurs, et qu'on le lut. Sa pensée, prise à la source, était bien plus riche et féconde que les formules où l'on croyait la capter (1907).

ÉMILE BOUTROUX,
de l'Institut, Professeur à l'Université de Paris.

En fait, il existe une nouvelle atmosphère mentale : A. Comte, en coordonnant toutes les conceptions définitives présentées par Aristote, Bacon, Descartes, Hume, Condorcet, Adam Smith et Bichat, a fondé la Philosophie positive, en partant de la hiérarchie théorique pour aboutir à la subordination des phénomènes sociaux à l'observation scientifique.

Par la constitution de la sociologie, il parvint à la compréhension de l'ordre humain ou moral, objet de la *Philosophie troisième*.

En réalisant cette nouvelle synthèse, il ouvrit à l'Humanité l'ère du progrès conscient et la fit entrer dans l'âge normal.

Comment se fait-il que la France ait tardé si longtemps à payer sa dette à l'organisateur de la pensée moderne ?

Sous l'influence dispersive des journalistes, des littérateurs, des académiciens et des spécialistes scientifiques, la France méconnut longtemps l'œuvre fondamentale de Comte ; ce sont surtout les penseurs étrangers, venus de tous les foyers de culture, qui firent ressortir ce fait que, par la création de la Philosophie positive, la France avait réalisé la *synthèse spéculative* de l'intelligence moderne et avait ainsi mérité la présidence du monde occidental.

THÉOPHILO BRAGA,
Professeur au « Curso superior de Lettras » de l'Université de Lisbonne.

C'est un ouvrage d'une science profonde (le cours de Philosophie positive) ; le raisonnement en est très fort et il témoigne d'une intelligence très remarquable. — Nous aurions voulu montrer au lecteur la manière dont l'auteur traite ces sujets difficiles, lui faire voir son éloquence simple mais puissante, lui faire sentir son admiration enthousiaste de la puissance intellectuelle, lui montrer sa vérité comme historien, son impartialité comme juge. Le lecteur voit qu'un guide sûr et fidèle le conduit à travers le labyrinthe des découvertes astronomiques, et que son conducteur en a tracé les sentiers et éclairé l'obscurité. — Ces idées, sur l'origine et la destinée des différents systèmes des mondes qui remplissent l'immensité de l'espace, sont très neuves et très vraies. Elles intéressent notre imagination par leur grandeur, et notre raison par les principes sévères de la science sur laquelle elles reposent. L'esprit sent qu'il lui a été donné de voir en vision l'histoire du passé et de l'avenir de l'univers. — Le torrent de son éloquence poursuit son cours, et le lecteur le suit avec délices en parcourant l'un des plus beaux aperçus de la vérité astronomique qui aient jamais été composés (1838).

Sir DAVID BREWSTER.
(in *Revue d'Edimbourgh*).

En 1851, M. Spencer, ainsi que son *Autobiographie* nous l'apprend, se lia d'étroite amitié avec deux étudiants fameux des ouvrages de Comte : George Lewes et George Éliot. L'*Autobiographie* prouve surabondamment que durant les deux ou trois années qui suivirent cette liaison, l'attention de Spencer fut attirée sur ce qui faisait le sujet de la philosophie de Comte. Il eut, avec ses deux amis, de longues conversations sur les principes dirigeants de Comte, il étudia attentivement la traduction condensée de la *Philosophie positive* publiée en 1853 par Harriett Martineau. Le résumé de M. Lewes avait paru quelques mois avant.........

Le Positivisme, au point de vue pratique, est un effort systématique de soumission libre et joyeuse aux principes du bien et du mal, tant pour la vie privée que pour la vie publique, et cela par des moyens désignés par la science et indépendants des croyances surnaturelles. En d'autres termes, son but est de devenir la religion universelle de l'Humanité.

Dr J. H. BRIDGES,
M. B. Oxford, formerly Fellow of Oriel College.

Le Positivisme ne règnera pas toujours sur l'humanité. Effet d'une révolution violente de la pensée, contraire aux instincts profonds de l'Humanité, appuyé sur des raisons puissantes en apparence, mais dont la vanité peut être démontrée, tôt ou tard son empire *si étendu* doit cesser ou, du moins, être grandement restreint (1894).

Abbé DE BROGLIE.
(in *La Réaction contre le Positivisme*).

A. Comte est redevenu depuis quelque temps à la mode. On célébrait hier son centenaire ! Son buste s'érigeait à trois pas de cette Sorbonne, dont les « titulaires » de philosophie l'ont si souvent attaqué, méconnu, raillé même. Un Ministre de la Guerre, formé jadis à son école, « se mobilisait » pour faire l'éloge de ce pacifique. C'est le moment de reparler de lui.

On ne saurait d'ailleurs étudier de trop près, ou sous trop d'aspects différents, ni trop diligemment, l'homme dont l'influence, depuis un demi-siècle, s'est partout fait sentir, à l'étranger, dans le monde entier, non moins profondément qu'en France ; aux États-Unis comme en Italie, au Brésil comme en Angleterre ; dans le domaine de l'art, comme dans le domaine de la science ; et à qui les dilettantes peuvent bien reprocher « d'avoir mal écrit » ; mais que la lourdeur de son style n'empêche pas d'être, avec Descartes, dans l'histoire de la pensée

philosophique, le plus grand nom dont nous puissions, et, à bon droit, nous enorgueillir (*Sur les Chemins de la Croyance, 1905*).

FERDINAND BRUNETIÈRE,
de l'Académie française.

C'est un phénomène assez curieux que ce soit à un jésuite (le père Gruber) qu'on doive le premier livre qui traite d'une manière satisfaisante de l'histoire du Positivisme; mais certainement cette circonstance prouve surabondamment une chose, c'est que le Positivisme, et particulièrement son côté scientifique, gagne du terrain et s'impose de plus en plus.... (in *Cours sur la Propagation du Positivisme dans les différents pays,* 1892).

Dr JOSEPH BUDAY,
Docent à l'Université de Budapest.

Je ne veux pas terminer cet examen critique des théories de Comte, sans ajouter (ce que chaque lecture de ses œuvres, de sa *Politique positive* surtout, me fait plus fortement sentir) que la valeur de son enseignement ne doit pas être jugée sur ses résultats purement logiques. Quoiqu'on dise de l'ensemble de sa philosophie, il faut lui accorder cet instinct du vrai, qui rend les contradictions et les erreurs du génie plus instructives que les raisonnements les plus évidents des esprits méthodiques, qui suivent les sentiers battus de la pensée, et qui par suite « n'ont rien à regretter » (in *Philosophie sociale et religion d'A. Comte*).

EDWARD CAIRD,
Ancien Professeur de Philosophie morale
à l'Université de Glascow.

« Le passé ne meurt jamais complètement pour l'homme. L'homme « peut bien l'oublier mais il le garde toujours en lui. Car, tel qu'il est « lui-même à chaque époque, il est le produit et le résumé de toutes « les époques antérieures. S'il descend dans son âme, il peut y retrou- « ver et distinguer ces différentes époques, d'après ce que chacune « d'elles a laissé en lui ».

Il me plait d'emprunter à un profond historien, à l'auteur de la *Cité antique*, l'énoncé d'une des vérités qui sont le fondement du Positivisme et qu'A. Comte avait déjà rendue familière à ses disciples....

Quand nous réclamons la nécessité d'une religion et d'un culte, nous trouvons en face de nous des hommes qui rejettent ces idées comme rétrogrades. Ils se croient au-dessus de telles faiblesses. Or nous voyons ces mêmes hommes très empressés à célébrer *leurs morts,* par des manifestations collectives, sur leurs tombes ou devant leurs

statues. Il leur échappe complétement que ce sont là les formes traditionnelles d'un culte vieux comme l'Humanité. Ils font de la religion et du culte sans le savoir (in *L'Evolution du Culte des Morts,* 1902).

Dr CANCALON,
Membre du Comité positif Occidental.

Par les prédécesseurs la route était tracée,
Quand tu nous apparus, Comte ! mais cette fois,
Des plus puissants aïeux dégageant la pensée,
Tu détruisis, d'abord, l'espérance insensée
D'apprendre rien, sinon les immuables lois.

Entre toutes ces lois spéciales et certaines
Qui régissent la terre avec les animaux,
Maître, tu sus jeter cette admirable chaîne
Qui reliait au cours des étoiles lointaines
La morale de l'homme et le but des travaux.

Et l'ordre souverain régnait dans notre étude,
La discorde mourait avec les dieux bannis,
Plus d'efforts désespérés, de vaine inquiétude,
Le but était certain, si la route était rude,
Et l'esprit positif nous tenait tous unis.

Grâce à toi, le savant, sûr d'un dessein tenace,
Sentit la paix descendre en son cœur agité ;
Créateur d'un moment, il agit, puis s'efface,
Mais il laisse après lui dans le cœur de la race
Un admirable espoir de plus de vérité.

JEAN CANORA.
(in *Scène lyrique en l'honneur de Comte,* 1907).

Je vois de plus en plus se confirmer mon intuition politique et sociale, puisée dans les solutions positivement démontrées, adoptables à l'époque actuelle, sans aucune application exagérée, conformes aux enseignements de l'incomparable philosophe A. Comte. Aussi, recommanderais-je la lecture attentive et la constante méditation de ses immortels ouvrages à la jeunesse studieuse de notre chère terre natale. Elle y trouverait la touchante conciliation du présent avec le passé humain et son admirable continuité avec l'avenir, parmi les justes, fervents et sublimes hommages rendus à la digne et vénérable Eglise catholique et à tous les dignes prédécesseurs du puissant penseur qui, suivant l'expression de l'un de ses contradicteurs les plus réputés, est le Maître des Maîtres (22 août 1898).

JULIO de CASTILHOS,
Ancien Gouverneur de l'Etat de Rio-Grande-du-Sud, Brésil.

Tout le monde a connu l'intégrité de Pierre Laffitte, son désintéressement, son détachement des honneurs, son éloignement de tout patronage officiel, l'influence et l'autorité que son caractère, la grande et solide variété de ses connaissances et sa puissante logique lui avaient donné sur les plus grands hommes d'Etat de la troisième République (30 juillet 1905).

CAZEAUX-CAZALET,
Député de la Gironde.

M. P. Laffitte a repris hier, à 3 heures, dans le grand amphithéâtre du Collège de France, son cours public de Philosophie. Si nous en jugeons par cette première séance, ces vêpres laïques du Positivisme seront cette année plus fréquentées que jamais. Le public nombreux qui y afflue y apporte d'ailleurs une attention sympathique et touchante, pour mieux dire un recueillement qui a quelque chose de religieux. On devine tout de suite que le maître exerce une grande autorité sur son auditoire... Avons-nous besoin de dire que nous nous réjouissons de ce succès croissant de l'enseignement de M. Laffitte? L'ouverture de son cours est devenu un véritable évènement sur la rive gauche, dans ce quartier de Paris, qui est resté dans une certaine mesure ce qu'il était au moyen-âge, la *civitas philosophorum*. Nul ne s'en étonnera de ceux qui connaissent M. Laffitte, sa prodigieuse science, sa fidélité de tant d'années à la philosophie d'A. Comte, et qui ont pu apprécier l'extraordinaire activité de sa pensée toujours neuve et originale, à travers tant de sujets d'étude successivement abordés, et bien qu'elle soit subordonnée à un culte passionné pour le créateur de la philosophie positive. Toute question de doctrine mise à part, nous ne croyons pas qu'il y ait en France de cours plus attrayant, plus remarquable que les leçons de ce savant aussi profond que modeste, qui, sans apprêt, sans aucune prétention à l'éloquence, vient tout simplement exposer ce qu'il sait, ce qu'il croit être la vérité, avec une sincérité parfaite, donnant à ceux qui l'écoutent le plaisir rare d'entendre un homme qui pense tout haut... (in *La République française* du 11 novembre 1889).

GABRIEL COMPAYRÉ,
Recteur de l'Université de Lyon.

Seules les œuvres sont immortelles, quand elles contribuent au perfectionnement physique, social, intellectuel ou moral de l'Humanité, — Or, à cet égard, nous pouvons être confiants dans l'avenir de la gloire d'A. Comte ; car tout atteste, tout prouve de plus en plus qu'il a profondément diagnostiqué la grave maladie des sociétés modernes et supérieurement formulé le seul traitement efficace qu'elle comporte.

La crise que traversent, à l'heure actuelle, la France, l'Occident, le monde, n'est ni une crise économique et industrielle, ni une crise politique, ni une crise purement philosophique, c'est une crise morale, c'est une crise religieuse. De jour en jour, les hommes s'affranchiront presque universellement de toute influence théologique, et la vieille moralité qui reposait sur cette chimérique conception est près de périr avec elle. Partout, malgré les autres apparences, c'est la moralité qui souffre ; c'est le dédain des devoirs les plus respectables, personnels, domestiques et sociaux qui, de toute éternité, se sont imposés et s'imposeront aux hommes civilisés ; c'est la licence d'une personnalité sans frein, c'est la pullulation des mauvais sentiments qui frappent les observateurs les moins attentifs. La même désagrégation, la même putréfaction, qui ont atteint et dissous les sociétés antiques, nous menacent. Ni le développement salutaire du bien-être matériel, ni l'enivrement légitime de la liberté pleinement conquise, ni les charmes d'un état social moins dur, ni les richesses décuplées et mieux réparties, ni le luxe généralisé, ni même le prodigieux pouvoir intellectuel de l'homme moderne, ne peuvent distraire et illusionner les penseurs sous ce rapport. Nous rétrogradons moralement, et un grand nombre de nos contemporains s'acheminent vers une bestialité plus odieuse que la bestialité primitive, car elle est volontaire, consciente, et n'a plus l'excuse de la fatalité. Donc, il faut apprendre aux hommes qu'ils doivent, au risque de se dégrader grossièrement, continuer à remplir, quoique émancipés, les devoirs fondamentaux que leurs pères ont remplis ; il faut leur enseigner les devoirs nouveaux que le développement et la transformation de la société exigent ; il faut, en un mot, constituer une nouvelle éducation. — C'est ce qu'A. Comte a seul merveilleusement compris et institué ; c'est pour cela qu'il sera le grand rénovateur de la société moderne, le grand éducateur des générations futures, parce que son œuvre est à la fois, philosophique, sociale et religieuse.... (1885).

Au fond, l'œuvre d'A. Comte condense et résout toutes les aspirations intellectuelles, morales et sociales, de notre temps ; c'est la *Somme* du XIX[e] siècle. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger.

De la base au faîte, de la mathématique à la morale, reliées l'une à l'autre par l'astronomie, la physique, la chimie, la biologie et la sociologie, la philosophie positive est un monument harmonique, homogène, cohérent, indivisible ; l'enchaînement de ses diverses parties ne présente aucune solution de continuité, aucune fissure par lesquelles la théologie puisse s'insinuer, de nouveau, dans les conceptions humaines. C'est l'œuvre la plus puissante que le génie philosophique ait jamais enfantée, parce qu'elle condense, coordonne, systématise tout ce que l'esprit

scientifique a produit dans tous les temps et dans tous les domaines, et surtout parce qu'elle n'est, dans son ensemble, qu'une représentation, fidèle et grandiose, de la réalité (in *La Philosophie positive,* 1904).

ÉMILE CORRA,
Directeur du Positivisme.

Il y a 60 ans que je connus l'existence du Positivisme en lisant un article de M. Littré dans l'ancien *National ;* ma foi de chrétien, vive et sincère jusque-là, fut aussitôt ébranlée et, après quelques hésitations, guidé à la fois par la raison et le sentiment, je renonçai à l'absolu, à ses systèmes et à ses œuvres ; j'avais compris, j'étais pour toujours désabusé... En ce temps-là, étant encore au lycée, je discutais avec mes amis dont plusieurs sont devenus des maîtres écoutés dans le monde de la pensée ; je n'étais guère compris, car tous, étrangers à l'esprit positif, restaient enlisés dans les dogmes absolus des religions et surtout de la métaphysique. J'étais pour eux le Barbare, n'étant pas compris ; mais, peu à peu, j'ai vu leurs idées se modifier : j'ai constaté que leur Génie tremblait devant celui qui m'inspire. Tous, à des degrés divers, se sont rapprochés de moi, troublés, incertains, inquiets de l'avenir, alors qu'ayant pris la meilleure part, j'avançais d'un pas sûr et ferme dans la voie où l'humanité progresse (1903).

Dr E. DELBET,
Député au Parlement Français,
Directeur du Collège libre des Sciences sociales.

La part de Claude Bernard, sur le terrain de la doctrine, se réduit notablement, il faut bien l'avouer, si l'on veut rendre équitable celle d'Auguste Comte. On ne peut pas accuser celui-ci de rester confiné dans la métaphysique. Il s'établit fermement et reste dans l'enceinte de la science ; il sait à la fois poser de solides principes scientifiques et s'y maintenir dans l'application. Il soumet, lui aussi, tous les phénomènes à des lois invariables ; il réclame des explications positives de ces phénomènes, ce qui veut dire la détermination des conditions qui les produisent, en rejetant, comme Cl. Bernard encore, la recherche du *pourquoi,* des causes *premières* et des causes *finales.* Comme ce dernier enfin, il considère tous les actes de la vie organique comme essentiellement physico-chimiques en tenant compte des milieux extérieurs et intérieurs, et en reconnaissant la nature spéciale des propriétés des tissus vivants. *Tous les principes essentiels de la doctrine de Cl. Bernard sont là* ».

Dr DECHAMBRE.
(*in article* Determinisme *du Dictionnaire Encyclopédique des Sciences médicales*).

M. Léon Bourgeois — en adoptant pour la Morale les bases conventionnelles (ou plus exactement *relatives*), que le fondateur du Positivisme a données à toutes les sciences, en se refusant à connaître les sources métaphysiques du bien ou du mal, en fondant l'unité de doctrine qu'il souhaite dans l'éducation morale de ce peuple, sur une décisive constatation, limitée par un *postulatum* : « l'idée du bien existe, et comme l'a dit un grand philosophe français, cette idée est un fait, et ce fait est une force » — s'est montré, en cette occasion, comme toujours, l'un des hommes du présent qui savent le mieux interpréter la logique d'A. Comte, et en appliquer les grandes déductions (1891).

HENRI DELONCLE.
(in *Le Siècle*).

Sans me flatter d'une stricte orthodoxie, je crois pouvoir avouer sans réserve mon admiration pour celui que Gambetta appelait le plus grand penseur du siècle. Je l'aime pour sa vaste compréhension du monde, pour sa sympathie si chaude, si active. Je l'aime, parce que nul, à un plus haut degré, ne m'a, comme lui, donné l'intelligence du rôle de la France dans les destinées du globe ; de « cette grande crise », conclusion nécessaire de l'effort intellectuel du XVIIIe siècle ; de la synthèse à la fois scientifique et religieuse où notre pays sera le premier appelé et dont le génie aimant et haut de notre maître a tracé les avenues. C'est à la méthode d'Auguste Comte que bien des hommes de ma génération doivent de professer les résignations nécessaires comme aussi les orgueils légitimes. Il nous a tout fait aimer parce qu'il nous a tout fait comprendre (in *Lettre* au Dr C. H.).

DELUNS-MONTAUD,
ancien Ministre des Travaux publics.

Témoin ému de la crise mentale et morale amenée par la dissolution de l'ordre social antérieur à la Révolution, c'est A. Comte qui accomplit cet incomparable effort de repenser tout le savoir de son temps, d'élargir le domaine des connaissances positives au point de l'étendre jusqu'aux limites des phénomènes accessibles à l'observation, d'en présenter alors la synthèse puissante, débarrassée de tous les éléments étrangers à la science, et élevé lui-même par cette élaboration à la pleine maturité de la pensée, de proposer à l'adhésion du monde savant une philosophie qui fut un gage définitif d'unité et de paix pour les esprits et qui donna un fondement solide et l'efficacité la plus étendue au système de réorganisation sociale auquel s'attachait sa pensée....

La critique moderne aura la noble joie d'avoir préparé la justice pour le penseur qui fut le représentant sans égal du génie organique

de la France et l'un des plus humains des *hommes représentatifs* de ce siècle et de tous les siècles (1900)...

La pénétration de la Philosophie positive dans le haut enseignement ne pouvait manquer de se produire en Belgique. C'est qu'en effet, dès 1834, on vit s'instituer à Bruxelles une Université libre, fondée sur le principe du libre examen.... Dès 1864, le Recteur, M. Hannon, Professeur de Botanique, consacrait son discours rectoral à la philosophie positive et lui donnait une large adhésion.... L'un de nos plus illustres savants, Ch. Houzeau, qui fut titulaire d'un cours de cette même Université, dans son admirable *Introduction à l'Histoire de l'Astronomie*, a confirmé, d'une manière éclatante, la loi du développement de l'esprit humain, dont A. Comte a fait la clef de voûte de son édifice philosophique....

Mais c'est dans le domaine de la Sociologie que l'influence de Comte fut à la fois la plus étendue et la plus profonde, et s'exerça sur les esprits les plus constamment préoccupés de la transformation économique de la Société. Tel, par exemple, le Dr César de Pœpe, le plus illustre, le plus éclairé des représentants du prolétariat belge, et dont les écrits témoignent de l'influence profonde de l'enseignement d'A. Comte.... C'est à l'Université libre de Bruxelles qu'en 1890, M. G. de Greef, le plus remarquable de nos sociologistes, institua le premier cours de sociologie ; malgré l'originalité incontestable de ses vues, il s'est toujours fait gloire d'être un disciple de Comte.... A son œuvre concourent périodiquement des philosophes, des savants, sociologistes éminents des divers pays civilisés, comme de Roberty, comme Kovalewski, Enrico Ferri, Kozlowski. Tous se rattachent à A. Comte par une filiation dont ils sont fiers, mais tous revendiquent aussi une large indépendance (1902).

HECTOR DENIS,

Professeur et ancien Recteur de l'Université libre de Bruxelles.
Membre de l'Académie royale de Bruxelles.
Député au Parlement belge.

.... Ses idées géniales et sa méthode scientifique se sont imposées avec une singulière puissance à l'adhésion de ceux qui, depuis une quarantaine d'années, ont dirigé, dans notre pays, l'opinion ou les affaires publiques. Gambetta et Jules Ferry ont déclaré plus d'une fois la prédilection qui les inclinait vers ces idées et vers cette méthode. Grâce à ces deux hommes d'État, le positivisme français, accueilli et développé par les premiers penseurs de l'Angleterre, répandu par une continuelle infiltration, dans les œuvres de nos historiens, de nos légistes, de nos sociologues, se manifesta dans le domaine de l'action.

GASTON DESCHAMPS.
(in *Le Temps*).

Les vues élevées dont sa vie et son œuvre nous ont donné l'exemple ont exercé une influence bienfaisante sur le développement intellectuel et social, économique et moral de tous les peuples de l'Humanité actuelle. — L'esprit positif, la méthode rigoureuse, le travail de détail, auxquels il a ouvert des voies nouvelles, se sont transportés dans la philosophie anglaise et allemande contemporaines, et ont grandement contribué à l'évolution des idées modernes et au progrès de tous les peuples. Ainsi, c'est A. Comte qui a mis le terme à l'anarchie mentale et qui a imprimé son caractère essentiel à la pensée contemporaine (1907).

FRANÇOIS DRTINA,

Professeur de Philosophie à l'Université Tchèque de Prague.
Directeur de la Revue *Oskra Mysl*.

Le Positivisme accepte complètement et fait sien le principe de la destination sociale de la richesse ; mais tandis que le Socialisme cherche sa solution dans un régime où la loi établira une égalité obligatoire, le Positivisme cherche la sienne dans la constitution d'un régime où les inégalités de plus en plus développées concourront librement au but proposé, sous la direction d'une doctrine commune qui ne peut être aujourd'hui que scientifique. Le Socialisme fait appel à la force, le Positivisme à l'opinion. Le Socialisme aborde le problème de front, le Positivisme tourne l'obstacle. Le Socialisme bouleverse de fond en comble notre organisation sociale et attend le progrès d'une révolution ; le Positivisme ne bouleverse rien, mais, suivant cette loi démontrée par toute l'histoire que le progrès n'est que le développement de l'ordre, il veut que, dès aujourd'hui, on demande à l'ordre existant les moyens de réaliser le progrès (in *Le Positivisme et la Question sociale*, 1898).

Dr PAUL DUBUISSON,

Médecin en chef à l'Asile Sainte-Anne
Directeur des Archives d'Anthropologie criminelle.

Voilà la raison pour laquelle nous terminons la liste des penseurs de premier ordre par l'appréciation d'un philosophe remarquable, le seul qui, parmi les philosophes français du XIXe siècle, mérite l'attention, et dont nous n'hésitons pas à joindre le nom à ceux de Bruno, de Descartes, de Spinoza, de Locke, de Hume, de Kant et de Schopenhauer...

Comte est celui parmi les philosophes qui s'est le mieux conformé à la manière de penser propre aux sciences naturelles, et l'on se rend compte qu'un physiologiste comme Claude Bernard ait pu prendre son

point de départ dans le Positivisme et y baser ses réflexions méthodiques sur les principes d'investigation et sur la doctrine de sa spécialité.

Dr E. DUHRING,

Professeur de Philosophie et d'Economie Politique à l'Université de Berlin.

Je viens associer ici le gouvernement de la République à l'hommage que ses concitoyens rendent au penseur, au républicain à la conscience élevée et droite que fut Pierre Laffitte...

Le gouvernement de la République, en s'associant aux amis de P. Laffitte pour célébrer sa mémoire, accomplit un acte de justice, et il est heureux de saluer le penseur qui ne voulait pas séparer le progrès de l'ordre, ni son amour de l'humanité de l'amour de la patrie.

Je ne m'attarderai pas dans l'examen des théories d'A. Comte, l'illustre fondateur du Positivisme.... Mais il appartient au républicain et à l'homme politique, de rappeler ce qui fait encore aujourd'hui sa vertu et sa portée ; c'est que le Positivisme est avant tout une philosophie sociale. Il est le premier essai tenté pour fonder une science, celle qui aujourd'hui passionne peut-être le plus la démocratie : la science de la société, la sociologie. La gloire d'A. Comte est de l'avoir inventée ; celle de Pierre Laffitte a été de la répandre et de la faire passer dans les faits (30 juillet 1905).

DUJARDIN-BEAUMETZ,

Sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts,

Mais si Comte manqua d'invention au sens exact du mot, on ne saurait trop répéter qu'il fut admirable d'intelligence et de génie dans l'exécution. Saint-Simon n'avait fait qu'esquisser un programme, Comte eut l'immense mérite de le développer et de le remplir ; il ouvrit toutes grandes les portes du Système aux idées de Bichat, de Gall, de Blainville et à la science de son temps qu'il connaissait bien ; il fonda la sociologie. Saint-Simon n'aurait jamais pu écrire ni le Cours de Philosophie positive, ni le Système de Politique positive, ni aucune des œuvres de Comte...

L'honneur de cette fondation (de la philosophie positive) revient donc à Comte ; originalité à part, il dépasse infiniment son maître par toutes les qualités de méthode, d'érudition solide, de mise en œuvre savante, de vigueur et de cohérence (in *Psychologie de deux Messies*, 1905).

Dr GEORGES DUMAS,

Chargé du Cours de psychologie expérimentale à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris.

Je viens de lire l'appréciation du Moyen-Age dans le cinquième volume de la *Philosophie positive*, et, à ma surprise, peu de chapitres m'ont paru plus remplis d'idées lumineuses. Je suis heureuse de les y puiser.....

J'ai été fort émue par le *Discours Préliminaire*.....

Après déjeuner, nous nous sommes mis à lire la *Politique* — Georges un volume et moi l'autre. — Nous nous interrompions à chaque instant pour échanger des questions et des remarques. Ces études matinales m'ont laissé, pour le reste de la journée, dans un état d'enthousiasme et de chaleur morale, qui est une sorte de *milieu subjectif* pour le sublime : entre la mer et le ciel. M. Lewes est converti à la plus chaude admiration sur le chapitre du langage, au troisième volume. Il y a trois ans, il lui était passé inaperçu. Pour moi, le premier chapitre du quatrième volume est parmi les plus beaux, et c'est le mieux écrit. Ma gratitude croît sans cesse pour la lumière que Comte a projetée sur ma vie.

GEORGE ELIOT.

(in *Correspondance*).

Durant sa maladie, je lui lus à haute voix, entre autres livres, le *Discours Préliminaire*, traduit par le Dr Bridges. Ce volume était tout spécialement de ses favoris. Elle se délectait à m'en donner connaissance. Pour tous les écrits de Comte, elle avait un sentiment de haute admiration, d'intérêt intense et d'une très profonde sympathie. Je ne me souviens pas de l'avoir entendue parler d'un auteur avec une plus profonde gratitude pour l'illumination qu'elle lui devait. Sa grande dette pour lui fut toujours confessée avec reconnaissance... Son attitude au regard de Comte, fondateur d'une nouvelle religion, ressort des références et allusions de sa correspondance, et de ce fait que, durant plusieurs années et jusqu'à sa mort, elle souscrivit au Subside Positiviste...

J. W. CROSS.

(in *La Vie de George Eliot*, par son mari).

Comte mérite une immense dette de gratitude pour avoir exposé et fait ressortir l'importance pratique du règne universel de l'ordre, lequel, quoique les positivistes ne le voient pas, est l'expression d'une volonté toute puissante et parfaitement intelligente.....

Révérend LLOYD ENGSTROM.

Congrès de l'Église Anglicane (1888).

Le premier, A. Comte a cherché à fixer d'une manière systématique l'objet et la méthode de la science sociale, et il l'a fait de telle sorte

que, depuis, cette tentative n'a jamais été renouvelée à l'étranger, si ce n'est à partir de lui et, en quelque sorte, sous les auspices de son nom. (1878).

ALFRED ESPINAS,
Professeur à la Sorbonne.

Renan avait du Positivisme non seulement les parties négatives, l'exclusion du surnaturel, de l'irrationnel, du non prouvé, mais les affirmations aussi, et les confiances. Il croyait au progrès indéfini par la science. Il croyait, etc... ; c'étaient là des idées toutes positivistes, les idées de Comte repensées par un théologien subtil, et exprimées par un homme qui savait écrire, très bien écrire, et peut-être écrire trop bien (1892).

Ramasser des faits et en tirer quelques lois plus ou moins certaines et toutes relatives, voilà le droit et voilà aussi le devoir du philosophe. Taine ne voyait rien et se refusait de rien voir au delà. C'est qu'il était un philosophe positiviste, un positiviste pur, un positiviste sans mysticisme... (1893).

Comte et son siècle, ce devrait être le titre du dernier livre de M. Alfred Fouillée, intitulé : *Le mouvement positiviste et la conception sociologiste du monde.* Ce que ce livre démontre le plus, c'est qu'Auguste Comte n'est ni plus ni moins que le roi de la pensée au XIXe siècle. Il est un monument élevé à la gloire de notre grand philosophe, de celui que nous pouvons opposer, je veux dire égaler, à qui que ce soit des philosophes d'Allemagne ou d'Angleterre, de celui que la postérité considérera sans doute comme la plus haute gloire française du XIXe siècle. ... — M. Fouillée ne lui marchande point, du reste, l'admiration, la vraie, celle qui n'est pas un « amas d'épithètes », mais amas de preuves démontrant l'étonnante influence qu'A. Comte a exercée si vite et qu'il garde encore, et qui, à mon avis, malgré les apparences, ne fait que croître....

Il n'y a jamais eu d'esprit plus pénétré de comtisme que Guyau. Guyau est le fils spirituel d'A. Comte. C'est un Comte poète, ce qui fait une grande différence, je l'accorde ; et un Comte qui sait écrire..., mais c'est un Comte *medullitus*.... Disons populairement qu'il avait Comte dans le sang.... (in *Revue bleue* du 8 août 1896).

Ce n'est pas à dire que l'influence de Comte n'ait pas été très grande. Elle a été immense. Adopté presque entièrement par Stuart Mill ; s'imposant, quoiqu'il en ait dit, à Spencer.... ; dominant d'une façon presque tyrannique la pensée de Renan en ses premières démarches, comme on le voit par l'*Avenir de la Science ;* inspirant, jusque dans ses détails, l'enquête philosophique, historique et littéraire de Taine ; se

combinant avec l'évolutionnisme, qui peut être considéré comme n'en étant qu'une transformation, le système de Comte a rempli toute la seconde moitié du XIXe siècle, et on l'y rencontre ou tout pur, ou à peine agrandi, ou légèrement redressé, ou un peu altéré, à chaque pas que l'on fait dans le domaine de la pensée moderne. Il a rendu d'éclatants services à l'esprit humain.... Sa pénétration, son intelligence, à force de tout comprendre, l'a conduit à tout aimer, sauf ce qui est décidément trop étroit, trop négatif, exclusivement polémique, et un esprit de haute impartialité règne dans toute son œuvre....

C'est quelque chose, surtout, que de faire penser, et A. Comte est merveilleux pour cela : c'est le semeur d'idées et l'excitateur intellectuel le plus puissant qui ait été en notre siècle, le plus grand penseur, à mon avis, que la France ait eu depuis Descartes (in *Les Annal. politiq. et littér.* du 8 sept. 1907).

EMILE FAGUET,
Professeur à la Faculté des lettres de Paris.
Membre de l'Académie française.

La grande et noble figure d'Auguste Comte n'a pas de plus sincère admirateur que moi (in *Lettre* au Dr C. H.).

MAURICE FAURE, Sénateur,
Ancien Vice-Président de la Chambre des Députés.

En présence de l'impuissance du négativisme, révélée par l'ensemble du passé historique, les vrais sociologues doivent donc se préoccuper de la création d'une nouvelle synthèse religieuse qui coordonne toutes les forces existantes, car, en tant que produit et aptitude humaine, la religion, comme la poésie, la science, l'industrie et la politique, ne meurt pas, mais se transforme, d'accord avec les conditions du milieu. Le terme *religion,* ainsi que l'indique Comte, est un des mots de l'idiome humain qui soit le mieux constitué ; il a la double signification de *régler*, de discipliner les aptitudes individuelles, et de *relier*, de lier les individus afin d'en former un tout collectif et homogène.....

Comte, le penseur qui a contribué le plus à donner une direction aux conceptions du XIXe siècle, et qui a apporté le plus de lumière sur l'ensemble de nos destinées, a formulé son hypothèse religieuse, dans laquelle la Providence concrète, réelle et immédiate de l'homme, est l'Humanité dont ce dernier dépend comme une cellule et dont il reçoit et son caractère et son aptitude morale et physique.... (1904).

Dr J. ALFREDO FERREIRA,
de Buenos-Ayres.

La doctrine d'Auguste Comte fit son chemin dans le grand silence qui suivit [le coup d'État] ; c'est quelque chose au lendemain des

grandes déroutes de la liberté politique, et, dans les heures de doute et de ténèbres qui les suivent, d'apporter avec soi la théorie du progrès, et de relever, par la science, les esprits que l'action a mis à terre..... Il me souvient de l'effet immense produit dans cette crise morale, par la lecture du *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*...... De ce jour nous avons su qu'il existe un art social (1867).

La sociabilité, qui n'est pas autre chose que le nom scientifique de la fraternité, la sociabilité est capable de se suffire à elle-même ; cela veut dire que la morale sociale a ses garanties, ses racines dans *la conscience* humaine, qu'elle peut vivre seule, qu'elle peut enfin jeter ses béquilles théologiques et marcher librement à la conquête du monde. C'est là votre foi, c'est votre instinct séculaire, et c'est précisément tout le fond du Positivisme. Pour le Positivisme, la morale est un fait essentiellement humain et distinct de toute croyance sur les commencements et la fin des choses. La morale est un fait social qui porte en lui-même son commencement et sa fin.... Quand on est animé de cette conviction (que l'Humanité progresse constamment, que la charité prend de plus en plus le pas sur l'égoïsme individuel), quand l'Humanité nous apparaît, non plus comme une race déchue, frappée de décadence originelle, et se traînant péniblement dans une vallée de larmes, mais comme un cortège sans fin, qui marche en avant vers la lumière, alors on se sent partie intégrante du *Grand Être* qui ne peut périr, de cette Humanité incessamment grandie, sauvée, améliorée ; alors on a conquis toute la liberté, car on est affranchi de la crainte de la mort..... (1877).

JULES FERRY,
ancien Président du Conseil des Ministres.

Comte fut le premier qui inaugura un plan de philosophie explicitement basée sur l'élimination de l'anthropomorphisme et l'emploi exclusif de doctrines et de méthodes scientifiques.

JOHN FISKE.
(in *The New-York World*, 1871).

Quoiqu'on en pense, c'est incontestablement à Comte qu'on doit le rapprochement de la science et de la philosophie restée, avant lui, trop volontiers exclusivement métaphysique. (in *Écho de Paris* du 30 janv. 1893).

HENRY FOUQUIER,
ancien Député.

... Est-ce que tous les esprits cultivés de ce temps ne sont pas pénétrés de ces grandes idées qu'A. Comte a renouvelées ou créées et

mises dans un ordre qui les fortifie ? N'est-ce pas ce grand philosophe qui nous a détournés des vaines constructions de la métaphysique ? N'est-ce pas de lui, plus que d'aucun autre, que nous tenons notre confiance dans la méthode expérimentale ? N'avons-nous pas appris de lui la généalogie des sciences et les époques du genre humain ? Ne lui devons-nous pas, enfin, l'idée heureuse d'une morale fondée sur la solidarité humaine ? Le positivisme est entré dès aujourd'hui profondément dans la conscience universelle, et l'on ne trouverait pas sur la face du monde un esprit libre qui ne soit tributaire en quelque chose du fondateur de votre philosophie et de ses premiers disciples (11 janv. 1903).

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie française.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reçu l'initiation à cette sévère et sûre méthode dont, tout à l'heure, on rappelait les titres et les services qu'elle a déjà rendus, et qu'elle est surtout appelée à rendre à la cause de la science en général et de la civilisation française en particulier.... Comme on l'a dit, c'est par la vulgarisation de la méthode fondamentale de sa doctrine qu'on pourra arriver à remettre la civilisation occidentale à son vrai rang, sur sa véritable base, et que nous pourrons espérer d'en avoir fini avec les luttes brutales, avec les entreprises violentes ; c'est grâce à cette méthode qu'on ne poursuivra désormais le progrès que par l'éducation systématique et rationnelle des peuples de notre continent, de manière à les amener à ne régler leurs rapports que par les principes communs et par les lois de cette solidarité supérieure qui substitue le règne du droit aux entreprises toujours ruineuses de la force..... Ce jour-là votre philosophie — *la nôtre*, aura vaincu, etc.... (1873).

C'est, Messieurs, cette méthode sévère dans son principe, plus sévère encore dans son application, que traçait, au début même de votre Association, *le plus grand penseur du siècle*. Pourquoi ne le dirai-je pas ici même, dans cette Sorbonne, longtemps vouée à un autre idéal et à d'autres doctrines, mais qui, grâce à l'effort du temps et au concours d'hommes nouveaux et d'esprits généreux — je me permettrai cet éloge devant le représentant le plus autorisé de l'Université de Paris — se dégage peu à peu des ombres du passé pour regarder vers l'avenir et jeter les bases d'une véritable science positive : cette méthode, sévèrement tracée, plus sévèrement pratiquée, ***telle a été la philosophie du plus puissant penseur du siècle***, comme je le disais, ***celui dont les idées pénètrent aujourd'hui partout : d'Auguste Comte !***.... Le but suprême, c'est le progrès dont la définition a été donnée par le philo-

grandes déroutes de la liberté politique, et, dans les heures de doute et de ténèbres qui les suivent, d'apporter avec soi la théorie du progrès, et de relever, par la science, les esprits que l'action a mis à terre..... Il me souvient de l'effet immense produit dans cette crise morale, par la lecture du *Discours sur l'Ensemble du Positivisme*...... De ce jour nous avons su qu'il existe un art social (1867).

La sociabilité, qui n'est pas autre chose que le nom scientifique de la fraternité, la sociabilité est capable de se suffire à elle-même ; cela veut dire que la morale sociale a ses garanties, ses racines dans *la conscience* humaine, qu'elle peut vivre seule, qu'elle peut enfin jeter ses béquilles théologiques et marcher librement à la conquête du monde. C'est là votre foi, c'est votre instinct séculaire, et c'est précisément tout le fond du Positivisme. Pour le Positivisme, la morale est un fait essentiellement humain et distinct de toute croyance sur les commencements et la fin des choses. La morale est un fait social qui porte en lui-même son commencement et sa fin.... Quand on est animé de cette conviction (que l'Humanité progresse constamment, que la charité prend de plus en plus le pas sur l'égoïsme individuel), quand l'Humanité nous apparaît, non plus comme une race déchue, frappée de décadence originelle, et se traînant péniblement dans une vallée de larmes, mais comme un cortège sans fin, qui marche en avant vers la lumière, alors on se sent partie intégrante du *Grand Être* qui ne peut périr, de cette Humanité incessamment grandie, sauvée, améliorée ; alors on a conquis toute la liberté, car on est affranchi de la crainte de la mort..... (1877).

JULES FERRY,
ancien Président du Conseil des Ministres.

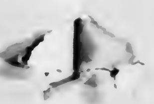
Comte fut le premier qui inaugura un plan de philosophie explicitement basée sur l'élimination de l'anthropomorphisme et l'emploi exclusif de doctrines et de méthodes scientifiques.

JOHN FISKE.
(in *The New-York World*, 1871).

Quoiqu'on en pense, c'est incontestablement à Comte qu'on doit le rapprochement de la science et de la philosophie restée, avant lui, trop volontiers exclusivement métaphysique. (in *Écho de Paris* du 30 janv. 1893).

HENRY FOUQUIER,
ancien Député.

... Est-ce que tous les esprits cultivés de ce temps ne sont pas pénétrés de ces grandes idées qu'A. Comte a renouvelées ou créées et



mises dans un ordre qui les fortifie ? N'est-ce pas ce grand philosophe qui nous a détournés des vaines constructions de la métaphysique ? N'est-ce pas de lui, plus que d'aucun autre, que nous tenons notre confiance dans la méthode expérimentale ? N'avons-nous pas appris de lui la généalogie des sciences et les époques du genre humain ? Ne lui devons-nous pas, enfin, l'idée heureuse d'une morale fondée sur la solidarité humaine ? Le positivisme est entré dès aujourd'hui profondément dans la conscience universelle, et l'on ne trouverait pas sur la face du monde un esprit libre qui ne soit tributaire en quelque chose du fondateur de votre philosophie et de ses premiers disciples (11 janv. 1903).

ANATOLE FRANCE,
de l'Académie française.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai reçu l'initiation à cette sévère et sûre méthode dont, tout à l'heure, on rappelait les titres et les services qu'elle a déjà rendus, et qu'elle est surtout appelée à rendre à la cause de la science en général et de la civilisation française en particulier.... Comme on l'a dit, c'est par la vulgarisation de la méthode fondamentale de sa doctrine qu'on pourra arriver à remettre la civilisation occidentale à son vrai rang, sur sa véritable base, et que nous pourrons espérer d'en avoir fini avec les luttes brutales, avec les entreprises violentes ; c'est grâce à cette méthode qu'on ne poursuivra désormais le progrès que par l'éducation systématique et rationnelle des peuples de notre continent, de manière à les amener à ne régler leurs rapports que par les principes communs et par les lois de cette solidarité supérieure qui substitue le règne du droit aux entreprises toujours ruineuses de la force..... Ce jour-là votre philosophie — *la nôtre*, aura vaincu, etc.... (1873).

C'est, Messieurs, cette méthode sévère dans son principe, plus sévère encore dans son application, que traçait, au début même de votre Association, *le plus grand penseur du siècle*. Pourquoi ne le dirai-je pas ici même, dans cette Sorbonne, longtemps vouée à un autre idéal et à d'autres doctrines, mais qui, grâce à l'effort du temps et au concours d'hommes nouveaux et d'esprits généreux — je me permettrai cet éloge devant le représentant le plus autorisé de l'Université de Paris — se dégage peu à peu des ombres du passé pour regarder vers l'avenir et jeter les bases d'une véritable science positive : cette méthode, sévèrement tracée, plus sévèrement pratiquée, ***telle a été la philosophie du plus puissant penseur du siècle***, comme je le disais, ***celui dont les idées pénètrent aujourd'hui partout : d'Auguste Comte !***.... Le but suprême, c'est le progrès dont la définition a été donnée par le philo-

sophe éminent qui a tracé votre première charte. Qu'est-ce que le progrès? *C'est le développement de l'ordre* (1880).

GAMBETTA,
ancien Président du Conseil des Ministres.

Vive le Positivisme et ses adeptes! Vive l'Humanité triomphante! Que le nom et les idées d'A. Comte soient le symbole de la fraternité universelle et qu'ils durent tant que durera la vie de la planète sur laquelle vous cherchez à adoucir les souffrances et à répandre la fraternité (1907).

Dr OSMAN GHALEB-BEY,
du Caire.

Et COMTE, indifférent à l'ironie acerbe,
D'exemple et de labeur magnifia son verbe,
Méprisant le mensonge et les hommages vains,
Il ne s'affubla pas de ces titres divins
Qui fascinent la foule avide d'auréole;
Homme, il ne voulut pas devenir une idole;
La terre était pour lui le but essentiel;
Il ne leva ses yeux inspirés vers le ciel,
Extasié d'en voir la suprême harmonie,
Que pour donner l'essor à son puissant génie,
Mais son cœur de mortel n'en battit que plus fort,
Sa voix résonna mieux pour stimuler l'effort;
Son esprit positif, éloignant l'impossible,
Parla notre langage afin d'être accessible,
Et ne s'étant pas mis hors de l'Humanité
Il touche de plus près à la Divinité,

RAOUL GINESTE.
(in *Ode pour A. Comte*).

Poursuivant l'instauration de cette philosophie positive si dignement représentée au XVIIIe siècle par Turgot et Condorcet, A. Comte réagit alors heureusement contre la spécialisation scientifique, qui était dès lors un des aspects désolants d'une spécialisation industrielle non moins incoordonnée; tout en reconnaissant la nécessité de cette différenciation croissante, il vit fort bien que le remède n'était pas dans une rétrogradation de l'esprit humain vers l'antique confusion des travaux.... Il veut qu'on continue à perfectionner la division du travail; à cet effet, « il suffit de faire de l'étude des généralités scientifiques une grande spécialité de plus. Qu'une classe nouvelle de savants, préparée par une éducation convenable, sans se livrer à la culture spéciale d'aucune branche particulière de la philosophie naturelle s'occupe uniquement.... à déterminer exactement l'esprit de chacune d'elles, à découvrir leurs relations et leur enchaînement, à résumer, s'il est possible, tous leurs principes propres en un moindre nombre de principes communs en se conformant sans cesse aux maximes fondamentales de la méthode positive. Qu'en même temps, les autres savants, avant de se livrer à leurs spécialités respectives, soient rendus aptes désormais, par une éducation portant sur l'ensemble des connaissances positives, à profiter immédiatement des lumières répandues par ces savants, voués à l'étude des généralités et réciproquement à rectifier leurs résultats ». Tel est aussi le but que nous poursuivons, tel est aussi le principe, c'est-à-dire la méthode qui, dans le sein de notre Université, sert de trait d'union entre les diverses doctrines et les diverses spécialités qui y sont librement enseignées et discutées; la Philosophie positive nous unit tous par un lien commun, sa méthode.... A partir du grand effort philosophique de Comte, l'idéal social, en matière d'éducation, se dégage d'une façon de plus en plus nette.... (*L'Enseignement intégral et la Philosophie positive*, 1897).

GUILLAUME DE GREEF,
Recteur de l'*Université nouvelle*, de Bruxelles.

Dans l'ordre moral, le rôle de l'épouse acquiert toute sa grandeur... A. Comte nous a invités à « concevoir la famille comme destinée à développer dignement l'action de la femme sur l'homme ». Il a même écrit que « la constitution domestique se réduit à systématiser cette action ». Vue profonde; car, on ne soulignera jamais assez le rapport qui existe entre la valeur sociale de la famille et la qualité de l'influence exercée par les mères sur les fils, par l'épouse sur l'époux.... (in *La Femme et le Positivisme*, 1905).

Nous sommes pour la femme contre la désorganisation de la famille. Nous la voulons tout ensemble affranchie d'injustes servitudes et chargée de plus grands devoirs, auxquels répondent les plus grands devoirs que nous nous reconnaissons envers elle. Pour elle nous réclamons la sécurité de son existence, le respect de sa personne, la culture rationnelle et l'épanouissement de ses facultés, la stabilité de son foyer, l'élargissement de sa fonction domestique et de son rôle social, lequel est, avant tout, un ministère d'éducation, de contrôle moral, de bonté suggestive et réparatrice. Et si nous entendons bien qu'elle puisse assurer et défendre sa vie sous le poids des nécessités actuelles et trop souvent contre l'inconscience de l'égoïsme masculin, nous souhaitons ardemment un état de choses ou les deux moitiés du genre humain

réaliseront d'accord, par l'harmonie des diversités complémentaires, leur bonheur propre et le bien commun. (8 sept. 1907).

P. Grimanelli,

Ancien Directeur des Services pénitentiaires.

Le mouvement positiviste dont A. Comte a été l'initiateur, gagne, depuis une génération, sous des formes diverses, le domaine tout entier de la philosophie, de la science, de la littérature, de la politique.... — De tout cela, il ressort clairement qu'A. Comte est bien le véritable fondateur du Positivisme. C'est bien lui, en effet, qui a donné la première et la plus énergique impulsion à ce courant positiviste si répandu de nos jours, et qui a joué le rôle prépondérant dans le grand mouvement intellectuel qui, plus que tout autre, caractérise notre époque....

En tout et partout, Taine se montre essentiellement positiviste.... (1893).

Les manifestations politiques des positivistes anglais ne se sont pas bornées à l'Angleterre : elles ont retenti, et même assez bruyamment, à l'étranger, à l'occasion de la guerre franco-allemande de 1870-71. Congrève donnait l'exemple par une affiche placardée sur les murs, dans laquelle il évoquait les sympathies de Londres en faveur de la France. Dans la *Fornitghtly Review,* Harrison condamnait la « guerre barbare que l'Allemagne faisait à la France ». Le Professeur Beesly faisait appel aux ouvriers de Londres. Hutton publiait un travail, composé à un point de vue plus général, mais dont l'objet était le même. — A propos de cette intervention des positivistes, Karl Blind (in *Gegenwart,* Berlin, 22 mars 1875), dit que le petit groupe des comtistes, minorité fort active du reste, adopta, durant la guerre, une attitude hostile à l'Allemagne ; qu'ils étaient soutenus en cela par les chefs de la classe ouvrière qu'ils avaient su gagner ; qu'ils voulaient, à tout prix, empêcher la ruine complète de la France, parce que, pour eux, la France est la lumière de l'Europe et le sanctuaire de la nouvelle religion sociale...

Le passage suivant de l'un des journaux radicaux les plus influents de Christiana (*Verdens Gang*) montrera avec quelle conviction le Positivisme est accueilli et célébré dans le nord de la péninsule scandinave. « Comte », y est-il dit, « exerce sur les classes dirigeantes et sur les masses une influence extraordinaire, telle que nul autre penseur n'en a jamais exercé une semblable. Une génération s'est à peine écoulée depuis qu'il est descendu dans la tombe, pauvre et méconnu ; et voici qu'il règne en maître sur tous les esprits, de ce côté de l'Océan Atlantique comme de l'autre »....

Au Brésil, plus que partout ailleurs, la marche des évènements et la vie publique tout entière ont subi l'influence du Positivisme... Dans le banquet organisé à Paris, le 15 nov. 1890, en l'honneur des envoyés de la République brésilienne, pour fêter le premier anniversaire de la révolution du Brésil, Teixeira de Souza affirmait que la nouvelle République devait l'existence à deux éléments organisateurs : « les propagandistes (c'est-à-dire les journalistes et orateurs positivistes) et les citoyens de l'armée et de la marine chargés du maintien de l'Ordre et de la défense nationale (c'est-à-dire les officiers formés et inspirés par le positiviste Benjamin Constant) ». Dans ce même banquet, auquel prirent part les membres des ambassades et légations américaines et de nombreux délégués — entre autres Zorilla — Laffitte ajouta, aux applaudissements des convives, que cette révolution pacifique avait été dirigée par le Positivisme. Le drapeau brésilien porte même la devise comtiste de l'organisation sociale positiviste : *Orden e progresso* (Ordre et Progrès)......

La Revue madrilène *Rivista contemporanea* prend, dès 1876, parti pour le Positivisme, dans un article paru sous ce titre : *El Positivismo y la civilisazion.* En 1886, Oct. Loïs expose, ex professo, le Positivisme dans son livre : *Lo Accessibile y lo Inaccessibile* (Madrid).

En 1879, une Revue bi-mensuelle paraît à Porto : *O Positivismo....*

Au Chili, le professeur Lastarria, devenu Ministre de l'Intérieur, introduit le Positivisme dans la politique......

A la Havane, Enrique José Varona, professeur à l'Université (1879-1888) publie une série de travaux inspirés par le Positivisme.....

En Roumanie, B. Conta, Professeur de Droit à l'Université de Jassy et fervent admirateur de Comte, travaille activement, depuis 1875, à la propagation du Positivisme....

Il n'est pas jusqu'à l'Université de Tokio, capitale du Japon, où le Positivisme ne soit enseigné.....

Le R. P. Gruber. S. J.

(in *A. Comte, fondateur du Positivisme, sa vie et sa doctrine* et *Le Positivisme depuis Comte jusqu'à nos jours* (1893), traduction française par l'abbé Ph. Mazoyer.

Je viens de lire, Monsieur, avec un véritable et pressant intérêt, le petit volume que vous avez bien voulu m'envoyer (*Plan des Travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la Société*). Permettez-moi de ne pas vous en dire aujourd'hui autre chose, sinon que j'ai beaucoup à en dire. Peu de livres produisent sur moi cet effet ; ils sont en général si vides, et le vôtre est plein. Le monde se traîne dans de sales ornières où il se trouve fort mal et hors desquelles cependant il ose à

peine porter sa vue. Vous en êtes sorti et avez atteint d'un seul élan beaucoup de vérités. Je serais fort aise d'en causer avec vous quand il vous conviendra. *J'adopte à peu près tous vos principes ;* je crois seulement qu'il y en a encore d'autres qui doivent entrer dans le cadre. Je vous proposerais mes doutes.... (19 avril 1824).

Je regrette plus que je ne puis le dire, Monsieur, de ne pouvoir assister demain à l'ouverture de votre cours.... Je ferai tout pour être plus libre mercredi prochain ; je suis malheureusement trop occupé pour pouvoir me permettre d'assister régulièrement à vos leçons ; mais je tiens absolument à vous entendre quelquefois. Quelles que puissent être les différences de nos opinions, vous êtes Monsieur, du petit nombre d'hommes avec lesquels on sympathise toujours, et j'aurais bien plus de plaisir à discuter avec vous qu'à être pleinement approuvé de tant d'autres..... (1er avril 1826).

Quels sont vos jours et vos heures ? Je tâcherai du moins d'aller vous entendre ? Je sais ce que valent vos idées, même celles que je ne partage pas... (11 déc. 1826).

GUIZOT.
(in *Lettres à Auguste Comte*).

Les sociologues de tous les pays sont les disciples d'Auguste Comte (in *Lettre* au Dr C. H.).

LOUIS GUMPLOWICZ,
Professeur à l'Université de Graz (Autriche).

Il ne s'est produit, depuis Hegel, que deux systèmes qui aient embrassé l'ensemble des connaissances humaines : celui de Comte et celui de Spencer. Ces deux systèmes diffèrent essentiellement de tous les systèmes quelconques de philosophie qui les ont précédés. Mais par le but, la méthode, la base, tous deux sont pratiquement semblables. Le but auquel ils tendent est d'amalgamer la science, la philosophie, la religion et d'en former un corps de doctrine cohérent, embrassant dans leur totalité les choses de la pensée et de la vie. Leur méthode consiste à transformer la science en philosophie, et, par là, à amener toutes les sciences particulières — science physique, science morale — à subir le joug d'une logique uniforme. La base consiste en une certaine hiérarchie des sciences, dans laquelle un système d'enchaînement particulier les relie les unes aux autres. Ces points essentiels sont d'une telle importance dans tout système de philosophie que, si deux esprits tombent d'accord pour les accepter, alors même qu'ils diffèrent évidemment par la manière dont ils en tireront les conséquences, le dernier venu des deux sera l'imitateur conscient ou inconscient du premier.

Le grand ouvrage de M. Spencer a pour titre : *Philosophie synthétique*. Mais *philosophie synthétique* en tant que l'on exprime par là un système harmonique de nos connaissances, établi d'après une méthode scientifique, est précisément un terme et une idée qui appartiennent à Comte. Un des volumes de M. Spencer est intitulé : *Statique sociale ;* un des volumes de Comte l'est de même. Un autre de M. Spencer a pour titre : *Sociologie ;* un ouvrage de Comte également. M. Spencer a écrit des volumes sur *l'Organisme social, l'Evolution sociale, le Milieu social ;* Comte aussi. Mais le mot « sociologie », de même que tous les termes que nous venons de citer, c'est par Comte qu'ils ont été introduits dans le langage philosophique. Ils datent de 1839. Et ces termes ont une importance décisive, puisqu'ils résument complètement certaines manières de penser. La conception que tous les phénomènes sociaux sont soumis à des lois invariables et que les sociétés ont une manière d'être analogue à celle des organisations physiques est certes un des progrès les plus transcendants accomplis par la pensée moderne. Or, Comte est l'auteur incontesté de cette conception. Il l'a émise en 1832, alors que Spencer était âgé de deux ans. Et quand, en 1839, il a voulu faire pénétrer ces conceptions dans l'esprit public, il a forgé, pour les exprimer, des termes qui frappèrent par leur nouveauté. Ces termes, M. Spencer peut à peine écrire une page sans en faire usage, et ce faisant, je soutiens qu'il met à contribution les conceptions de Comte. Témoin le mot d'altruisme en morale, témoin l'idée d'une organisation industrielle, succédant à une organisation militaire en sociologie.

Dès le début de son système de philosophie, M. Spencer affiche la prétention « d'aller à la recherche de cette vérité dans laquelle se confondent la religion et la science ». Mais c'est là notoirement l'idée dominante de Comte, idée aussi neuve que féconde. La vérité de M. Spencer diffère évidemment de celle de Comte ; il joue bien un air nouveau, mais il le joue sur l'instrument inventé par Comte. M. Spencer a édifié un vaste système de philosophie, où l'effort principal consiste à coordonner les lois sociales d'après un plan tout semblable à celui des lois physiques. Mais c'est là une conception qui est indiscutablement propre à Comte. Dans cette œuvre de coordination, le fil conducteur de M. Spencer est l'idée d'évolution. Il en est de même chez Comte. La conception maîtresse de M. Spencer, en tant que philosophie, est l'idée d'une évolution identique se poursuivant à travers le domaine entier des phénomènes physiques, sociaux et moraux. C'est là également la marque caractéristique de Comte en tant que philosophe et elle date de l'apparition de sa physique sociale en 1839. La biologie de M. Spencer est fondée sur une conception de la vie

formulée dans cette définition fameuse : « La vie est l'accommodation continue entre des relations intérieures et des relations extérieures ». Mais cette conception, comme l'a si bien montré le Dr Bridges, n'est qu'une version nouvelle de celle de Comte qui définit la vie : « Le maintien d'une harmonie continue, à la fois active et passive, entre un organisme quelconque et un milieu convenable ». (*Pol. posit.*, vol. 1er, p. 439). L'évolution de M. Spencer n'est autre que l'évolution ou le développement de Comte ; son « environnement » est le milieu de Comte. Où Spencer parle de « différenciation croissante », Comte parle de complexité croissante ; où Spencer se sert du mot « intégration », Comte emploie celui de synthèse. Mais partout l'idée originale vient de Comte. De même pour la division méthodique des phénomènes en statiques et dynamiques qu'on rencontre à toutes pages dans l'œuvre de Spencer, comme dans celle de Comte. Ces termes, aujourd'hui familiers, ont été pour la première fois appliqués par Comte aux phénomènes sociaux et moraux en l'année 1839.

J'arrive à ce qui constitue la base des deux systèmes. Pratiquement elle est identique dans l'un et dans l'autre. Tous les deux débutent par l'exposé des premiers principes auxquels fait suite l'appréciation des sciences inorganiques (dont M. Spencer ne fait que marquer la place dans l'échelle de nos connaissances, sans entrer dans d'autres considérations philosophiques) ; puis vient la biologie, immédiatement après la psychologie (qui n'est pour Comte que la théorie des fonctions cérébrales, dont il fait une subdivision de la biologie) ; à celle-ci succède la sociologie, et la morale ou éthique termine la série. L'interpolation de la sociologie entre la psychologie et la morale donne aux deux systèmes un caractère tout particulier ; or, c'est là précisément l'une des conceptions les plus particulières de Comte. Système philosophique, ordre hiérarchique des sciences, manière de les enchaîner les unes aux autres, tout est donc semblable chez Spencer et chez Comte. Quant à la priorité, c'est une question qui ne peut même être soulevée. Comte est mort en 1857 : la *Philosophie synthétique* de M. Spencer n'a paru qu'en 1860.

M. Spencer fait profession de rejeter la classification des sciences établie par Comte ; mais, comme l'ont montré Littré, Mill et Lewes, les motifs qu'il invoque sont tout à fait insuffisants. En pratique, M. Spencer l'adopte, sa Philosophie synthétique respecte exactement l'ordre de la classification de Comte. M. Spencer ne veut pas qu'il puisse y avoir une série linéaire dans l'échelle des sciences, et lui-même use d'une série linéaire (comme nous l'avons établi plus haut) et celle dont il use est précisément celle de Comte. M. Spencer, il est vrai, a mis en avant six propositions principales sur lesquelles il serait en dissentiment avec Comte. Mais il exagère beaucoup le degré du dissentiment, comme l'a fait remarquer M. Lewes, et dans plusieurs cas ce dissentiment est plus verbal que réel. Un des six points sur lesquels il porte, à savoir la série des sciences, est, comme je viens de le montrer, une conception que M. Spencer adopte en pratique et dont il a fait aujourd'hui la base même de son grand ouvrage. Après cela je me dispenserai de consulter les six points qui constituent la charte de son originalité.

Bien que M. Spencer rejette beaucoup des doctrines de Comte, et qu'il professe en rejeter plus encore, bien que M. Spencer soit un penseur profondément original, j'avoue que les points essentiels — ci-dessus marqués — par lesquels il se rapproche de Comte sont pour moi d'un plus grand poids que les six ou soixante points par lesquels il s'en éloigne et font de lui un « imitateur inconscient » de Comte. On demandera peut-être pourquoi « imitateur inconscient ? » Lui-même nous dira qu'il ne connaît Comte que par ouï dire. Cela peut être, mais sa longue amitié et ses relations intellectuelles avec George Lewes et George Eliot, tous deux si imprégnés de Comte (le livre de Lewes sur Comte est de 1853), sont tout à fait suffisants pour expliquer l'imitation inconsciente de M. Spencer et sa foi profonde en sa complète originalité. Pour original, il l'est assurément ; mais l'esprit de la philosophie dont il se croit encore l'unique auteur, il le tient de Comte par « ouï-dire » (1884, in *The Standard* et *The Times*).

FRÉDÉRIC HARRISON, M. A. OXON,
formerly Fellow of Wadham College.

On voit par cette simple énumération (celle des hommes publics ayant subi l'influence du Positivisme), assurément très incomplète, que l'influence politique du Positivisme s'est exercée sur des hommes appartenant aux fractions les plus opposées de l'opinion républicaine. Et cette généralité d'influence s'est manifestée d'une façon saisissante, lors de la fondation au Collège de France de la chaire de l'*Histoire des sciences*, pour M. Laffitte. Préparée de longue main par M. Antonin Dubost, hardiment proposée par M. Léon Bourgeois, ministre de l'Instruction publique, acceptée par M. Charles Dupuy, président de la Commission du Budget, la création de la chaire, avec sa destination spéciale, fut votée par la presque unanimité des républicains dans le Parlement, et chaudement appuyée et approuvée par la presque totalité des journaux républicains de Paris et de la province.

Au premier abord, ces accointances du Positivisme avec des hommes animés d'aspirations fort différentes peuvent paraître étranges, mais elles se conçoivent très bien pour peu que l'on réfléchisse.

Selon l'expression de M. Laffitte, « c'est, en effet, un privilège du caractère réel et relatif du Positivisme, de pouvoir être, en toute conscience, accepté et appliqué, en partie, par des hommes qui n'en acceptent pas l'ensemble ».

On comprend fort bien que les socialistes puisent une partie de leurs inspirations dans le Positivisme, qui a proclamé le caractère social de la richesse et qui se propose, comme but, de socialiser *moralement* aussi bien le capital que le travail, l'industrie, la science, l'art et toutes les fonctions quelconques.

Il est non moins facile de comprendre que les radicaux sympathisent avec le Positivisme, puisque celui-ci, tout en rendant hommage aux services provisoires rendus dans le passé à la cause du progrès par la théologie, la guerre et la royauté, vise à les éliminer radicalement de l'organisation moderne de la société, et à leur substituer un régime non seulement républicain, mais scientifique, industriel et pacifique. De plus, tout comme les radicaux, les positivistes se réclament de la Révolution française et considèrent comme parfaitement légitime son œuvre de destruction, y compris l'exécution de l'infâme Louis XVI, coupable de trahison vis-à-vis de l'étranger, et de l'indigne Marie-Antoinette. Seulement les positivistes considèrent l'œuvre de destruction comme terminée et pensent qu'il est désormais urgent de reconstruire, tandis que les radicaux, jugeant l'œuvre de démolition inachevée, poussent à la destruction presque complète de toutes les bases de l'organisation sociale.

Toutefois, il est un parti qui, plus que tout autre, a subi l'imprégnation positiviste, comme on peut s'en rendre compte par l'énumération précédente, c'est le Parti Opportuniste.

On peut vraiment dire de lui qu'il est le fils du Positivisme, sans vouloir prétendre par là qu'il applique toujours les principes positivistes et qu'il mette en pratique les solutions que nous préconisons.

Maintes fois, opportunistes et positivistes se sont trouvés en désaccord, notamment sur la question éonomique et financière, à propos de laquelle les seconds ont reproché aux premiers de pousser à l'instabilité économique, à la consommatiou, au gaspillage des capitaux, au lieu d'encourager l'épargne et de pratiquer eux-mêmes l'économie dans la gestion des deniers publics.

Il est vrai, qu'à ce point de vue, radicaux et opportunistes se valent et méritent les mêmes critiques.

Les uns et les autres partent de ce principe faux, en l'honneur sous l'Empire, qu'une société s'enrichit en dépensant, principe qui suppose la méconnaissance complète des notions les plus élémentaires de la saine Économie sociale.

En effet, les capitaux économiques ne tombent pas du ciel, mais résultent de ces deux circonstances : 1° que chaque homme peut produire et produit effectivement, dans la généralité des cas, plus que l'équivalent de ce qu'il consomme personnellement ; 2° que les matériaux produits peuvent durer, et durent effectivement dans la généralité des cas, plus de temps qu'il n'est nécessaire pour leur reproduction. — Chaque génération peut ainsi produire plus qu'elle ne consomme ; et l'excédent de la production sur la consommation représente le capital, condition sacrée de loisir matériel et conséquemment de tous les progrès intellectuels.

Il s'ensuit que, si la production est un facteur important de la richesse, la conservation des produits ou l'épargne représente un facteur non moins important, d'autant plus que les ressources de la planète ne sont pas illimitées, comme on peut le constater pour certains produits minéraux comme la houille, ou organiques comme l'édredon, etc., etc...

L'épargne est même un facteur si important de la formation du capital que la nation française doit sa richesse, non pas à la supériorité de sa production, inférieure à celle de beaucoup d'autres pays, mais à ses habitudes d'économie.

Or, c'est malheureusement à détruire cet élément de la prospérité nationale que les opportunistes (suivis en cela par les radicaux) tendent plus ou moins inconsciemment, en s'ingéniant à créer pour la population des occasions de dépenser et de consommer, et en donnant l'exemple du gaspillage par des entreprises insensées de travaux publics qui justifieraient, pour un fils de famille, l'interdiction.

Sous l'influence de ces excitations et de ces exemples, l'opinion publique en est venue à mésestimer le riche *économe* et à honorer le riche *dissipateur*, sous prétexte que celui-ci fait aller le commerce et l'industrie comme si l'autre ne les faisait pas forcément prospérer aussi. — Il n'y a plus guère d'avares qui conservent bêtement leur or dans un bas de laine. Les gens économes savent placer leurs économies en actions ou obligations industrielles, et ils fournissent ainsi les moyens de construire des routes, des canaux, des chemins de fer, des usines, etc., qui servent à la société. La seule différence entre le riche dissipateur et le riche économe est donc que le premier fait aller le commerce, et principalement le commerce de luxe, en consommant et en détruisant beaucoup, tandis que le second fait aller le commerce et l'industrie, surtout le commerce et les industries utiles, en se privant et en consommant peu. En résumé, l'avare ne fait de tort qu'à lui-même, tandis que le noceur porte préjudice à la société en consommant, sans utilité, pour sa satisfaction personnelle, des capitaux

qui permettraient de vivre à tant de malheureux qui travaillent. Ses charités elles-mêmes sont le plus souvent des crimes, car, s'adressant généralement aux mendiants de profession, elles augmentent le nombre des parasites dont finalement les prolétaires supportent la charge, puisque ce sont eux qui fournissent au reste de la société de quoi manger, se loger, se vêtir, etc. Lorsque le noceur se double d'un oisif et d'un improductif, il devient la dernière des canailles.

Sous le bénéfice de ces réserves qui prouvent que l'École positiviste ne saurait s'encadrer dans aucun parti, nous devons reconnaître cependant que le parti opportuniste est celui qui s'est le plus inspiré de la méthode, de l'esprit de relativité, des points de vue généraux du Positivisme, et surtout de cette conception fondamentale que le *Progrès ne peut consister que dans le développement de l'Ordre*.

En maintes occasions, ses chefs ont d'ailleurs reconnu leur filiation avec Comte et son École.... (in *Positivisme et Opportunisme*, R. O., 96).

A Gambetta, le héros de la Défense nationale, revient le mérite d'avoir le premier, parmi les hommes politiques, compris la valeur des vues du philosophe qu'il n'hésitait pas à qualifier, dans un discours célèbre, « le plus grand penseur du siècle ».

A lui revient le mérite d'avoir vulgarisé, en la faisant sienne, cette formule capitale d'Auguste Comte : « *Le progrès n'est que le développement de l'ordre* », formule qui concilie les besoins de conservation et d'amélioration, inhérents à la nature humaine, et qui substitue la notion d'évolution à la notion de révolution.

A Gambetta, enfin, revient encore le mérite d'avoir fait accepter ces idées nouvelles par le plus grand nombre des républicains qui l'entouraient, et d'avoir réussi à transformer la plus importante fraction du parti républicain qui, jusque-là, n'avait été qu'un parti d'opposition, en un parti organique de gouvernement, s'inspirant, sous le nom de *parti opportuniste*, de cette autre formule de Comte : « *tout est relatif, voilà le seul principe absolu....* » (in *Discours au Banquet offert à Waldeck-Rousseau, le 9 juil. 1896, par l'Industrie et le Commerce parisiens*).

Dr CONST. HILLEMPND,
Rédacteur en chef de la *Revue Occidentale*.

J'ai toujours regardé Comte comme l'un des Maîtres de la pensée moderne... (1898, in *Lettre* au Dr C. H.).

La philosophie de l'éminent penseur français a puissamment contribué à mon développement personnel, et a grandement influé sur ma propre conception de la vie humaine, de la science et de l'éthique. J'estime comme particulièrement salutaire et bienfaisante, l'immense influence qu'il a exercée sur la philosophie européenne, dans la seconde moitié du XIXe siècle (1902).

HARALD HOFFDING,
Professeur à la Faculté de Philosophie
de l'Université de Copenhague.

Les ouvrages de Comte m'ont fait voir que l'on peut organiser la société sur une nouvelle base purement scientifique. Je lui en serai toujours très reconnaissant, et je lui saurai toujours gré de m'avoir fait comprendre que cette nouvelle organisation était le seul but qu'il fallait tâcher d'atteindre.

HUXLEY
(in *Les Sciences naturelles*, p. 209).

Le Positivisme est un fait à Manchester et en Angleterre. Il faut expliquer sa popularité....

Révérend J. R. ILLINGWORTH
(*Congrès de l'Église Anglicane*, 1888).

De même que par un chemin détourné, le poète s'approche des Champs-Élysées, l'auteur, en cherchant à donner une esquisse d'une des plus grandes intelligences de sa génération, se trouve obligé de rappeler quelques circonstances insignifiantes de son obscure existence.

En 1836, le monde était encore nouveau pour moi, ou moi pour lui, — algébriquement, sinon autrement, c'est une position identique; — j'étais tourmenté de ce que je trouvais d'insuffisant dans l'enseignement privé d'Angleterre, et j'obtins, à force d'ardentes prières, la permission de venir continuer mes études préparatoires à l'Université de Paris. Là, dans chaque branche de l'éducation, dont le plan m'était tracé par une main libérale, je fus confié aux premiers professeurs de l'époque.

J'appris plus tard avec quelles difficultés les leçons d'un d'entre eux avaient été obtenues ; mais, quoique je fusse bien jeune, j'en sentis instinctivement toute la valeur. Ce maître, dont je fus le dernier élève mathématique, était Auguste Comte.

Chaque jour, au moment où l'horloge du Luxembourg sonnait huit heures, quand le frémissement du marteau sur le timbre était encore sensible, la porte de ma chambre s'ouvrait, et alors entrait un homme petit, mais fort, net et propre dans toute la force du terme, frais rasé, sans aucun vestige de barbe ni de moustaches.

Il était invariablement vêtu d'un habit noir irréprochable, comme

s'il allait dîner en ville, sa cravate blanche, aussi fraîche que si elle sortait des mains de la blanchisseuse, et son chapeau lustré comme le poil d'un cheval de course.

Il s'avançait vers le fauteuil préparé pour lui au milieu de la table à écrire, plaçait son chapeau sur le coin à gauche, sa tabatière à côté, auprès de la main de papier disposée pour son usage, et alors, trempant deux fois sa plume dans l'encrier, il la portait à un pouce de son nez afin d'être sûr qu'elle était convenablement remplie, puis il rompait le silence : « Je vous ai dit que la ligne A B, etc. ».

Pendant trois quarts d'heure il continuait sa démonstration tout en écrivant de courtes notes pour son élève, lorsqu'il répéterait le problème seul. Puis, prenant un autre cahier placé près de lui, il examinait la reproduction écrite de la dernière leçon. Il examinait, corrigeait ou commentait jusqu'à ce que la pendule sonnât neuf heures. Alors, avec le petit doigt de la main droite, il faisait tomber de son habit et de son gilet la pluie de tabac superflu dont il les avait inondés ; il remettait sa tabatière dans sa poche et prenant son chapeau, il faisait, aussi silencieusement qu'il était venu, sa sortie par la porte que je courais lui ouvrir.

Cet homme silencieux (de peu de mots) était l'Aristote et le Bacon du XIXe siècle.

Ainsi, pendant une année je m'assis chaque jour, auditeur peu attentif, et n'ayant certes pas conscience de la valeur de ces leçons dont je ne puis toutefois jamais oublier la haute portée, bien que les lignes et les courbes qu'elles expliquaient soient restées longtemps aussi insignifiantes pour moi que des hiéroglyphes. On pourrait penser qu'un tel professeur, agissant comme un ressort d'horloge, sans aucun échange des plus légères courtoisies de la vie, ne devait inspirer à son élève qu'une crainte répulsive. C'était en vain que j'essayais de rompre la froideur de nos relations et d'établir ces causeries préliminaires auxquelles j'ai trouvé quelques professeurs trop prêts à employer tout le temps de leurs leçons. Il semblait dire qu'il s'était imposé un devoir désagréable et que rien ne pouvait l'en détourner. Deux fois seulement j'obtins la preuve qu'il y avait quelque chose d'humain dans sa nature.........

De ce jour je commençai à l'aimer. Si froid, si absorbé qu'il parût, le géant intellectuel agissait presque imperceptiblement sur la jeunesse. Je ne pouvais connaître, encore moins mesurer sa grandeur, mais je commençais à m'intéresser à l'aride science qu'il m'enseignait, et si je l'avais continuée sous sa direction je serais peut-être devenu un mathématicien. J'avais appris à craindre mes maîtres, mais non à les révérer. Si j'avais eu de l'inclination pour quelques-uns, cela avait été en proportion de leur négligence, et je trouvais à demi injuste et tout à fait extraordinaire de me laisser aller à une sorte d'affection pour le plus inabordable et le plus froid d'eux tous. J'étais à cette époque le garçon le moins raisonnable du monde, je ne puis par conséquent supposer que ces sentiments fussent dus à l'attrait de la pure raison sur mon esprit. Je puis seulement penser qu'ils provenaient de la perception instinctive de l'immense tendresse cachée qui remplissait son âme.

Je retournai en Angleterre *pour faire mon stage* (*keep kalls*) et me consacrer à un autre ordre d'études, taxé par mes maîtres et mes inspecteurs de véritable paresseux, parce que je ne travaillais pas dans leurs livres ; et cela fut vrai pendant deux ans avant que je ne retournasse à Paris. Pendant ce temps je m'étais familiarisé avec ce qui avait paru de la *Philosophie positive*. J'avais appris par ces pages que mon ancien professeur était un grand homme, quoique difficilement encore reconnu comme tel. J'avais senti le contraste de son initiative avec le *laissez-faire* des autres, et le revoir était un des premiers plaisirs que je me promisse dans cette capitale si fertile en plaisirs pour les jeunes visiteurs. Le souvenir rempli des nombreuses prises de tabac qui avaient si souvent attaqué mes muscles sternutatoires, je lui apportais une tabatière de Cumnock avec un caillou de Ayrshire dans le couvercle, et je me réjouissais de la voir gracieusement acceptée. Il la prit et la plaça dans un tiroir de sa table à écrire en me disant qu'il avait entièrement renoncé à l'usage du tabac, que désireux de se vouer sans distraction à l'élaboration de sa *Politique positive,* il ne lisait plus les journaux et se privait de toute superfluité.

Je ne le revis plus qu'en 1851. Il était alors le chef reconnu d'une école philosophique, et généralement respecté, si non admiré, par tous les penseurs. J'étais troublé en arrivant à sa demeure, et ce ne fut pas sans un battement de cœur que je tirai le cordon de sonnette. Un vieux gentleman, en robe de chambre, avec une cravate noire autour du cou, ouvrit la porte. Je crus de suite avoir mal compris l'indication du portier.

« — M. Comte ? demandai-je.

— C'est moi, Monsieur, répondit-il ».

Le changement de son aspect m'intimida, et ce fut en hésitant que je me nommai ; cette fois il me tendit la main et me conduisit dans son cabinet. Là, il me fut facile de remarquer le profond changement qui s'était opéré dans sa physionomie depuis que je ne l'avais vu. Il me rappelait maintenant une de ces peintures du moyen-âge qui représentent saint François uni à la pauvreté. Il y avait dans ses traits adoucis une tendresse qu'on aurait pu appeler idéale plutôt qu'humaine. A

travers ses yeux à demi fermés éclatait une telle beauté d'âme qu'on était tenté de se demander si elle ne surpassait pas encore son intelligence. « Je ne vous avais pas reconnu, dit-il, en ouvrant un tiroir, mais e pense à vous presque chaque jour. Voyez, j'ai encore votre boîte et jj'y mets mes cachets (timbres-poste), ainsi je me souviens souvent de vous ». Il me parla sans embarras de l'honorable pauvreté à laquelle la dernière révolution l'avait réduit en le privant de son modeste et dernier emploi, et il m'apprit comment le généreux sacrifice de quelques-uns de ses disciples l'avait dispensé de pourvoir à son existence matérielle. Il m'honora d'une longue conservation dont chaque mot me remplissait d'une nouvelle admiration. Ce n'était plus ce rigide penseur, régulier et sans passions, comme une mécanique. Il semblait avoir retrouvé sa jeunesse et ajouté quelque chose à son être primitif. Mais ce que c'était et comment ce changement s'était produit, c'est ce que je ne pouvais alors m'imaginer. Il fit allusion aux relations qui avaient donné cette impulsion à ses sentiments. Il parla avec enthousiasme des poètes italiens, de Shakespeare, de Milton, dont il avait appris à lire les ouvrages dans les originaux. Et, ô surprise ! prenant sur sa cheminée un petit exemplaire bien usé de l'*Imitation*, il me dit : « Je lis quelques pages de ce livre chaque matin ».

J'avais toujours pensé que sous le masque de froideur dont il se servait les années passées, se cachait une nature expansive et de chaudes affections. Je vis cette fois qu'un petit keepsake que je lui avais apporté lui plaisait tant, qu'en m'en parlant quelques jours après, ses yeux se mouillèrent. Je compris qu'au dedans de lui était l'âme la plus aimante, et j'appris, dans un livre qu'il me donna, comment il avait trouvé et perdu l'affection, l'intimité qu'il avait si longtemps cherchée. L'histoire du pur amour auquel il dut le dernier développement de ses sentiments affectifs est une histoire étrange, et celle de son héroïne une des plus mélancoliques.

Mme Clotilde de Vaux était la femme d'un homme dont la mauvaise conduite avait amené une condamnation aux travaux forcés à perpétuité. S'il ne fut pas l'original du *Maître d'école* des *Mystères de Paris*, sa carrière ne fut que trop semblable à celle si hideusement peinte par le romancier. Cette dame unissait à la jeunesse et à une réputation sans tache des dispositions poétiques et des talents littéraires de l'ordre le plus élevé. Elle vivait dans une mélancolique solitude, ni épouse ni veuve, dans une situation dépourvue d'espérance et incapable d'oubli, quand elle rencontra Auguste Comte, l'homme à la morale austère et aux manières glaciales, au travers desquelles elle sut bien distinguer cette secrète attraction dont j'ai parlé plus haut. Leur connaissance se changea bientôt en une amitié qui devint promptement une passion absorbante, quoique pure. Elle lui ouvrit les trésors de la poésie ; elle fut la Béatrice qui, développant en lui des trésors d'affection, le guida dans le monde idéal de Shakespeare et de Dante :

> Les plus grandes et les plus glorieuses choses, sur terre,
> Sont souvent l'œuvre d'une faible main.

Ce fut une affection trouvée bien tard et bientôt perdue, car cette dame mourut au printemps de sa vie. Mais son influence ne devait pas s'éteindre ainsi ; son image resta à Auguste Comte comme une vision céleste qui devait éclairer le reste de ses jours. Dans elle, il s'imagina avoir entrevu l'Humanité portée à cette haute perfection qu'il croyait réservée à notre état final ; il l'unit dans ses prières à sa mère et à une servante qui veilla sur lui jusqu'à la fin.

Pour tous ceux qui ont connu Auguste Comte dans ses derniers jours, rien ne peut être plus touchant que tout ce qu'il dit dans la préface de sa *Politique positive*. Les demi-reproches qu'il s'adresse pour son manque de tendresse (jamais il ne manqua au devoir) envers sa mère, sa vénération pour sa sainte Clotilde, et son respect pour l'ignorance sans lumière de sa servante illettrée, offrent une étude psychologique aussi curieuse que touchante.

Dans le commencement de septembre dernier j'allai encore à Paris ; aussitôt que je me fus assuré un logement dans ce même quartier studieux où je l'avais connu, je me dirigeai vers la demeure de mon vieux maître.

Ce fut par un soir d'automne que j'entrai sous la sombre porte cochère de la maison. Le portier était assis sur le seuil de sa loge, raccommodant de mauvaises chaussures dans la demi-lumière :

« — C'est ici que M. Comte demeure ?

— Oui, monsieur, répondit cet homme sans lever les yeux de son ouvrage.

— Il est à la maison ?

— Il a été enterré cet après-midi ».

Je n'ai jamais reçu un coup plus fort et plus inattendu ; son tempérament et ses habitudes de santé semblaient promettre une longue carrière, et la dernière fois que j'avais causé avec lui, il m'avait parlé de l'emploi qu'il réservait à sa vieillesse, quand il ne serait plus capable de travail philosophique ; car il avait rigoureusement déterminé l'époque à laquelle il cesserait ce qu'il considérait comme son apostolat.

Souvenirs personnels d'un INCONNU sur A. Comte
(in *The Chamber's Journal* de Dublin).

De cet état d'oscillation qui a donné à notre siècle son aspect équivoque et transitionnel, la seule issue possible était la fondation d'une doctrine sociale scientifique qui formât la base d'une convergence graduelle de l'opinion sur les questions humaines. La fondation d'une telle doctrine, voilà l'immortel service que le monde doit à A. Comte...

En 1853 parut l'ouvrage de Karl Knies, intitulé *Die Politische Œkonomie vom Standpunkte der geschichtlichen Methode*.... La seconde édition parut en 1883, Knies y fait cette singulière confession : quand, en 1852, il rédigeait son livre, *La Philosophie Positive*, dont les 6 volumes avaient paru de 1830 à 1841, était entièrement inconnue de lui.... Et quand Knies examine ultérieurement l'ouvrage de Comte, il fut, nous dit-il, surpris de s'y trouver très devancé en ses conclusions et d'y voir de nombreux « parallélismes ». Comme il avait raison ! tout ce qui a quelque valeur dans sa méthodologie se trouve chez Comte, avec plus d'ampleur, et y est frappé de cette puissante et grave empreinte qui distingue les *dii majores* de la philosophie...

L'ampleur intellectuelle et philosophique avec laquelle Mill traita des sujets sociaux est, sans contredit, attribuable, dans une large mesure, à l'influence de Comte. Mill lui doit, suivant la juste remarque de M. Bain, de bien plus grandes obligations qu'il n'était, en lui-même, disposé à le reconnaître....

Schäffle, qui tant subit l'influence de Comte et d'Herbert Spencer, entreprend, à l'heure actuelle, de rattacher l'Economie à la science sociale.... (in History of Political Economy).

JOHN KELLS INGRAM, L. L. D.

formerly Fellow of Trinity College, Dublin.

Le Positivisme a pour but de systématiser nos sentiments, nos pensées et finalement nos actes, en vue du bonheur humain ; c'est-à-dire qu'il nous apprend à mieux aimer, à mieux penser, pour mieux agir. — Il a pour principe l'amour de la Famille, de la Patrie et de l'Humanité ; enfin, rejetant toute idée ou tout principe surnaturel, il a pour base intellectuelle la connaissance de l'ordre universel, c'est-à-dire l'ensemble des notions réelles fournies par l'observation et l'expérience appliquées aux sociétés. En un mot, il a pour dogme la science coordonnée. — Son immortel fondateur, A. Comte, n'a pas seulement coordonnée la science en établissant la hiérarchie des notions élementaires abstraites, allant du simple au composé ; mathématique, mécanique, physique, chimie, biologie, mais encore il l'a complétée en instituant les deux termes de la série encyclopédique ; la sociologie et la morale, c'est-à-dire qu'il a fait pour ces deux sciences suprêmes ce

que Lavoisier a fait pour la chimie ; ce que Bichat et Gall ont fait pour la biologie, qu'il en a déterminé les méthodes et les lois statiques et dynamiques.

Dr ALBERT JABELY,

ancien Membre du Comité positif Occidental.

L'esprit organique qui a présidé à l'installation de notre république (brésilienne), par la prépondérance de Benjamin Constant, est le secret de son avènement pacifique. Benjamin Constant a été le premier homme d'État qui ait appliqué au gouvernement les principes de la sociologie positive.

SILVA JARDIM,

(l'un des promoteurs de l'avènement de la République au Brésil).

En 1848, Comte écrivit le *Discours sur l'Ensemble du Positivisme* qu'il appréciait à un tel point, qu'il disait après son achèvement : « maintenant je puis mourir ; l'essentiel est fait... »

L'état synthétique s'obtient en rapportant toutes les sciences particulières à l'Humanité, au persistant effort de qui elles sont dues et qui les a créées pour son utilité. Cette communauté d'origine et de destination permet d'établir entre elles l'unité, autrement impossible à obtenir; il n'y a plus dès lors qu'une seule science, la science de l'Humanité, et c'est la méthode subjective qui sert à en coordonner les diverses parties ... La méthode subjective, en vertu de sà constante destination sociale, devient spontanément la régulatrice du travail intellectuel, qu'elle dirige, stimule, et, au besoin, réprime, au nom de l'intérêt public qui demande qu'il soit fait le meilleur emploi possible de la plus précieuse de nos forces, la force mentale....

CH. JEANNOLLE,

ancien Directeur du Positivisme.

Le Positivisme, qui est la doctrine fondée par A. Comte, considère l'incorporation du prolétariat à la société moderne comme la chose la plus fondamentale. Les positivistes pensent que la réforme sociale ne pourra se faire d'une manière sérieuse et définitive que par une rénovation morale et intellectuelle, sans Dieu, ni roi, en développant chez tous les individus la notion du devoir par la culture des sentiments altruistes contre l'égoïsme, au moyen d'une éducation scientifique donnée à toutes les classes et aux deux sexes. J'avoue que je suis un disciple très convaincu de la doctrine positiviste qui proclame la nécessité d'une transformation sociale qui doit viser l'ensemble de la société et non une portion quelconque.

Comme les communistes sincères, le Positivisme proclame le carac-

tère social de toutes les fonctions, celle du modeste et actif prolétaire aussi bien que celle du chef industriel. Tous, ouvriers, entrepreneurs, savants, artistes, philosophes, représentants du pouvoir, tous doivent agir sous l'influence du sentiment social, persuadés qu'ils remplissent une fonction utile ; du moins tous ont l'obligation rigoureuse de ne dépenser inutilement ni leurs forces, ni leur intelligence. Les savants, ceux que l'on se plait à appeler les intellectuels, ont le devoir de donner à leurs travaux une destination sociale. Il faut énergiquement blâmer ceux qui, sans responsabilité, sans souci des conséquences, gaspillent leurs facultés, les connaissances que la société leur a permis d'acquérir, en de malsaines productions, dévoyant les opinions de la masse ou corrompant ses sentiments, prétendant ainsi acquérir une réputation d'originalité, alors qu'ils pervertissent les consciences et pervertissent le bon sens populaire....

Malgré tous les obstacles, M. Laffitte a voué, avec une admirable persévérance, son existence entière à l'élévation sociale et morale du prolétariat, organisant avec ses maigres ressources l'enseignement populaire supérieur, affirmant ainsi l'importance qu'attachent les positivistes à une éducation générale mise au service de ceux qui seront appelés à prendre une part toujours plus grande à la direction des affaires humaines.... — Il a consacré toute sa vie à poursuivre, par l'enseignement théorique et par ses conseils pratiques, l'incorporation du prolétariat à la société... Mais au lieu de réaliser cette mesure sociale si décisive par l'abaissement ou la suppression violente de ceux qui se sont élevés à une situation sociale supérieure, le Positivisme entend élever le prolétariat au rang des autres classes par une éducation commune, faisant alors partie intégrante de la société, ou toutes les fonctions, depuis les plus modestes jusqu'aux plus éminentes, auront un même caractère d'utilité sociale (11 janv. 1903).

AUGUSTE KEUFER,
Ouvrier typographe, Secrétaire de la Fédération française des Travailleurs du Livre, Vice-Président du Conseil supérieur du Travail.

Le système positiviste, du moins en tant que tendance générale, est actuellement bien plus vivace qu'il n'a jamais été, et il a marqué de sa signature la pensée moderne. Les idées du Positivisme ont pétri et jeté dans un moule nouveau la manière de penser des contemporains, et elles règnent en maîtresses, pour ainsi dire, en dehors du camp catholique, tant de ce côté de l'océan que de l'autre ; elles ont pénétré dans l'enceinte de toutes les sciences ; les belles-lettres même n'ont pu se soustraire entièrement à ce tourbillon.... Quoique catholique, nous apprécions à sa juste valeur les hautes capacités de Comte et nous ne contestons même pas le mérite de son œuvre ; la philosophie tirée des 6 sciences fondamentales..., ainsi que la méthode positive méritent l'attention de tous les penseurs ; nous reconnaissons la profondeur de sa philosophie des sciences et la justesse de sa critique méthodique (in *Korunk böloselete* 1892).

JULES KOZARY,
Curé de Nemet-Boly, Hongrie.

En 1868, parut en Pologne, la première exposition du système positiviste, faite par Krupinski. Elle éveilla l'attention et inaugura toute une série d'études, qui se suivirent rapidement, ainsi que les articles polémiques combattant les doctrines religieuses surannées, au nom du Positivisme. Ce dernier devint bientôt un mot d'ordre de tous les éléments progressifs dans leur lutte avec le conservatisme et la routine (1902).

Prof[r] W. M. KOZLOWSKI,
Directeur de la Revue polonaise *Poglad na Swiat*.

Il fallait surtout un esprit synthétique, la logique et la science d'A. Comte pour débrouiller à travers l'histoire, la loi d'*évolution* des sociétés. La sociologie existe comme science : A. Comte en a posé les bases....

La théorie positive des limites générales de variation propres à l'ordre humain a été exposée dès 1857, par A. Comte dans sa *Politique*. C'est d'après lui que nous avons cherché à apprécier cette question à travers l'histoire, pour prouver que les applications sociales étaient sous la dépendance des lois du progrès et non des mouvements incohérents de l'humanité (in *Hygiène privée et sociale*).

D[r] A. LACASSAGNE,
Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon.

Permettez, Messieurs, au Secrétaire du Comité (du monument de P. Laffitte) de terminer par un acte de reconnaissance personnelle. De tous les maîtres qui ont cherché à lui transmettre le patrimoine intellectuel accumulé par les générations, de tous ceux qui ont influé sur sa mentalité, c'est certainement Pierre Laffitte qui a eu l'action prépondérante ! Grâce à P. Laffitte, à l'âge ou l'esprit et le cœur inquiets cherchent leur voie, il a pu s'initier à la doctrine positiviste et y trouver l'équilibre mental, un bien aussi rare que précieux dans notre époque de transition (30 juill. 1905).

FERNAND LATASTE
ancien Professeur de Zoologie à l'École de Médecine de Santiago du Chili.

En ce qui me concerne,.... c'est une action de ce genre que j'essaierai d'exercer. Essentiellement, elle se ramène à faire connaître quelques-unes des vérités qu'a mises au jour une philosophie (la philosophie positive) au milieu de laquelle nous avons vécu 60 ans sans la regarder : ce qui, pour le confesser tout de suite, me place en hostilité décidée vis-à-vis de presque tous les lettrés de ma génération. Je suis de 1827. Il s'agit, bien entendu, de ceux ayant affiché quelques prétentions à la science, à la capacité théorique, à la philosophie, à l'histoire. Je ne querellerai certes pas V. Hugo de son ignorance des écrits dont je parle, ni Lamartine, ni Musset.... Mais ceux qui, principalement dans la seconde moitié du siècle, se posaient en savants, en théoriciens, en philosophes, en historiens, c'est-à-dire en éducateurs, et qui, par suite, avaient l'obligation d'étudier et d'apprécier toutes les productions intellectuelles de quelque importance ; à ceux-là, oui, j'en veux très fortement de leur paresse, de leur dédain, et de leur silence. Ayant reçu, la plupart, dans les écoles de l'État, une suffisante préparation encyclopédique, jouissant des revenants bons du mandarinat, j'ai le droit de leur reprocher, moi qui n'étais pas mandarin, d'avoir trahi envers les humbles... le devoir qui leur incombait. Ils étaient tenus de nous renseigner. Rien ne les obligeait d'adopter cette philosophie ; ils étaient libres de la condamner, mais ils devaient la connaître. En se taisant sur elle ou en n'en parlant qu'en termes qui décèlent une absolue ignorance, c'est un acte de félonie intellectuelle qu'ils ont commis (in *Bellerophon, Vainqueur de la Chimère* de mai 1900).

André Lavertujon, ancien Sénateur,
Ancien Secrétaire du Gouvernement de la Défense nationale.

Le style de Comte protège son œuvre contre la vogue. On hésite à renvoyer les gens au texte du *grand* philosophe. Ce n'est pas qu'il écrive aussi mal qu'on l'a dit. — Sa phrase est, en somme, la grande phrase « organique » d'avant les *Provinciales*, celle qui n'exprime jamais une idée sans exprimer en même temps, par des propositions subordonnées, tout ce qui la conditionne, la précise, la restreint, ou l'étend. C'est la période de Descartes ; mais le vocabulaire de Comte est moins bon que celui de l'auteur du *Discours de la Méthode*. N'importe ! *Comte est peut-être l'écrivain qui a su mettre habituellement le plus de pensée dans une page...* — Comte est un des très rares écrivains qu'il est absolument impossible de résumer sans leur faire tort... (in *Annal. polit. et littér.* du 8 sept. 1907).

Jules Lemaitre,
de l'Académie française.

On accuse la doctrine positiviste de n'être autre chose qu'une religion. Oui, elle est une religion dans le sens étymologique du mot, elle est une religion en tant que cette appellation signifie lien, union, de *religare*, relier. Elle substitue à la morale religieuse, la morale humaine. Elle a pour base l'admirable formule d'A. Comte : « réorganiser sans Dieu, ni roi » (in *Compte-rendu de la séance du 28 déc. 1883 du Conseil municipal de Paris*).

Léonce Levraud,
ancien Conseiller Municipal de Paris, Député.

Par sa philosophie, Comte est un « homme représentatif » de son siècle tout entier. Est-il nécessaire de le prouver ? L'Histoire intellectuelle de ce siècle en témoigne à chaque pas. De tous les systèmes nés en France au XIXe siècle, celui-là est le seul qui ait franchi les frontières, et qui ait fortement marqué de son empreinte des penseurs étrangers. La philosophie de Comte fut accueillie d'abord, en Angleterre et en Hollande, avec plus de sympathie qu'en France même. Stuart Mill, Herbert Spencer, George Lewes, George Eliot, nombre de philosophes et d'écrivains anglais s'en sont plus ou moins inspirés.... Aucun philosophe allemand, il est vrai, n'a eu avec Comte les mêmes relations personnelles que Stuart Mill ; mais, en fait, depuis 30 ans, l'esprit positif a gagné de proche en proche dans les universités allemandes.... Dans les pays latins des deux hémisphères, l'influence de Comte s'est exercée avec plus de force encore, en Espagne, au Portugal, dans l'Amérique du Sud. Enfin l'Amérique du Nord a aussi ses sociétés positivistes.

En France, la philosophie positive a eu pour « véhicule » principal les œuvres des deux écrivains qui furent en leur temps les plus aimés du public (Taine et Renan).... C'est de Comte que Taine procède, à travers eux (Spinoza, Hegel, Condillac, Stuart Mill, Spencer). Là se trouve l'origine de la plupart de ses idées directrices. Sa conception de l'histoire littéraire, de la critique, de la philosophie de l'art... tout cela dérive principalement d'A. Comte. L'*Histoire de la Littérature anglaise* est, en un sens, une application de la théorie positive selon laquelle l'évolution des arts et des littératures est régie par des lois nécessaires, qui la font solidaire de celle des mœurs, des institutions et des croyances. — N'est-ce pas de Comte, autant que de Hegel, que Renan a appris à regarder l'histoire comme « la science sacrée de l'Humanité », à attendre d'elle ce que l'on demandait jadis à la théologie, à transformer les anciens dogmes de la Providence et de l'optimisme en la croyance à l'idée positive du progrès, et à concevoir enfin que la vérité et le bien ne sont pas des réalités immuables et immobiles, mais se réalisent peu à peu par l'effort des générations successives ?

Ces deux exemples suffiront peut-être pour montrer le point de diffusion extrême qu'a atteint l'esprit positif.

Cet esprit s'est si intimement mêlé à la pensée générale de notre temps qu'on ne l'y remarque presque plus, comme on ne fait pas attention à l'air qu'on respire. L'histoire, le roman, la poésie même en ont reflété l'influence, et, après l'avoir reçue, ont contribué à la répandre. La sociologie contemporaine est née de Comte ; la psychologie scientifique, dans une certaine mesure, procède aussi de lui, etc...

L. Lévy-Bruhl,
Maître de Conférences de Philosophie à la Faculté des Lettres de Paris,
Professeur à l'École des Sciences politiques.

A la fin de l'*Histoire Biographique* de la Philosophie, après avoir parcouru la grande époque de la spéculation, j'ai essayé, en quelques mots, de montrer quelle était la position occupée par A. Comte, le plus grand penseur des temps modernes, l'homme dont la doctrine est aussi importante pour le XIXe siècle qu'a été celle de Bacon pour le XVII et le XVIIIe siècles..... Je dois trop à A. Comte qui m'a conduit à travers les labeurs de la vie, et m'a donné la foi qui soutient et que la spéculation m'avait fait perdre pour ne pas désirer que d'autres subissent son influence. Pendant dix années, j'ai profité de sa sagesse, il a modifié toute ma vie mentale, et je ne puis trouver des paroles pour exprimer toute ma gratitude (1853).

Seul entre tous les penseurs britanniques M. Spencer a institué un système de philosophie. Quand on le voit faire sienne à ce point la méthode positive, quand on le voit s'imprégner si complètement d'esprit positif, quand on le voit construire son système à l'aide de matériaux exclusivement empruntés aux sciences positives, on peut se poser la question de savoir quel rapport existe entre ce système et la philosophie positive ?... M. Spencer peut faire d'importants changements de détail, mais il ne portera pas plus atteinte à l'intégrité de la philosophie positive que Schwann par sa théorie cellulaire ou Dubois-Reymond par sa découverte du courant musculaire n'ont porté atteinte à l'intégrité de la biologie. Comte a le premier fondé cette philosophie comme Bichat a le premier fondé la biologie. Leurs successeurs peuvent peu à peu renverser un certain nombre des idées provisoires dont ces créations étaient faites, mais la méthode et la structure générale n'en demeureront pas moins inaltérables M. Spencer est, sans équivoque, un philosophe positif, encore bien qu'il se puisse refuser à passer pour un disciple de Comte. Son objectif est celui même de la philosophie positive, à savoir la coordination en un tout harmonieux

des plus hautes généralisations de la science par l'application de la méthode positive...

G. H. Lewes,
(in *Histoire biographique de la Philosophie*).

La philosophie positive est donc à la fois une méthode et une doctrine. Comme méthode, elle élimine des sciences toute recherche étrangère à la recherche des lois ; comme doctrine, elle relie en un faisceau toutes les généralités scientifiques, en les subordonnant les unes aux autres, dans l'ordre même où sont mutuellement subordonnées les sciences fondamentales (in *La Science positive et la Métaphysique,* 1883).

Louis Liard,
Recteur de l'Université de Paris.

En fait, A. Comte, doit être signalé comme philosophe social et pratique dans le sens le plus élevé, le meilleur du mot. Il est le plus grand philosophe français de ce siècle, peut-être le plus grand philosophe social de ce siècle...

Dr Von Hermann Lietz,
d'Iéna.

L'étude de vos ouvrages, en même temps qu'elle nous a fait apprécier la haute portée de vos travaux et l'immensité de l'œuvre à laquelle vous avez consacré votre vie, a fait naître en nous le désir de contribuer, selon notre pouvoir, à la propagation des idées positives (en traduisant les deux premières leçons du Cours de Philosophie positive). — Nous avons l'honneur de vous offrir ci-joint un exemplaire de cette publication. — Nous vous prions de bien vouloir considérer cette démarche comme un témoignage de la vive admiration que nous ressentons pour le successeur de Bacon et de Descartes. (*Lettre collective à A. Comte* du 11 avril 1846).

Comte de Limbourg-Stirum, Capitaine du Génie, attaché au Ministère de la Guerre Hollandais (devenu Général et Ministre de la Guerre), H. Kretzer, et J. A. N. D. Van Hasfelt, Lieutenants du Génie.

M. Comte fut illuminé des rayons du génie. Celui qui, à l'issue de la mêlée confuse du XVIIIe siècle, aperçut, au commencement du XIXe, le point fictif ou subjectif qui est inhérent à toute théologie et à toute métaphysique ; celui qui forma le projet et vit la possibilité d'éliminer

ce point dont le désaccord avec les spéculations réelles est la grande difficulté du temps présent ; celui qui reconnut que, pour parvenir à cette élimination, il fallait d'abord trouver la loi dynamique de l'histoire et la trouva ; celui qui, devenu, par cette immense découverte, maître de tout le domaine du savoir humain, pensa que la sûre et féconde méthode des sciences particulières, pouvait se généraliser, et la généralisa ; enfin celui qui, du même coup, comprenant l'indissoluble liaison, avec l'ordre social, d'une philosophie qui embrassait tout, entrevit le premier les bases du gouvernement rationel de l'humanité ; celui-là, dis-je, mérite une place, et une grande place, à côté des plus illustres coopérateurs de cette vaste évolution qui entraîna le passé et entraînera l'avenir. (in *A. Comte et la Philosophie positive,* 1864).

Émile Littré,
De l'Académie française et de l'Académie de Médecine.

Je suis monothéiste, croyant de toute mon âme au Dieu vivant et à la vie d'outre-tombe..... Mais je n'en admire pas moins, sous plus d'un rapport, l'œuvre magistrale d'A. Comte, dans l'ordre scientifique, social et religieux. Son socialisme est le seul efficace, parce qu'il est le seul conservateur ; et il y a jusque dans sa religion des vues très élevées et d'excellentes institutions que le christianisme peut et doit s'approprier (24 août 1900).

Hyacinthe Loyson,
(in *Lettre au* Dr *C. H.*).

Au Mexique, comme d'ailleurs presque partout, l'anarchie, sous toutes ses formes..., avait été le fruit amer des doctrines théologiques et métaphysiques ; et, comme c'était inévitable, dans un milieu tout préparé par la diversité et, on pourrait dire, par l'antagonisme de ses éléments ethniques, la discorde et la guerre civile avaient été, jusqu'à ces derniers temps, l'apanage des générations qui ont vécu après la conquête de l'indépendance politique vis-à-vis de la métropole espagnole.

Eh bien, depuis 34 ans, nous commençons à savoir ce que c'est qu'un gouvernement stable, ce que sont les bienfaits de la paix publique, ce que c'est que de vivre au sein d'une société dont les assises ne s'effondrent pas du jour au lendemain. Sans méconnaître nullement la complexité de ce phénoméne qui, comme tous les faits sociologiques, est sans doute la résultante de causes multiples, je veux signaler à votre attention la simultanéité de ce phénomène avec la transformation profonde qui s'est opérée dans l'esprit des hommes qui forment au

Mexique la partie la plus active et la plus vigoureuse de sa population et ont, de ce chef, une influence incontestable sur la direction de ses affaires publiques. Ces hommes sont, en grande partie, des adhérents de la philosophie d'A. Comte, qui était presque inconnue au Mexique avant l'année 1867 (1900).

Pablo Macedo,
ancien Président de la Chambre des Députés du Mexique,
ancien Professeur à l'École nationale de Droit de Mexico.

A. Comte s'est élevé à lui-même un monument encore plus imposant par sa vie et par ses œuvres, dont l'influence grandit chaque jour autour de nous (*Lettre* au Dr C. H., 1901).

Ernst Mach,
Professeur à la Faculté de Philosophie de l'Université de Vienne.

A. Comte est le créateur de la *Sociologie,* et l'auteur d'une nouvelle *Classification des sciences,* œuvres qui immortaliseraient à elles seules le nom d'un penseur.

Le socialisme positiviste, bâti sur une connaissance systématique des sciences, est, par cela même, peu accessible aux prolétaires, dont il froisse d'ailleurs les sentiments démocratiques et égalitaires par le maintien de classes dirigeantes dans l'industrie.

Mais la puissance de la philosophie positiviste a projeté de larges reflets sur la petite école, et si elle est peu nombreuse, elle a cependant une certaine influence sur le mouvement prolétarien (in *Exposé des Écoles socialistes françaises,* 1872).

Benoist Malon,
Fondateur de la *Revue socialiste.*

Comte est, à mon avis, le plus grand penseur du XIXe siècle (1901, in *Lettre* au Dr C. H.).

Pi y Margall,
Ancien Président de la République Espagnole.

C'est une grande fête que de parcourir une si vaste étendue de connaissances, et c'en est une plus grande encore de voir l'application constante des principes. Mon travail (la traduction de Comte) fut pour moi une bénédiction. Il me fortifia, me fit trouver une base inébranlable dans bien des choses. J'appris beaucoup de choses que je n'aurais jamais sues, et je me ressouvins de beaucoup d'autres dont je ne me serais jamais rappelée. L'enthousiasme caché de Comte, sa sensibilité philosophique, sa candeur, la grandeur de son savoir, sa profonde

sympathie produisirent un grand effet sur moi. En traduisant bien des pages, j'avais les larmes aux yeux, et, bien des fois, je fus prise du désir de pouvoir communiquer à un autre disciple les généreux sentiments que me suggéraient mon auteur...

Partout ou nous regardons, nous voyons que les idées de Comte sont à la surface, et que les juges compétents reconnaissent en silence qu'elles forment la base de la systématisation de nos connaissances. — Avant la fin de ce siècle, la société reconnaîtra que cet ouvrage est l'un des plus beaux de notre époque, et le nom de l'auteur sera classé parmi ceux des grands hommes qui ont le plus illustré l'Humanité.

HARRIETT MARTINEAU,
(dans son *Autobiographie*).

Quelquefois, au milieu des paisibles nuits de travail, une crise d'incertitude, causée par la fatigue, jette l'esprit dans le trouble et la confusion.... Ce n'est pas le moment de recourir au conseil des poètes, ni d'ouvrir quelque répertoire de science, car la science toute pure semblerait froide et la poésie toute seule paraîtrait d'un vide infini. J'estime heureux les hommes de ma génération qui, sans être positivistes au sens propre du terme, peuvent, en pareil cas, se souvenir de la morale et de la logique de Comte. S'il est vrai qu'il y ait des maîtres, s'il est faux que le ciel et la terre et les moyens de les pénétrer ne soient venus au monde que le jour de notre naissance, je ne connais aucun nom d'homme qu'il faille prononcer avec un sentiment de reconnaissance plus vive.....

Le poids même de ces sentences, leur rude austérité y ajoutent le charme d'une vigueur naïve. On ne le sent complétement qu'après le temps et le loisir de l'initiation. Un lecteur coutumier de Comte est toujours surpris d'en voir critiquer le tour abstrait ou la sécheresse rugueuse. Il ne peut s'empêcher d'égaler ces sentences aux meilleurs vers moraux et gnomiques d'un Lysis, d'un Virgile ou d'un Pierre Corneille. Il les trouve gonflées de subtiles consolations, d'encouragements délicats, en même temps que de vérités qui défient le doute. Douceur, tendresse, fermeté, certitudes incomparables, c'est tout ce que renferme ce terrible mot, si peu compris, de Positivisme !

CH. MAURRAS,
(in la *Minerva* de mai 1902).

La France, qui a fait la Révolution, devait à la civilisation occidentale de fournir l'homme capable de la compléter ou, du moins, de nous montrer le chemin pour le faire. L'homme destiné fut Comte, qui, dans ses écrits, visa précisément à porter l'ordre à la place de cette anarchie, soit spirituelle, soit temporelle, dont nos intelligences sont toutes affectées. A l'action destructive de la Révolution devait suivre nécessairement une action positive, de construction, qui montrât les bases sur lesquelles on put faire reposer le nouvel édifice social. *Il fallait un travail positif, il fallait construire !* Tel fut le but principal que visa Comte, qu'il atteignit comme personne n'a jamais su le faire mieux, ni avant ni après lui.....

Pour me borner à l'Italie, on peut bien dire que toutes les nouvelles conceptions sociales-philosophiques, qui représentent notre réveil intellectuel de ces dernières années, sont toutes une directe émanation de la pensée comtienne ; comme on peut l'affirmer, aussi de la nouvelle école de Droit pénal, qui porte le nom de positive ; de cette application des découvertes de Galilée sur la gravité des corps à la biologie par le professeur von Schrön ; de l'application de la mécanique à la sociologie ; enfin de notre *Politique positive,* dont le projet de réforme parlementaire a déjà fait la conquête des intelligences les plus belles et les plus honnêtes de notre pays (1902).

G.-B. MILÉSI,
Professeur à la Faculté de Philosophie
de l'Université de Rome.

Quand nous disons que M. Comte a érigé sa philosophie en religion, le mot religion ne doit pas s'entendre dans son sens ordinaire. Il ne changea rien à l'attitude purement négative qu'il gardait à l'égard de la théologie : sa religion est sans Dieu. Nous en faisons assez, en disant ceci, pour induire les neuf dixièmes de nos lecteurs, au moins dans notre pays, à détourner la face et à se boucher les oreilles. N'avoir point de religion, bien que chose assez scandaleuse, est une idée à laquelle ils sont à peu près accoutumés ; mais n'avoir point de Dieu et parler de religion, est, à leur sentiment, une absurdité en même temps qu'une impiété.... Quoique nous sachions que nous formons une minorité extrêmement petite, nous osons penser qu'une religion sans Dieu peut être, même pour des chrétiens, un objet de méditations instructives et profitables.

Quelles sont donc, en réalité, les conditions nécessaires pour constituer une religion ? Il faut qu'il y ait un dogme ou une conviction qui revendiquent autorité sur l'ensemble de la vie humaine, une croyance ou une suite de croyances qui soient adoptées d'une manière réfléchie, touchant la destinée et le devoir de l'homme, et auxquelles le croyant reconnaisse intérieurement que toutes ses actions doivent être subordonnées. Il faut, de plus, qu'il y ait un sentiment qui se rattache à ce dogme, ou qui puisse être invoqué par lui, et soit assez puissant pour

lui donner dans le fait l'autorité à laquelle il prétend en théorie. Il est très avantageux que ce sentiment se cristallise, pour ainsi dire, autour d'un objet concret, un objet qui existe réellement, si c'est possible, bien que, dans toutes les circonstances les plus importantes, il ne soit qu'idéalement présent.... On a dit que celui qui croit à la *nature infinie du Devoir* est religieux, lors même qu'il ne croirait à aucune autre chose. M. Comte croit à ce qu'on entend par la nature infinie du devoir ; mais il rapporte les obligations du devoir, aussi bien que tous les sentiments de dévotion, à un objet concret à la fois idéal et réel : la Race humaine conçue comme un tout continu, embrassant le passé, le présent et l'avenir. Ce grand être collectif (le Grand-Être, comme il l'appelle) possède, ainsi que le fait fortement ressortir M. Comte, ce grand avantage à notre égard, qu'il a réellement besoin de nos services, ce qui ne saurait être le cas de l'omnipotence dans le sens propre du terme... Il peut se faire qu'il ne soit pas conforme à l'usage d'appeler ceci une religion; mais, employé de la sorte, ce terme a une signification qui n'est complètement rendue par aucun autre mot. Les gens sincères de toutes les croyances voudront peut-être bien reconnaître que si une personne possède un objet idéal, et que son attachement pour celui-ci, ainsi que le sentiment de ses devoirs envers lui, soient capables de gouverner et de discipliner tous ses autres sentiments et tous ses autres penchants, aussi bien que de lui prescrire une règle de conduite, cette personne a une religion : et bien que chacun préfère naturellement sa propre religion à toute autre, tous doivent admettre que, si l'objet de cet attachement et de ce sentiment du devoir est l'ensemble de nos semblables, on ne peut pas, en honneur et conscience, dire que la religion de cet *Infidèle* soit une religion intrinsèquement mauvaise. Il est possible, en vérité, que beaucoup de gens ne puissent pas croire que cet objet soit capable de rassembler autour de lui des sentiments suffisamment forts ; mais c'est là précisément le point touchant lequel il est difficile qu'il reste un doute à un lecteur intelligent de M. Comte ; et nous nous joignons à ce dernier pour mépriser, comme vile, cette conception de la nature humaine qui consiste à la tenir pour incapable de donner son amour ou de dévouer son existence à un objet qui ne peut offrir en échange une éternité de jouissances personnelles.

La puissance que peut acquérir sur l'esprit l'idée de l'intérêt général de la race humaine, et comme source d'émotion, et comme motif de conduite, est une chose que beaucoup ont aperçue ; mais nous ne sachions pas que personne, avant M. Comte, ait senti aussi vivement et aussi complètement qu'il l'a fait toute la majesté dont cette idée est susceptible. Elle remonte dans les profondeurs inconnues du passé, embrasse le présent si multiple, et descend dans l'avenir indéfini et imprévoyable. Formant une existence collective, sans commencement ni fin assignables, elle fait appel à ce sentiment de l'Infini qui est profondément enraciné dans la nature humaine et qui semble nécessaire pour donner un caractère imposant à toutes nos conceptions les plus hautes. De cette immence trame de la vie humaine qui va se déroulant, la partie qui nous est le mieux connue est irrévocablement passée ; nous ne pouvons plus la servir, mais nous pouvons encore l'aimer ; elle comprend, pour la plupart d'entre nous, le plus grand nombre de ceux qui nous ont aimés, ou de qui nous avons reçu des bienfaits, aussi bien que la longue série de ceux qui, par les travaux et les sacrifices qu'ils ont accomplis pour le genre humain, ont mérité que l'on conserve d'eux un souvenir éternel et reconnaissant. Les esprits les plus élevés, comme le dit avec vérité M. Comte, vivent aujourd'hui par la pensée, avec les grands morts, bien plus qu'avec les vivants, et après les morts, avec ces êtres humains idéaux qui sont encore à venir et qu'ils ne sont point destinés à voir. Si nous honorons, comme nous le devons, ceux qui ont servi le genre humain dans le passé, nous sentirons que nous travaillons encore pour ces bienfaiteurs en servant ce à quoi ils dévouèrent leur vie. Et, une fois que la réflexion, guidée par l'histoire, nous a enseigné l'intimité de la connexion de chacun des âges de l'humanité, les uns avec les autres, en nous faisant apercevoir dans la destinée terrestre du genre humain le développement d'un grand drame ou l'action d'une épopée prolongée : toutes les générations humaines se réunissent en une seule image, qui allie toute la puissance qu'a sur l'esprit l'idée de la Postérité aux meilleurs de nos sentiments envers le monde vivant qui nous entoure, et envers ceux de nos prédécesseurs qui nous ont fait ce que nous sommes. Pour que la vertu ennoblissante de cette grande conception ait sa pleine efficacité, nous devons regarder avec M. Comte le Grand-Être, l'Humanité ou le Genre Humain, comme se composant dans le passé de ceux-là seulement qui, dans tous les âges et dans toutes les variétés de situations, ont dignement joué leur rôle dans la vie. Ce n'est qu'autant qu'il est restreint de la sorte que l'ensemble de notre espèce devient un objet digne de notre vénération. Il vaut mieux écarter de nos pensées habituelles les membres indignes ; et, quant aux imperfections qui, dans le cours de la vie, se sont attachées même à ceux des morts qui méritent un souvenir honorable, nous ne devons pas en conserver la mémoire plus longtemps qu'il n'est nécessaire pour ne pas fausser notre conception des faits.

Nous estimons donc non seulement que M. Comte etait fondé à entreprendre de faire aboutir l'évolution de sa philosophie à une religion, et qu'il

avait réalisé les conditions essentielles d'une religion, mais encore que toutes les autres religions s'amendent d'autant plus qu'elles approchent davantage, dans leur résultat pratique, de celle qu'il visait à construire... L'homme le plus prévenu doit reconnaître que cette religion sans théologie ne peut être accusée de relâcher les liens moraux. Bien, au contraire, elle les exagère prodigieusement.

J. STUART MILL.

(*A. Comte et le Positivisme,* traduction G. Clemenceau).

Grâce à Comte, la situation n'est pas aussi désespérée. Le Positivisme nous enseigne avant tout qu'une synthèse objective, c'est-à-dire celle qui se propose la connaissance du monde en soi et de la vérité absolue est impossible, car les moyens d'investigation nous font défaut, ce que Kant a établi d'une façon indiscutable ; le Positivisme arrive, par une autre voie, à une conception du monde bien plus cohérente, plus parfaite, grâce à la synthèse subjective, c'est-à-dire l'étude du monde envisagé par rapport à nous. Si la connaissance que nous en retirons n'est que relative, elle n'en est que plus certaine. Que les choses en soi présentent une variété infinie, qu'elles nous apparaissent sous une forme vague, il n'en est pas moins vrai que, dans les conditions d'espace et de temps où elles nous apparaissent, la représentation que nous en avons est un fait certain. Tant que nous ne changeons pas nous-mêmes, les objets extérieurs nous apparaissent de la même façon et nous les apprécions de même....

Si les armes allemandes ont vaincu la force *physique* de la France, c'est maintenant à l'esprit français, incorporé dans son plus grand fils, A. Comte, de remporter une victoire beaucoup plus noble et généreuse sur la force *métaphysique* de l'Allemagne.

Dr H. MOLENAAR,

Herausgeber der *Positive Weltanschauung,* München.

Depuis la vaste élaboration d'A. Comte, la théorie de l'organisation sociale a définitivement acquis le caractère scientifique, ce qui ne veut pas dire que la Sociologie ait atteint toute la perfection désirable, mais seulement qu'elle est dans la véritable voie qui doit nous en rapprocher de plus en plus..... (in *Résumé de Sociologie,* 1904).

Le présent Essai a principalement pour objet d'ébaucher la théorie *sociologique* du Langage, sans négliger toutefois les indications que la biologie peut fournir à cette théorie, sans négliger non plus les renseignements que nous pouvons tirer de l'étude des fonctions intellectuelles et morales. A ce sujet je dois dire tout de suite que j'accepte la théorie de Comte ; jusqu'ici je n'en connais pas qui puisse mieux s'adapter aux faits observés, non seulement par le biologiste, mais par le philosophe, par le moraliste, et, encore mieux, par *tout le monde.*

CAMILLE MONIER.

(in *Leçons sur le Langage,* professées au Collège de France, 1900).

C'est aux conservateurs que je dédie cet exposé du Système politique de Comte. Et je suis certain qu'on pensera moins à s'étonner qu'on ne l'eût fait, il y a seulement quelques années. Car, depuis ces dernières années, grâce aux efforts de quelques-uns, on commence à prendre une plus juste notion de la philosophie d'A. Comte ; on commence à entrevoir que l'on a été mystifié ; que bien loin, en effet, d'appuyer la Révolution, la doctrine positiviste, plus que toute autre, en combat fortement les principes ; et, pour tout dire en un mot, que l'accord qu'A. Comte avait souhaité, espéré, est possible entre positivistes et conservateurs........ — ... Comte reste un immense génie, et son œuvre est celle qu'il est le plus important d'étudier, d'approfondir, car elle est celle qui renferme les vues les plus admirables sur l'homme et sur la société, et sur les lois morales et sociales qui les régissent, lois dont la connaissance est d'une nécessité primordiale pour quiconque a en vue l'amélioration. En un mot, pour quiconque aspire à des réformes politiques, sociales ou morales, il y a profit à connaître... ce qu'a dit sur toutes ces questions le fondateur du positivisme.

Comte LÉON DE MONTESQUIOU.

(in *Le Système politique d'A. Comte*).

La philosophie de Comte a donné lieu en Russie, à de nombreux travaux, parmi lesquels je puis signaler ceux de Poletica, Lessévitch, Pissaref, Lavrof, Pavlovski, Kondriaftsef, Obolenski, Soloviof et surtout Tchitcherine. Ces différents écrivains et publicistes ont donné une analyse très exacte des idées de Comte et ont discuté sa philosophie sous tous ses aspects...

J. NOVICOW,

Vice-Président de l'Institut international de Sociologie, Odessa.

La publication d'une traduction du « *Cours de Philosophie positive* » vient d'être autorisée par la Censure russe. En conséquence, un comité de savants s'est constitué à Saint-Pétersbourg, pour mener à bien la tradition de l'œuvre d'A. Comte. Parmi ces savants, nous relevons le nom du professeur Karief, qui s'est chargé de la partie sociologique ; celui du célèbre chimiste Mendeljen, qui s'est chargé de la partie chimique, etc... (avril 1898).

Plusieurs des idées d'A. Comte sont maintenant entrées dans le domaine général des pensées humaines et sont considérées comme

des expressions de bon sens, et des milliers d'hommes ignorent d'où elles viennent et de quelles méditations profondes elles sont sorties.

Il faut pourtant avouer qu'il fallait du génie, pour avoir ce bon sens, quand A. Comte formula ces idées.

A. Comte a trouvé la solution qui peut terminer la grande crise moderne par une réorganisation totale, en créant une théorie sociologique propre à expliquer l'ensemble du passé humain. Seul, le Positivisme possède une véritable explication du passé, parce qu'elle est conforme aux lois constantes de la nature humaine, en même temps qu'il possède l'aptitude à systématiser la morale et à diriger l'activité humaine, tant individuelle que collective.....

Plus qu'aucun penseur avant lui, A. Comte a su créer un système philosophique apte à satisfaire à tous les besoins intellectuels et moraux des esprits émancipés qui se donnent la peine de l'étudier, un système qui embrasse toute la nature humaine, établit une vraie unité mentale, démontre les liens qui unissent tous les citoyens d'un même pays et tous les peuples sur notre planète.

Dr ANTON NYSTRÖM,
Directeur de « l'Institut ouvrier » de Stochholm.

Il n'y a pas, pour ainsi dire, une seule idée dominante de Comte qui n'ait pris corps dans la vie publique.

Si la France ne redevient pas chrétienne, à quelles influences demeurera-t-elle donc livrée ? A ces influences positivistes si bien étudiées par le Père Gruber.

OLLÉ-LAPRUNE,
Maitre de Conférences à l'Ecole normale supérieure.

Je suis peut être le dernier auditeur survivant du cours qu'A. Comte professa au Palais Royal après 1848. Il arrivait à 2 heures, en habit noir, petit, l'aspect sévère, un peu souffreteux, la tête inclinée, le front comme dilaté par la tension d'une recherche sans repos, la lèvre dominatrice, le menton obstiné, de l'ascendant dans le regard, quoique sans rayonnement. Il se plaçait devant une table, avalait une gorgée d'eau et commençait d'une voix égale, monotone, sans aucun effort pour entraîner, comme se parlant à lui-même, en des périodes longues, mais claires et précises. A cinq heures il parlait encore et *aucun auditeur n'était parti*.

Il n'est point parvenu à chasser la théologie et la métaphysique de l'esprit humain (?), mais il les a restreintes aux mystères de l'inconnaissable, et il leur a arraché les sciences de la terre. Sa victoire en cela est définitive..., sa philosophie prévaut. On ne prend plus en considération aucun système, partant d'un *a priori* théologique ou métaphysique et ne reposant pas sur les lois fournies par l'observation des faits psychiques, physiques, historiques, lois toujours revisables d'après des expériences ou des analyses mieux conduites. Galilée, Bacon, Machiavel, Montesquieu, quelques savants dans leurs spécialités avaient appliqué partiellement cette méthode, la seule féconde en résultats civilisateurs. A. Comte l'a systématisée et étendue à l'ensemble de nos connaissances. Par là il a mérité cette immortalité subjective dont il se contentait.... (in *Réponse académique à Faguet*, 18 avril 1901).

ÉMILE OLLIVIER,
de l'Académie française.

Cela nous amène tout simplement à appliquer à l'organisation de l'enseignement supérieur la classification des sciences d'A. Comte.... dont, à chaque pas, on retrouve l'empreinte dans tous les plans de réforme, dans toutes les grandes tentatives de notre époque. M. Pergameni n'a même pas l'air de se douter que le plan qu'il propose.... a été émis il y a plus de 40 ans par A. Comte. En tout cas, nulle part on ne retrouve ce grand nom sous sa plume.... — Il y a près de 20 ans, au 2e Congrès des étudiants, j'eus l'honneur de présenter un plan de réforme dans la classification des cours universitaires, conformément aux doctrines positivistes.... Mais j'ai hâte d'ajouter qu'en rappelant ce fait, je ne revendique absolument aucune priorité, puisque je répète que ce plan, dans ses lignes fondamentales appartient à Comte ; et que, dans ses lignes accessoires, il appartient à tout l'ensemble des chercheurs de l'Ecole positiviste, qui, dans les Revues, la *Philosophie positive*, la *Revue Occidentale*, the *Fornighthy Review*, et ailleurs, ont complété l'œuvre de Comte au point de vue de l'enseignement (in l'*Enseignement supérieur et le Positivisme*).

Dr CÉSAR DE PŒPE.
(in National Belge du 28 avril 1885).

Aujourd'hui, je peux le dire avec orgueil, ma patrie est une nation tranquille et pacifique, qui aspire à jouer dans la civilisation le rôle qui lui appartient. Là, les hommes de science, de même que les personnes simplement cultivées, saluent et vénèrent généralement A. Comte. Ils trouvent dans ses doctrines bienfaisantes le chemin qu'il faut suivre pour conduire la société à son état organique, normal et définitif.

Le Mexique éprouve donc pour A. Comte, non seulement ce sentiment d'admiration instinctif, trop souvent stérile, qu'inspirent les grands hommes, mais encore le sentiment fécond et positif de la gratitude que tous les cœurs bien nés éprouvent pour leurs bienfaiteurs....

Là-bas, dans ce monde de Colomb où, sous les brûlantes caresses d'un soleil de feu, entre les flots agités de deux océans, ma patrie occupe une place destinée par la nature à devenir un théâtre splendide pour la sociabilité et la culture ; là-bas, dans ce continent immense, le nom d'A. Comte est acclamé, aussi bien dans les plaines monotones des Pampas et sur le sol diamantifère du Brésil que dans les ravins pittoresques des Cordillières et sur le territoire argentifère du Mexique (1900).

PORFIRIO PARRA,

Professeur à la Faculté de Médecine et Directeur de l'École préparatoire de Mexico, Député au Parlement Mexicain.

Il est vraiment trop facile de faire au Positivisme ces objections qui viennent forcément à l'esprit de tout le monde, et qui risqueraient d'empêcher de voir en quoi il est bon et solide, même dans ses parties les plus bizarres en apparence. Prenons, par exemple, ce qui paraît peut-être l'idée la plus extravagante d'A. Comte, la fétichisation de la terre, sous le nom de Grand-Fétiche, de l'espace sous le nom de Grand-Milieu ; nous y trouvons une certaine raison d'être, et même, à certains égards, une conception générale beaucoup plus juste que celles qui passent généralement pour scientifiques.... En incorporant le Fétichisme au Positivisme, A. Comte ne substitue pas des volontés capricieuses à des lois immuables ; les volontés qu'il introduit dans le monde il ne les admet que comme une manière commode, utile pour satisfaire l'imagination et le sentiment, de se représenter les choses ; les volontés dont il s'agit, sont toujours conformes aux lois naturelles.... Le philosophe agit ici en poète qui n'est pas dupe de sa poésie. A. Comte n'a fait autre chose que de proposer l'alliance de la philosophie et de la poésie, celle-ci soutenant celle-là, et, au besoin, occupant la place dans tous les cas ou la philosophie fait défaut. Si A. Comte n'avait voulu que donner satisfaction à l'esprit, il s'en fut, sans doute, tenu à l'élaboration de l'ordre abstrait, mais instituant une religion et cherchant à diriger la vie, il a dû répondre aux différentes aspirations de la nature humaine, et donner à l'activité et au sentiment, une part égale, sinon supérieure à celle de l'esprit. Et, pour cela, il s'est servi des seuls moyens que l'Humanité ait mis à son pouvoir : l'art, la poésie, le culte.

FR. PAULHAN.

(in *Rev. philosoph.*, 1891).

L'idée d'une science morale, bien différenciée dans la hiérarchie scientifique, remonte à 1852 ; elle fut émise par A. Comte....

En donnant la Société pour milieu normal de développement à

l'individu... Comte a introduit la relativité. Etroitement enchassée dans ce monde des contingences, la Morale perd absolument son absolutisme ; devenue la *science des adaptations*, elle représente le type du relativisme.

L'adaptation de l'homme à la Société, telle que celle-ci a été définie par la sociologie, et la destination de la Société à organiser le plein développement de la vie humaine, concourent à définir l'unité du problème moral.

V. E. PÉPIN.

(in *la Science morale*, 1906).

Dans tous les actes de sa vie publique, M. Léon Bourgeois s'est affirmé le brillant disciple d'A. Comte. Il a le sens et la méthode de la philosophie positive. On ne trouvera pas mauvais que nous le félicitions ici d'une mesure tout à fait dans les vœux de l'éminent homme d'État, notre directeur politique (Jules Ferry), qui fut à la direction des affaires, l'un des premiers à appliquer les principes d'observation scientifique recommandés par le Positivisme (in l'*Estafette* du 2 février 1892).

ABEL PEYROUTON,

Rédacteur en Chef de l'*Estafette*.

Laissez-moi vous dire, Messieurs, que notre jeune marine est digne de votre sympathie et de votre cordialité.

Le drapeau qu'elle conduit partout et que nous aimons profondément, a une inscription superbe, que nous devons au génie le plus puissant de votre philosophie et au cœur le plus noble et le plus généreux qu'ait vu naître votre beau et grand pays de France.

La formule *« Ordre et Progrès »* que vous lisez sur notre drapeau, nous la devons à votre A. Comte ; j'allais dire à notre A. Comte, car s'il appartient à la France par son berceau, il appartient à l'Humanité tout entière par la profondeur de son génie et par sa grandeur intellectuelle et morale. (in *Discours adressé à la Municipalité et à la Chambre de Commerce du Havre, le 22 octobre 1906, à l'occasion de la réception du Croiseur-École, le Benjamin-Constant*).

Dr G. DE TOLEDO PIZA E ALMEIDA,

Ministre du Brésil à Paris.

Ce que je veux dire, c'est qu'il ne m'est pas possible de considérer le Positivisme comme une doctrine religieuse (théologique).

D'après le fondateur de la Philosophie positive et d'après le chef actuel de l'École, M. Laffitte, le Positivisme entend simplement donner satisfaction aux instincts religieux de l'Humanité.

Il est impossible, selon moi, de contester que le Positivisme est une véritable doctrine scientifique, A. Comte n'a-t-il pas écrit : « La science reconduit Dieu avec honneur jusqu'à ses frontières, en le remerciant de ses services provisoires ». Est-il admissible qu'une telle philosophie soit représentée comme une philosophie religieuse ?...

Le mouvement positiviste, Messieurs, est une grande tentative de l'esprit humain ; elle mérite assurément d'être encouragée. A. Comte a été un des initiateurs du mouvement scientifique moderne. Il a contribué, pour une large part, à donner le goût des études économiques ; il a laissé des travaux qui font honneur à la science française (in *Compte-rendu de la séance du Conseil municipal de Paris du 28 déc. 1883*).

STÉPHANE PICHON,

ancien Conseiller municipal de Paris,
Ministre des Affaires étrangères.

La science...., suivant A. Comte, a pour objet, comme Bacon l'a dit, soit de nous rendre maîtres de la nature, soit du moins de nous en rendre indépendants. Les choses qui dépendent de nous, elle doit nous mettre en mesure de les modifier selon nos convenances ; les choses qui ne dépendent de nous en rien, elle doit nous apprendre à les prévoir, du moins, afin de régler. en conséquence, notre conduite. Or, pour ce double usage, il suffit que nous connaissions la seule chose précisément qu'il soit en notre pouvoir de connaître, c'est-à-dire dans quelles circonstances chaque phénomène se produit....

Le positivisme trouva encore plus de faveur en Angleterre qu'en France ; il y fut porté principalement par M. George Lewes. M. Stuart Mill en adopta les principes, et on les retrouve dans les écrits de M. Bain, de M. Bailey, de M. Herbert Spencer....

M. Taine, en 1863, a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes,* un travail intitulé « Le Positivisme anglais », étude sur Stuart Mill. Dans ce travail, il expose, en les confirmant de son assentiment, les théories qui sont la base du positivisme.... Les causes des faits ne sont, suivant lui, comme suivant A. Comte, que d'autres faits....

Comme tous ceux qui se nomment positivistes, et comme tous ceux qui prétendent tirer toutes nos connaissances des données seules des sens, M. Claude Bernard proclame que rien d'absolu ne nous est accessible et que nous ne pouvons connaître que les relations qu'expriment les phénomènes. Trouver les lois de ces relations en y comprenant les déterminations précises des quantités, c'est à ses yeux le but où se termine toute science. C'est, comme l'a dit A. Comte, tout ce qu'il faut, soit pour prévoir les phénomènes, soit pour les modifier à notre usage. (in *Rapport sur la Philosophie en France, au XIXe siècle*).

FÉLIX RAVAISSON, de l'Institut.

Au milieu de cette décadence générale de la philosophie et de la pensée, un seul homme avait conservé les traditions du grand siècle. Génie puissant, quoique inégal, Auguste Comte sut résister au courant et osa seul arborer cette devise, synthèse des véritables doctrines de l'Encyclopédie et de la Révolution : « Réorganiser sans Dieu ni roi ». Mais hélas, il parût comme l'apôtre prêchant dans le désert et ne fut compris que par un petit nombre de fidèles. Puis deux circonstances éloignèrent de l'École positiviste beaucoup d'esprits indépendants : d'une part l'admiration mal entendue et certainement exagérée du Maître pour le Catholicisme — effet presque fatal, résultant de l'influence du milieu ; de l'autre, l'intolérance d'un de ses disciples les plus en vue, devenu bientôt, d'ailleurs, un dissident et un ennemi.....

Enfin, il n'est pas jusqu'au Positivisme qui n'ait subi depuis ce moment, une évolution tendant à le rapprocher du Matérialisme scientifique, et à le rendre accessible, par conséquent, à tous les hommes de cœur et de bonne volonté. Sans doute, il faut faire ici une large part à l'influence exercée par le chef éminent qui est aujourd'hui à la tête de cette École. M. P. Laffitte est en train, selon moi, de faire subir à la doctrine une transformation non moins considérable que celle qui fut opérée par Paul dans le christianisme de Jésus. C'est lui, pour le signaler en passant, qui, en faisant allusion au plus grand homme d'État français en ce siècle, et dont la Patrie en deuil déplore la perte, à jamais lamentable, c'est lui qui s'écriait : « Il faut s'habituer aujourd'hui à regarder la croyance en Dieu comme incompatible avec toute haute fonction politique ».

ALBERT RÉGNARD.

(in *Préface* de la traduction de « *Force et Matière* », de Buchner).

Je ne suis pas en situation de rendre pleine justice à M. Comte. Je ne puis cependant m'empêcher d'être ému quand je vois tant d'hommes de valeur, en France, en Angleterre, en Amérique, accepter ce nom comme un drapeau. Avec l'habitude que je peux avoir des choses de l'esprit humain, je suis amené à croire que M. Comte sera une étiquette dans l'avenir, et qu'il occupera une place importante dans les futures histoires de la philosophie... (in *Réponse académique à Pasteur*).

ERNEST RENAN, de l'Institut,
Directeur du Collège de France.

Cette « réorganisation totale », à la fois théorique et pratique, qui pourrait mettre un terme au malaise de l'Occident, A. Comte était le seul de tous les penseurs de l'époque en mesure d'en indiquer la direction générale et les éléments fondamentaux, non point à l'aide d'aperçus vagues, produits d'une métaphysique épuisée, mais avec l'appui de la science transformée en philosophie. Préparé par ses méditations comme par ses travaux antérieurs à ce grand devoir social, il n'hésita pas à le remplir malgré les obstacles qu'une agitation politique presque délirante pouvait mettre à la concentration de la pensée. Au milieu de la fièvre générale, pendant que l'émeute grondait dans la rue (1848), il sut conserver son sang-froid pour écrire ces pages inoubliables où il traça, en un style d'une clarté rare et avec une éloquence contenue, l'esquisse du « vrai caractère de la doctrine régénératrice ». Cette doctrine s'y trouve « successivement appréciée sous tous les aspects principaux, en passant, d'après un enchaînement toujours naturel, d'abord de sa fondation philosophique à sa destination politique, de là à son efficacité populaire, puis à son influence féminine, et enfin à son aptitude esthétique ». Comme couronnement de cet admirable édifice doctrinal, l'auteur expose « la grande conception de l'Humanité qui vient éliminer irrévocablement celle de Dieu, pour constituer une unité définitive plus complète et plus durable que l'unité provisoire du régime initial ».

Le *Discours sur l'Ensemble du Positivisme* — car c'est bien de lui que je parle — parut en juillet 1848, au lendemain de cette terrible insurrection qui couvrit Paris de sang et de ruines. Il s'adressait à tous, gouvernants et gouvernés, mais plus spécialement à la masse prolétaire qui venait d'acquérir brusquement, sans préparation aucune, ses droits politiques..... Ce livre..... fit sur tous ceux qui le lurent, la plus profonde et la plus durable impression. (in *Un Chapitre de l'Histoire du Positivisme,* 1902).

Dès 1889, un professeur du *Réalgymnasium* de Hambourg avait publié un résumé du *Cours de Philosophie Positive,* dont il avait, en quelque sorte, extrait la mœlle. L'auteur fait bien quelques réserves, mais elles ne s'adressent qu'à des points secondaires. Quoiqu'il en soit, le travail de M. Maximilian Brüt, fait avec soin et clairement écrit, a dû contribuer, pour une large part, à la pénétration... des conceptions de la philosophie positive en Allemagne.

D[r] ANT. RITTI,

Médecin en Chef à l'Asile national de Charenton.
Directeur des Annales médico-psychologiques.

C'est en 1876 que j'ai commencé à résumer le *Cours de Philosophie positive.* — Publié en 1881 et épuisé depuis, mon *Résumé* formait 2 volumes in-8. J'ai signé cet ouvrage du pseudonyme *Jules Rig.* Traduit en allemand par Kirchmann, il a été publié à Heidelberg, en 1883. Une autre traduction en langue tchèque a paru à Prague, en 1889.

Je publie aujourd'hui, sous le titre *La Sociologie* d'A. Comte, le second volume du *Résumé de la Philosophie positive.* — Il ne m'a pas semblé utile de rééditer le premier volume, dont la lecture exige des notions scientifiques, peu familières à certains philosophes. D'autre part, les savants de notre époque se désintéressent trop des études philosophiques. — Enfin, vu le progrès des sciences, l'œuvre de Comte est forcément arriérée. — On est trop porté à faire rejaillir sur l'ensemble de la philosophie positive le discrédit dans lequel sont tombées certaines conceptions de son fondateur. Il faudrait pourtant se rappeler que la théorie des tourbillons, imaginée par Descartes, a laissé intact le *Discours de la méthode.*

Tant que la science conservera sa méthode d'observation et d'expérimentation, elle ne fera qu'affermir la philosophie positive (1897).

ÉMILE RIGOLAGE,
Agrégé de l'Université, Ingénieur des Arts et Manufactures.

Les deux conférences qu'a faites P. Laffitte, en 1890, à la Bibliothèque populaire de Montrouge, sur la Civilisation Islamique, m'ont permis de le connaître plus à fond sur un terrain qui m'est familier. Là aussi, son robuste bon sens, son esprit humanitaire, exempt de préjugés nationaux ou de race, sa tolérance envers la foi des autres, ont augmenté mon admiration pour lui. — J'ai été souvent très frappé en le voyant défendre les intérêts, l'honneur, l'indépendance et le patrimoine historique des Turcs et des Chinois avec autant de chaleur que s'il s'agissait des Français. Il leur rendait le juste hommage qui leur est dû, parce que son amour de la patrie ne se séparait pas de son amour de l'Humanité et n'engendrait point chez lui, comme dans certains esprits bornés, la haine, l'esprit de croisade, la négation de toute vertu, de toute qualité, chez les peuples de race ou de civilisation différentes.... — Régler l'ensemble des relations humaines, établir des rapports amicaux entre l'Occident et l'Orient, était sa préoccupation constante.... — Ce qui lui permettait surtout d'être juste dans ses remarquables appréciations historiques, c'est qu'il savait admirablement utiliser la lumineuse méthode que le génie d'A. Comte nous a léguée (1906).

AHMED RIZA,
Directeur du *Mechveret,* organe de la jeune Turquie,
ancien Directeur de l'Instruction publique en Turquie (Brousse).

La philosophie scientifique ou positive est une généralisation suprême des philosophies particulières, comme chacune de celles-ci est une dernière généralisation des faits, des théories, des lois et surtout des méthodes de la science spéciale correspondante. Le sol commun est la science : les philosophies et la philosophie forment les deux constructions superposées qui s'y élèvent et qui sont, chacune à un degré différent et à un titre particulier, nécessitées par les tendances naturelles de notre esprit vers l'unité, la simplicité, l'accord final des idées entre elles.

De Roberty,
(in *La Sociologie*).

A. Comte écrit plusieurs pages pour montrer qu'une des conditions du développement de la science, est la liberté de poser des questions, de faire des hypothèses en d'autres termes, et d'en poursuivre la solution à ses risques et périls. Dire qu'il a soutenu le contraire est de pure illusion. Mais il a montré qu'il existe des règles dérivées de l'expérience et de l'induction, qui indiquent parmi les hypothèses celles qui, étant invérifiables, ne sont pas scientifiques. Pour qui sait ce qu'est la science, ce qu'est le savoir qui conduit à prévoir, ce n'est point là poser des barrières autour de la pensée humaine, ni lui dire : tu n'iras pas plus loin.

On voit ce qu'il faut penser de ceux qui parlent du Positivisme comme s'associant à la théologie pour élever des barrières autour de l'esprit humain, quand on entend A. Comte dire que : nulle question ne doit être posée sans mener à une conclusion correspondante; notre esprit ne pouvant se fixer sur un problème sans solution, ce dernier demeure inutile s'il n'est que posé sans être résolu, ne fut-ce qu'à l'aide d'une hypothése provisoire (1877, in *Instruction et Éducation*).

Charles Robin, Sénateur,
Professeur à la Faculté de Médecine de Paris
Membre de l'Académie des Sciences.

Tous les travaux d'A. Comte eurent le même but, celui de relever l'autorité spirituelle déchue en Occident depuis la fin du Moyen-Age, en la rétablissant sur des principes compatibles avec les exigences de l'esprit moderne. Les motifs théologiques de la conduite humaine étant épuisés, il sentit profondément, dès l'abord et, de plus en plus, la nécessité de leur substituer des motifs humains, et d'établir enfin la morale et la politique sur des bases rationnelles inébranlables. — Cette grande pensée domina tellement ses efforts, qu'il ne perdit jamais de vue le but social auquel il aspirait, pendant la longue et difficile élaboration qu'il dut accomplir pour s'assimiler les matériaux de cette

immense reconstruction, pour les féconder et les coordonner. C'est ainsi que, par un labeur incessant, par une méditation non interrompue et sous l'influence d'un altruisme croissant, il put s'élever de la simple science, par la plus noble philosophie, à la sublimité de la religion ! C'est ainsi qu'après avoir étudié le monde afin de connaître l'Humanité, et celle-ci pour mieux pénétrer le mystère de l'homme, il put, en embrassant la réalité sous tous ses aspects, instituer une synthèse universelle qui, toujours inspirée par l'amour et subordonnée à la connaissance de l'ordre, aboutit partout au progrès (in *Notice sur la Vie et l'Œuvre de Comte*).

Dr Robinet,
(Ancien Maire du VIe Arrondissement de Paris).

Il y aurait quelque naïveté à mettre la Libre pensée sous l'invocation d'A. Comte. En proscrivant la métaphysique, *ce grand homme que nul n'admire plus que moi,* savait qu'il proscrivait la Libre pensée ; il l'a dit, il l'a répété et, admirateur passionné du catholicisme et de sa discipline, il s'est donné pour but la restauration de l'autorité spirituelle. (*Lettre* au Congrès de la Libre Pensée de Genève 1902).

Gabriel Séailles,
Professeur à la Sorbonne.

Le Positivisme s'adresse d'abord au petit nombre de ceux qui sont capables d'être chefs de la pensée ou guides de l'action ; les autres suivront de loin, comme toujours. Le public fait les sentiments et les désirs ; mais il ne fait pas les opinions, il les accepte.

Dr Sémerie,
(in *Positivistes et Catholiques*).

J'applaudis de tout cœur à l'idée d'élever, dans la grande capitale de l'Occident... une statue à A. Comte, le plus grand penseur du XIXe siècle, celui dont l'influence dans le monde intellectuel moderne va toujours grandissant avec le temps (in *Lettre* au Dr C. H.).

Lauro Sodré,
Sénateur au Parlement Brésilien
Ancien Gouverneur de l'Etat de Para.

M. Comte est le premier qui ait bien montré la liaison entre la science de la vie (la Biologie) et la science des sociétés (la Sociologie)... Il a compris que les études biologiques sont nécessaires avant d'entreprendre l'étude de la Sociologie. Cette étude préliminaire est en effet nécessaire, non seulement parce qu'il faut étudier l'individu avant d'aborder l'étude de l'espèce, mais, en outre, parce que les méthodes

de la biologie doivent être employées dans l'étude de la Sociologie. Il a montré ce rapprochement dans différents passages de ses ouvrages, et ses raisonnements sont très bien conduits. Nous devons admirer la grandeur de la découverte faite par Comte. Sa méthode de voir les phénomènes est vraiment philosophique. Quoique ses premiers chapitres sur la Sociologie renferment des idées particulières que je ne puis admettre, ils contiennent bien des pensées qui sont vraies, en même temps que larges et fécondes, et tout le volume révèle une largeur et une profondeur d'esprit qui surpassent tout ce qui avait été écrit antérieurement sur ce sujet. Sa méthode de concevoir les phénomènes sociaux est bien supérieure à toutes les méthodes précédentes. Ce que se proposait M. Comte, c'était de donner à la pensée, à la méthode philosophique une forme et et une organisation plus parfaites, et de les appliquer ainsi modifiées, à l'interprétation de ces classes de phénomènes qui n'avaient pas encore été étudiées d'une manière philosophique ; c'était une conception pleine de grandeur, et tenter de la réaliser était une entreprise digne d'admiration. Cette conception était également celle de Bacon..... M. Comte, au lieu de la conception obscure et vague de Bacon, a donné au monde une conception claire et nettement définie. Il a montré une remarquable largeur de vues, une grande originalité, un grand génie d'invention et une puissance de généralisation extraordinaire... Je partage entièrement son opinion sur la nécessité d'une nouvelle classe de savants dont la fonction sera de coordonner les résultats auxquels les autres sont arrivés. C'est à lui que je suis redevable de la notion d'un *consensus* social. J'adopte le mot sociologie qu'il a inventé.....

HERBERT SPENCER,
(in *Sociology*).

Plus nous allions en avant dans nos conversations (avec Gambetta), dans nos études communes, dans cette collaboration morale et intellectuelle qui restera l'honneur et la consolation de ma vie, plus il devenait évident pour moi que ce ferme et généreux esprit se rattachait, par des liens de plus en plus étroits, à la doctrine générale de la philosophie positive. Nous nous en sommes fréquemment entretenus ensemble, surtout à la veille des jours où il devait porter sa puissante parole devant quelque auditoire populaire. Il lisait aussi fort assidûment la *Revue Occcidentale* où il reconnaissait sans difficulté les travaux et articles qui semblaient écrits pour lui. Il est donc juste de dire que la philosophie et la politique positives ont perdu en lui l'homme d'État qui, jusqu'à présent, s'est le plus directement inspiré, à travers les tâtonnements d'un empirisme longtemps encore inévitable, des

principes nettement établis et des vues supérieures de la vraie sociologie.... (in *Lettre* au Dr Robinet, du 1er avril 1883).

E. SPULLER,
ancien *Ministre de l'Instruction publique.*

Mes élèves et moi voyons en A. Comte un rival de Kant, le plus grand génie philosophique de la France, une des planètes au ciel de la philosophie.

Professeur LUDWIG STEIN,
de l'Académie des Sciences de Berne.

Blanqui proposa lui-même à son club la candidature de M. Auguste Comte... fondateur de la Philosophie positive ; comme ce nom, commun à un physicien célèbre (il s'agit du prestigitateur Comte), fut accueilli par un éclat de rire, M. Blanqui entra en colère, gourmanda son auditoire et lui fit honte de sa profonde ignorance (in *Histoire de la Révolution de 1848,* Paris, 1862).

DANIEL STERN,
Mme d'Agoult.

La rupture de la continuité avec le passé a été, en grande partie, la source de notre présente anarchie politique et de nos égarements sociaux. Il y a beaucoup à apprendre dans un calendrier comme celui qu'a établi A. Comte, sur la base de ce qu'il appelle la Religion de l'Humanité, dans lequel on commémore non seulemeut ce que nous appellerons les saints proprement dits, mais les grands noms des héros du monde, les initiateurs de l'industrie, les poëtes, les peintres, les musiciens, les hommes d'État.

Reverend C. W. STUBBS,
(*in* Congrès de l'Église Anglicane, 1889).

« L'essor nous a déçus, sachons ramper sans honte ! »
Lui souffle alors Bacon par les lèvres de COMTE.
« L'infini nous déborde, et ceux-là sont des fous
Qui pensent d'un coup d'aile en toucher les deux bouts
Ou prétendent porter sur leur humaine épaule
De l'univers entier le formidable poids !
A dégager des faits le fil tenu des lois
Nous bornons désormais nos vœux et notre rôle.
Le solide savoir n'est pas un monument
Qu'un hasard de génie élèverait d'emblée ;
Non, l'assise à l'assise avec ordre assemblée
Sans l'atteindre jamais monte au couronnement.
L'ouvrier de science est un tailleur de pierres ;
Qu'il prenne ses marteaux, son fil et ses équerres
Et ne suspende pas ses rêves au clocher

Quand il n'en est encore qu'à fendre le rocher !
Il maçonne une tour, non le fronton d'un temple,
Et le ciel ou tout pèse est le seul qu'il contemple :
L'horizon grandissant, mais borné, qu'il peut voir
Est le seul qu'il mesure et promette à l'espoir.....

Mon admiration pour A. Comte est bien grande et je reconnais que j'aurais dû consacrer à sa philosophie une place importante dans mon résumé poétique. Je me reproche de n'avoir pas lu tous ses ouvrages. Il m'a semblé que ses vues religieuses étaient plutôt une déviation qu'une conséquence de son système (si l'on peut appeler système une organisation si solidement fondée des connaissances humaines). Je ne me sens plus assez de force, après mes grandes épreuves de santé, pour entreprendre une œuvre aussi colossale que celle de la traduction en vers des pensées philosophiques de Comte... (in *Lettre* au Dr C. H. du 10 août 1895).

J'admire, vous le savez, le génie admirable du grand homme que vous allez entourer de vos solennels hommages. C'est, à vrai dire, un colosse auquel il sera, pour toute Muse, redoutable de se mesurer... (in *Lettre* au Dr C. H. du 10 déc. 1897).

Je considère Auguste Comte comme un penseur de premier ordre ; si sa doctrine ne satisfait pas entièrement à toutes nos aspirations, j'admire néanmoins son génie... (in *Lettre* au Dr C. H.).

SULLY-PRUDHOMME,
de l'Académie française.

A. Comte est un des penseurs qui auront le plus profondément agi sur l'esprit français et, par suite, nous pouvons le dire hautement, sur l'esprit du monde civilisé. A cet égard on peut le placer sur le même rang que Descartes ; il laissera dans le cerveau des générations à venir une trace aussi durable que celle de l'immortel philosophe du XVIIe siècle.

PAUL TANNERY,
in Rev. gener. des Sc., 15 mai 1905.

Ces signes du temps paraîtront peut-être regrettables à un grand nombre ; ce sont pourtant là des faits avec lesquels il faut compter. Il n'y a pas longtemps encore, il leur eut été impossible de se produire. Mais les temps ont changé. Les doctrines prêchées par Harrison sont aujourd'hui dans l'atmosphère. Ces réunions positivistes prennent une importance qui ne doit pas échapper aux membres clairvoyants de notre clergé....

LE TIMES,
(in N° *du 2 janvier 1884*).

Grâce à la persévérance et aux efforts de l'un des esprits les plus fermes et les plus distingués du Parlement français, M. Antonin Dubost, une lacune regrettable de notre enseignement supérieur est enfin comblée. La chaire de l'Histoire générale des Sciences est aujourd'hui définitivement installée au Collège de France.... Il faut le dire, à sa louange, M. Léon Bourgeois a, dès la première heure, approuvé l'initiative du vaillant député de l'Isère ; il a vu, dans cette institution indispensable, le couronnement nécessaire de l'enseignement supérieur, et énergiquement proclamé qu'il n'y a pas d'enseignement supérieur digne de ce nom, s'il n'y a pas au sommet une philosophie scientifique. — Un décret récent, désigne comme titulaire de la chaire nouvelle, M. P. Laffitte, l'éminent philosophe, le disciple éprouvé d'A. Comte.... Depuis 35 ans, M. P. Laffitte remplit sa mission avec une compétence reconnue et un désintéressement chevaleresque qui justifient les applaudissements dont sa nomination a été saluée.... Profondément versé dans les sciences mathématiques et physiques, initié par de Blainville à l'étude des théories vitales et biologiques, M. P. Laffitte a parcouru le cycle entier des connaissances humaines. Il a exposé depuis longtemps ses vues, dans l'*Histoire générale de l'Humanité*, dans les *Grands Types de l'Humanité* et dans les articles nombreux qu'il fournit à la *Revue Occidentale*. Il a éparpillé ses idées aux 4 vents de la publicité, dans des conférences religieusement suivies par les prolétaires de tous les arrondissements de Paris et attentivement écoutées par un public cultivé et des auditeurs d'élite, dans les cours de la Sorbonne, qui lui fut ouverte par J. Ferry. (in l'*Évènement* du 8 févr. 1892).

En faisant de la culture directe des sentiments altruistes le fondement même de la morale positive, en préconisant le développement des instincts sympathiques, le plus puissant penseur du XIXe siècle, A. Comte, n'a fait que formuler brièvement, dans le précepte fameux : « Vivre par autrui », la belle maxime de la marquise de Lambert : « La perfection et le bonheur se tiennent ; l'homme n'est estimable et heureux que par le cœur ; la vraie grandeur est là » (1901).

ALBERT TOURNIER,
Député au Parlement Français.

L'école positive est à la fois très scientifique et très dogmatique. Elle a eu pour berceau la science, et n'a pas d'autre horizon. Son fondateur A. Comte est un savant. Presque tous ses adeptes sont des esprits qui allient l'esprit philosophique à une forte culture scientifique. La science proprement dite est leur premier et leur dernier mot. Toute théologie est pour eux un rêve ; toute métaphysique est une abstraction vide, mais s'ils n'entendent point dépasser les limites de la science,

ils ne veulent pas rester en deça. Vivement frappés de l'incohérence et de l'anarchie des sciences actuelles, ils laissent généralement l'observation de détail, l'analyse des faits, les descriptions minutieuses, les monographies isolées, aux savants spéciaux, et s'occupent des rapports, des vues d'ensemble, des travaux de synthèse. C'est à cette école qu'on doit tout ce qui a été fait de plus important sur la philosophie des sciences...

C'est une école nombreuse et redoutable depuis le discrédit des écoles métaphysiques. Elle répond à la disposition générale des esprits.... Aussi fait-elle de rapides conquêtes dans le monde savant. Tout ce qui se rencontre d'esprits élevés et généralisateurs se rattache à la philosophie positive. Même dans le monde littéraire, nombre de jeunes esprits pleins de sèves et d'avenir, se détachent des traditions de la vieille philosophie... (in *La Métaphysique et la Science*, 1858).

ÉTIENNE VACHEROT,

ancien Directeur des Études à l'École normale supérieure.

... J'admire en Auguste Comte un de ces esprits supérieurs aux préjugés, tout pénétré des lumières de la pure raison, dont l'inspiration manque hélas! au temps présent... (in *Lettre au Dr C. H.*).

WALDECK-ROUSSEAU,

ancien Président du Conseil des Ministres.

Je dois reconnaître que même sa *Politique positive* et sa *Synthèse subjective* contiennent des développements importants et précieux d'abstraction et de synthèse de science consolidée : mathématiques, physique, chimie et biologie. Je considère comme principal chef-d'œuvre sous ce rapport : L'*Introduction fondamentale, à la fois scientifique et logique, du Système de Politique positive.....*

C'est dans le grand ouvrage collectif *Handworterbuch der Staatswissenschaften* que la partie sociale et historique de la Philosophie positive a trouvé des admirateurs parmi les représentants de la science officielle allemande : — Gothein, professeur à l'Université de Bonn, dans son article « Gesellschaft » du même Dictionnaire, apprécie, en 1891, Comte comme un fondateur du système de sociologie historique, et l'appelle « grand philosophe français » et « homme de génie ». Il considère Quetelet, malgré ses grands mérites, comme inférieur à Comte, et Buckle comme inférieur à tous les deux. — Schmoller, Professeur à l'Université de Berlin, a publié en 1894, dans le même Dictionnaire, un article, « Volkswirtschaft », dans la partie bibiographique duquel il écrit : « Le plus important ouvrage dans toute la littérature sociologique est le *Cours de philosophie positive* de A. Comte ».

Enfin, le Dr Henri Wantig a consacré à Comte un ouvrage spécial (*A. Comte und seine Bedeutung für die Entwickelung der socialwissensschaft*, 1894). Ce qui est significatif, c'est que cet ouvrage fait partie d'un ouvrage collectif (*Staats und socialwissenschaftliche Beitragé*) et qu'il a été exécuté sous les auspices des Professeurs de l'Université de Leipzig, Miaskowsky et Wundt.....

Pierre Laffite se distingue de Comte par l'universalité encyclopédique *dispersive* à la Humboldt ou à la Diderot ,mais consolidée par une enveloppe plus ou moins artificielle de philosophie générale due à la discipline et à la doctrine de son maître. Il présente un type mental opposé à celui d'A. Comte, au point même que la conformation de leur crâne et surtout de la région frontale se distingue d'une manière radicale... (in *Savants, Penseurs, et Artistes, Biologie et Pathologie comparées*, 1889).

Après que ce chapitre fut définitivement écrit, j'ai trouvé nne appréciation plus vigoureusement scientifique du caractère et de la portée de la notion type dans l'ouvrage d'initiative admirable du continuateur le plus conséquent, le plus encyclopédique et le plus méthodique de l'œuvre d'A. Comte, Pierre Laffitte. (in *Typologie anthropologique des Arts et des Sciences*).

THÉODORE WECHNIAKOFF,

Membre de la Société impériale des Naturalistes russes,
Conseiller à la Cour suprême de Moscou.

Quand de toutes parts le sol tremble,
Sous les débris amoncelés,
Quand le jour fuit, et que tout semble
Périr sous des coups redoublés ;
Effrayé notre esprit s'arrête,
Et, reportant sa vue inquiète
Sur ce monde près de finir,
Il cherche, en ce vaste naufrage,
Quelle espérance après l'orage
Reste encore pour l'avenir.

Ainsi notre siècle en délire
S'avançait au gré du hasard,
Comme on voit un léger navire
Battu des vents dès le départ.
Issu du mouvement immense
Qui dévorait toute croyance
Et menaçait toute vertu,

Il brisait sa dernière idole,
Et, dans le vide, sans boussole,
Il s'élançait vers l'inconnu.

Mais, du milieu de la ruine,
Doit naître un symbole nouveau ;
Une clarté nous illumine
Qui nous promet un jour plus beau.
Arrière les sombres présages,
Dont on épouvantait nos âges ;
L'Humanité ne peut périr :
En vain l'on croit qu'elle chancelle,
Erreur ! elle se renouvelle,
Pour un glorieux avenir.

A toi, Comte, l'honneur insigne,
D'avoir, au sein des jours obscurs,
Deviné la source plus digne
De la foi des âges futurs.
En vain autour de toi le monde,
Égaré dans la nuit profonde,
De l'erreur écoutait la voix ;
Déjà ton pénétrant génie
D'une plus durable harmonie
Traçait les immuables lois.

Et tandis que partout le doute
Ébranle les convictions,
Du temps interrogeant la route
Tu saisis ses mutations.
Et, dans le flot toujours mobile
Que déroule l'essor fragile
De toutes les opinions,
Tu sais voir d'une vue sûre
Les éléments et la mesure
De nouvelles constructions.

La science reste maîtresse
Dans le naufrage de la foi.
Elle grandit quand tout s'abaisse
Par une inexorable loi.
Elle fournit le sol propice
Et les bases de l'édifice

Où règne la vraie union :
Par elle ton œuvre commence,
Et tu couronnes la science
Pour en tirer la religion.

Elle avait exploré le monde
Et surpris ses vastes secrets ;
Elle savait la loi féconde
Que suit la vie en ses progrès.
Mais, dans ce merveilleux système,
Manquait la science suprême
Qui marquerait le but certain :
Toujours revenait le problème
Que l'Humanité d'elle-même
Dresse devant l'esprit humain.

De cette sublime existence
Il fallait lire les secrets :
Il fallait de cet être immense
Embrasser les nombreux aspects.
Il fallait, et ce fût ta gloire,
Deviner le plan de l'histoire ;
Pour nous permettre de saisir
Comment, le temps pressant sa course,
Ainsi qu'un fleuve dès sa source,
Le passé produit l'avenir.

Alors la science achevée
Peut embrasser tous les rapports.
Sur cette base, la pensée
Peut reposer tous ses efforts.
Et désormais, pour nous, le monde,
Dans son immensité profonde,
Se manifeste à nos regards
Comme une vaste économie
Dont la suffisante harmonie
Prévient les capricieux hasards.

L'Humanité devient le centre
De toutes les spéculations :
C'est vers elle que se concentre
Le cours de nos affections.
C'est l'idéal toujours propice

Que pressentait l'essor novice
De ses peuples encor enfants.
C'est elle que tout homme adore,
Et c'est son règne qui doit clore
Les orages de notre temps.

Tel était ton vaste problème :
Tu fus égal à ce destin.
COMTE, ton ascendant suprême
A du doute marqué la fin.
Que le vulgaire de nos âges,
Égarant au loin ses hommages,
Te refuse ses vains respects :
Les siècles où tu as su lire
Seront désormais ton empire
Et ton nom vivra pour jamais.

CHARLES YUNDZILL.

... Il est très certain que je n'ai point parlé du Positivisme comme il faudrait en parler. Dans mon roman, il ne s'agit que d'un raccourci des idées maîtresses qui ont gouverné le siècle. Et, si j'aborde jamais le positivisme d'une façon plus directe et plus complète, croyez que je tiendrai grand compte des excellentes observations que vous me présentez...

ÉMILE ZOLA,
(in *Lettre* au Dr C. H., du 25 nov. 1897).

LA VIE ET L'ŒUVRE
D'AUGUSTE COMTE

DISCOURS COMMÉMORATIF

PRONONCÉ AU 94e ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE
(19 Moïse 104)

MESDAMES, MESSIEURS,

On ne peut guère célébrer l'anniversaire de la naissance d'un grand homme sans dire quelques mots de sa vie et de son œuvre, sans rappeler ses principaux titres à la reconnaissance de la postérité. Et cette obligation s'impose d'autant plus que celui dont il est question a davantage contribué à l'évolution progressiste de l'Humanité. On ne peut donc s'y soustraire lorsqu'il s'agit du puissant penseur qui, dans les temps modernes, a rempli successivement la carrière d'Aristote et celle de Saint-Paul, en fondant une religion universelle sur la Philosophie après avoir tiré cette philosophie de la Science.

Voilà pourquoi, tous les ans, à pareille date, l'un d'entre nous vient présenter ici un exposé sommaire de la vie et de l'œuvre d'Auguste Comte, une brève appréciation de l'importance de ses travaux.

Tel est l'office que j'ai à remplir ce soir :

L'homme de génie, dont nous commémorons aujourd'hui la venue au monde, est né le 19 janvier 1798, à Montpellier, d'une famille de petite bourgeoisie.

Il fut d'abord élevé dans les croyances catholiques et monar-

chiques qui étaient celles de son père et, à un plus haut degré encore, celles de sa mère, femme d'une ardente dévotion. Mais à peine, selon un usage déplorable, fut-il placé comme interne, à l'âge de neuf ans, dans le lycée de sa ville natale, et introduit ainsi dans un nouveau milieu où les maîtres cachaient mal leurs opinions Voltairiennes et leur éloignement pour le culte restauré par Bonaparte, qu'il abandonna pour toujours les croyances religieuses de sa famille. Aussi, a-t-il pu dire plus tard, avec vérité, qu'il avait été émancipé de la théologie avant d'être sorti de l'enfance.

C'est qu'il ne possédait pas seulement, dans une proportion rare, ces brillantes facultés d'assimilation qui font trop souvent illusion aux familles et aux maîtres sur la vale ur intellectuelle des enfants ! Il se faisait remarquer déjà par une extraordinaire indépendance d'esprit qui lui permettait, par exemple, d'apprécier, sans illusion, Napoléon alors à l'apogée de sa puissance, de discerner le charlatan sous la grossière apparence du César, et de souhaiter publiquement le triomphe de la fière nation Espagnole dont l'héroïque résistance allait bientôt inspirer au chantre de *Childe-Harold* quelques-unes de ses plus émouvantes strophes.

Il donnait en même temps des témoignages non douteux de ce que serait ultérieurement la fermeté de son caractère, en refusant, malgré les plus dures punitions, de se soumettre à aucune des pratiques du culte catholique, et en étonnant le célèbre chirurgien Delpech par son courage à supporter une opération douloureuse.

A quatorze ans et demi, ayant terminé ses études classiques, il aborde l'étude des sciences ; et son professeur de mathématiques, Daniel Encontre, auquel il dédiera, dans la suite, la *Synthèse subjective*, reconnaît déjà chez lui cette faculté prodigieuse d'abstraire et de coordonner qui restera la marque la plus caractéristique de son génie.

En 1814, à l'âge de seize ans, il entre dans les premiers rangs à l'Ecole polytechnique où, malgré la tyrannie impériale, s'étaient conservés presque intacts, transmis de promotion en promotion, l'amour et le respect des hommes et

des œuvres de la Révolution, la foi républicaine. Aussi, en même temps que Comte, dans cette institution de la Convention, perfectionne son éducation mathématique et physique, il consacre les loisirs, que lui procurent ses surprenantes facultés d'assimilation, à l'étude de l'immortel XVIIIe siècle et de la glorieuse épopée par laquelle il s'est terminé. Danton, Carnot, Cambon et les autres héritiers de l'École encyclopédique de Diderot et de d'Alembert éveillent son admiration enthousiaste, pendant que grandit sa haine pour Robespierre, le digne disciple de Rousseau, et pour Bonaparte, le digne continuateur de Robespierre.

Neanmoins, lorsqu'à la suite du débarquement de l'incorrigible aventurier au golfe Juan, l'Europe, justement inquiète, reprend les armes contre la France, Auguste Comte est le premier à proposer à ses camarades une adresse à l'empereur, pour lui demander de prendre part, comme l'avaient déjà fait leurs aînés, à la défense nationale.

Napoléon enfin définitivement écrasé, et Louis XVIII remonté sur le trône, l'Ecole polytechnique est licenciée, en 1816, à la suite de désordres intérieurs ; et Comte, qui avait pris à ceux-ci une part prépondérante, est reconduit à sa famille par autorité supérieure et placé momentanément sous la surveillance de la police.

Mais après être resté quelques mois à Montpellier et avoir suivi, dans cette ville, à titre bénévole, les cours de l'Ecole de médecine, poussé par la conscience de sa valeur, par le vague sentiment d'un rôle à remplir, il revient à Paris où il est obligé, pour vivre, de donner des leçons de mathématiques.

On était à l'époque où le gouvernement de la Restauration cherchait à fermer les plaies causées par dix ans d'agitation révolutionnaire et quinze ans d'orgie militaire et de despotisme, en assurant, à l'intérieur, l'ordre matériel et un degré de liberté spirituelle inconnu sous l'Empire ; en pratiquant, à l'extérieur, sa noble devise, *paix et dignité*.

Toutefois, malgré l'excellence de ses intentions, ce régime — tant décrié, et cependant si supérieur au régime impérial qui avait précédé et au régime orléaniste qui devait suivre —

ne pouvait être, de par sa nature et de par la situation, qu'un régime provisoire, et, pour employer l'expression de l'un de ses plus éminents défenseurs, qu'une « halte sur le chemin des révolutions ». Car, en raison de la solidarité qui lie toute monarchie héréditaire à la théologie, il tendait naturellement à s'inspirer de celle-ci dans sa politique, et plus spécialement à emprunter au Catholicisme sa conception de l'ordre social.

Or, le Catholicisme, — après avoir présidé à la réorganisation des sociétés issues de la décomposition de l'Empire romain, maintenu leur cohésion et incorporé au noyau civilisateur la Grande-Bretagne et la Germanie ; après avoir dirigé durant dix siècles, et non sans gloire, l'évolution du monde Occidental, — était devenu, depuis le xive siècle, de plus en plus incompatible avec l'essor ultérieur de la civilisation.

Son Dogme, après avoir secondé le développement de l'esprit scientifique en réduisant le domaine du surnaturel par la substitution, à la multitude des dieux païens aux volontés arbitraires et capricieuses, d'un dieu unique à tendances constitutionnelles, était devenu un obstacle aux progrès consécutifs de la raison moderne ; et, depuis le xvie siècle, il n'avait cessé d'être battu en brèche par le développement de la science venant substituer, à ses explications fictives et indémontrables, de nouvelles explications positives, démontrables, et étendre incessamment le champ de la providence humaine aux dépens de la puissance divine [1].

L'admirable Constitution qu'il avait réalisée au Moyen-Age, par la division et la combinaison du pouvoir spirituel ou théologique et papal et du pouvoir temporel ou militaire et féodal, et sous laquelle s'était accompli, par la transformation de l'esclavage en servage, l'un des plus grands progrès de l'Humanité, reposait sur une base à la fois trop fictive et trop empirique pour pouvoir durer. Aussitôt les nomades de la Germanie convertis au christianisme et passés à l'état sédentaire, et les invasions musulmanes suffisamment contenues par les Croisades, elle avait commencé à se décomposer spontanément, par suite de la lutte intestine des divers éléments qu'elle reliait et que ne maintenait plus en harmonie le

souci pressant d'une destination commune. De plus, après avoir favorisé le développement de l'activité industrielle, résultée de la libération des classes laborieuses, l'organisation catholico-féodale était devenue incompatible avec la croissance ultérieure de cette nouvelle force sociale, en raison de l'impossibilité morale où se trouvait la classe militaire de se transformer en classe industrielle ou, tout au moins, de se résigner à un rôle secondaire de subordination après avoir été prépondérante et dirigeante.

C'est pourquoi, depuis le xve siècle, l'influence du Catholicisme n'avait fait que décliner en proportion de l'importance que prenaient les forces modernes issues de l'activité scientifique et industrielle.

Il ne pouvait donc plus servir de point d'appui sérieux à la politique.

En vain Joseph de Maistre, M. de Bonald, Châteaubriand et d'autres encore s'efforçaient de ramener la France sous le giron de cette grande religion. Pour réussir, il aurait fallu qu'ils pussent réparer toutes les pertes faites par l'ancien système social durant les quatre siècles qui avaient précédé la Révolution, anéantir tous les résultats de la civilisation scientifique et industrielle, et, en outre, pour faire œuvre stable, éteindre le principe même du progrès, c'est-à-dire le besoin d'amélioration inhérent à la nature morale de notre espèce. Une pareille opération était évidemment au-dessus de tout pouvoir humain, car les causes qui avaient amené la chute de l'ancien système continuaient à agir et d'une façon plus intense : la science et l'industrie avaient pris une extension inouïe ; l'esprit d'émancipation s'était répandu dans toutes les classes de la société et s'était singulièrement accru chez une population qui, au cours de la Révolution, loin de protester contre la suppression du culte catholique, « avait assisté paisiblement dans ses vieilles cathédrales à la prédication d'un audacieux athéisme ou d'un déisme non moins hostile aux anciennes croyances ».

Aussi, malgré le talent, le courage, la haute probité de ces illustres rétrogrades, leur action était au fond perturbatrice, comme toute action qui est contraire à la marche de la

civilisation. Leur propagande compromettait le gouvernement qu'ils avaient la prétention de servir. Et le principal résultat de leurs efforts était de réveiller les passions révolutionnaires, de donner un regain de popularité à la Doctrine critique issue de la proclamation du *Droit de libre examen* par les Réformateurs du XVIe siècle, complétée et systématisée au XVIIIe siècle par Voltaire et Rousseau, et sous le drapeau de laquelle les forces modernes avaient conduit l'attaque contre l'ancien régime, mais qui, en même temps qu'elle avait manifesté sa redoutable aptitude à détruire, avait manifesté non moins clairement, depuis l'ouverture de la grande crise, son impuissance à édifier un abri durable.

La situation restait donc effroyablement révolutionnaire et ne pouvait manquer d'attirer l'attention d'un jeune homme naturellement porté vers l'étude des problèmes politiques, et dont les tendances spontanées avaient été fortifiées par sa collaboration avec le fameux Saint-Simon.

Comte, en effet, se met à étudier cette situation avec l'ardent désir de trouver le remède à ses inconvénients, et ne tarde pas à sentir qu'il faut chercher dans l'étude du passé la signification du présent et l'orientation vers l'avenir.

Il découvre qu'à partir du jour où, derrière le pouvoir théologique et le pouvoir militaire féodal, se sont élevées, *d'une part*, la Capacité industrielle (née de la transformation de l'esclavage en servage, fortifiée par l'affranchissement des communes aux XIe et XIIe siècles), *d'autre part*, la Capacité scientifique (résultée de l'introduction des sciences d'observation en Europe par les Arabes, au moment où redevenaient disponibles les forces intellectuelles employées à la fondation du Catholicisme), deux mouvements de nature différente ont agité l'Occident : — l'un, très apparent, de *décomposition*, tendant à l'élimination des forces catholico-féodales devenues rétrogrades et oppressives, et qui, considéré isolément, semble entraîner les peuples vers une anarchie morale et politique sans issue ; — l'autre, moins apparent, de *recomposition* par la science, l'art et l'industrie, qui les pousse vers une organisation mieux appropriée à leurs nouvelles conditions d'existence.

La Révolution se révèle à lui comme le résultat de l'inégale rapidité de ces deux mouvements.

Après s'être rendu compte des causes qui ont amené la chute de l'Ancien régime et qui s'opposent à son rétablissement, il se rend compte aussi que la Révolution a échoué dans son œuvre de réorganisation parce que ses hommes d'Etat ont cherché à édifier un nouvel ordre public à l'aide de la Doctrine essentiellement négative qui avait servi à démolir l'ancien, la seule qu'ils eussent malheureusement à leur disposition ! et dont les dogmes principaux, *liberté indéfinie de conscience, égalité absolue, souveraineté complète du peuple* (envisagés indépendamment de leur rôle transitoire de protestation contre les abus du pouvoir spirituel, du pouvoir féodal et du pouvoir royal) poussent à la négation méthodique et continue de tout gouvernement régulier, à la destruction de toutes les bases de l'organisation politique, et ne sont pas moins absurdes qu'anarchiques, — étant donné qu'il n'y a pas plus de liberté de conscience en sociologie qu'en astronomie et en physique, où il paraîtrait ridicule de ne pas croire aux principes scientifiquement établis par les hommes compétents ; étant donné que la marche de la civilisation, loin de tendre à une chimérique égalité, développe les inégalités, et que les phénomènes sociaux sont assujettis à des lois générales aussi indépendantes des volontés des peuples que des volontés des rois.

Il comprend que, le trouble de la situation tenant à l'insuffisance des doctrines politiques en présence, le seul remède efficace est l'avènement d'une nouvelle Doctrine *organique* qui, en s'imposant par l'évidence à tous les esprits cultivés, entraîne la société tout entière dans la route du nouveau système dont la marche de la civilisation a préparé l'établissement ; qu'une pareille doctrine ne peut être obtenue qu'en appliquant à l'étude des phénomènes sociaux la même méthode qui, dans le domaine des sciences physiques et de la biologie, a forcé l'assentiment de tous les hommes instruits : c'est-à-dire en faisant prévaloir l'observation sur l'imagination.

S'inspirant de Monstesquieu et surtout de Condorcet, il se

propose donc d'abord d'établir directement, pour la politique, une théorie positive basée sur l'étude aussi approfondie, aussi complète que possible, de tous les états que la civilisation a parcourus, — de façon à mettre en évidence les lois naturelles de son développement et le tableau philosophique de l'avenir tel qu'il dérive du passé, — afin de pouvoir déterminer la direction qui doit être imprimée à l'action gouvernementale pour faciliter la transition définitive vers le nouvel état social.

Dès 1817, à l'âge de 19 ans, il s'était dégagé de l'absolu métaphysique en proclamant que *tout est relatif.*

Un peu plus tard, en 1819, dans un opuscule intitulé *Séparation générale entre les opinions et les désirs,* il avait insisté sur la nécessité de constituer la politique d'une façon positive. Et enfin, en 1820, dans une *Sommaire appréciation du passé moderne,* il avait exposé et analysé le double mouvement de décomposition et de recomposition antérieur à la Révolution française, et montré que le problème était de compléter les progrès du mouvement de recomposition, en fondant une politique et une morale sur des principes uniquement déduits de l'observation.

Mais c'est en 1820, à l'âge de 22 ans, qu'il découvre, et qu'il formule, dans son *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société,* les lois les plus importantes de l'évolution sociale : — comment, par la nature même de l'esprit humain, chaque branche de nos connaissances a été nécessairement assujettie, dans sa marche, à passer successivement par trois états théoriques différents, l'état théologique ou fictif, l'état métaphysique ou ontologique, enfin l'état scientifique ou positif ; — comment ces diverses branches de connaissances sont arrivées à la positivité, dans l'ordre de leur complication croissante et de leur généralité décroissante, mathématique, astronomie, physique, chimie, biologie, sociologie. 2°

A la lumière de cette découverte capitale, au sujet de laquelle le grand Carnot lui adresse, de l'exil, ses « augustes encouragements », Comte explique que la sociologie, en raison de sa complexité, supérieure à celle des sciences inorganiques et biologique, a dû se constituer après elles à l'état positif : comment, par suite, à la conception théologique des phénomènes sociaux devait succéder une conception métaphysique qui a été la Doctrine révolutionnaire ; comment enfin l'époque est venue de faire subir à la sociologie la même transformation qu'ont subie les autres sciences, de ramener les phénomènes sociaux, après tous les autres, à des théories positives.

Mais au cours même de son entreprise, il reconnaît qu'il ne suffit pas, pour réorganiser la société, de constituer la sociologie d'une façon scientifique, qu'il faut encore établir les corrélations de cette nouvelle science avec toutes les autres. « Tant que les conceptions positives resteront isolées entre elles », écrit-il en 1825 dans ses *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants,* « tant qu'elles ne se présenteront pas à l'esprit comme les diverses parties d'un système unique et complet, elles pourront conserver une très grande importance dans les cas particuliers, lutter même avec avantage contre l'autorité politique de la théologie et de la métaphysique, mais elles ne sauraient les remplacer dans la direction suprême de l'ordre social : ce n'est que par sa force d'ensemble qu'une doctrine quelconque peut parvenir à diriger la société. »

La nécessité lui apparaît donc de rattacher entre elles les diverses conceptions positives éparses, de les réunir en un corps de doctrine homogène, et il déclare que « cette vaste opération doit être regardée comme le dernier acte et le but final de la grande révolution commencée par Bacon, par Descartes et par Galilée ». Il ne tarde pas à démêler que, toutes les sciences étant des créations de l'Humanité, la sociologie n'est pas seulement apte à servir de base rationnelle à l'action politique de l'homme d'Etat ; qu'elle est apte aussi à servir de base de coordination à toutes les connaissances humaines, par la loi des *trois états,* qui est l'unique lien général, à la fois logique et scientifique, que comporte l'ensemble de nos contemplations réelles.

Il modifie alors son plan primitif, il ajourne l'exécution du traité de Politique positive, et il se décide à entreprendre

l'œuvre colossale de la systématisation abstraite de toutes les connaissances humaines, à la lumière de la loi des *trois états* et de la théorie complémentaire de la *classification des sciences*.

C'est le 2 avril 1826, dans le salon de son appartement, qu'il ouvre son *Cours de philosophie positive* par l'exposition de ces lois fondamentales qui, selon l'expression du grand Stuart Mill, représentent l'épine dorsale de la nouvelle philosophie. Et, au premier rang des auditeurs de ce jeune homme de 28 ans, siègent quelques-uns des savants les plus illustres de l'époque, Alexandre de Humboldt, de Blainville, Poinsot, etc. Malheureusement, au bout de trois leçons, cet incomparable enseignement se trouve interrompu par une crise cérébrale « résultée du fatal concours de grandes peines morales avec de violents excès de travail », et n'est repris qu'en janvier 1829 devant les mêmes savants auxquels s'étaient joints Joseph Fourier, l'auteur de la *Théorie analytique de la chaleur*, Navier, professeur à l'Ecole polytechnique, Broussais, le grand rénovateur de la médecine, les professeurs Esquirol, Binet, etc.

De 1829 à 1836, il effectue la systématisation de toutes les sciences antécédentes à la sociologie, depuis la mathématique jusqu'à la physiologie : systématisation qui, n'eut-il rien fait d'autre, l'aurait, au dire de Stuart Mill, désigné à tous les esprits compétents comme un des principaux penseurs du siècle. « Rapprocher et cimenter les fragments détachés d'un sujet qui n'a jamais été traité comme un tout, harmoniser les portions vraies de théories discordantes, au moyen de chaînons intermédiaires et en les dégageant des erreurs auxquelles elles sont toujours plus ou moins mêlées, suppose en effet, » comme l'a reconnu en un autre endroit de ses ouvrages l'éminent philosophe anglais, « une somme considérable de spéculation originale ».

Il aborde ensuite la sociologie. Ici, il n'est plus question de juger et d'améliorer, il s'agit de créer un ordre nouveau de conceptions scientifiques, car s'il existe des matériaux nombreux, ils ne sont liés encore par aucune théorie positive. Tout est donc à faire, mais tout ce qui est faisable va être accompli.

Comte établit d'abord que l'état de société est un fait naturel, spontané, résultant des inclinations sociables de la nature humaine, et non point d'un prétendu contrat primitif ; que la famille est la source de tous les sentiments sociaux et la base de l'ordre public ; que la vie de toute société adulte, reposant sur la division des travaux et la coopération des efforts, suppose une certaine individualisation de la propriété et nécessite, d'autre part, l'existence d'un gouvernement spirituel et temporel qui maintienne le concours et qui s'oppose aux divergences particulières.

Puis, après avoir mis en relief les conditions élémentaires de l'Ordre, il consacre le dernier tiers de son exposition totale, représentant deux volumes sur six de sa rédaction, à l'appréciation philosophique, à l'aide de sa loi des trois états, de l'évolution du monde Occidental, avant-garde de l'Humanité.

Après avoir indiqué que la progression sociale repose sur la Mort, il montre que le caractère général de cette progression a été de faire prédominer les diverses facultés qui distinguent l'espèce humaine au sein du règne animal. Il démontre ensuite, non moins clairement, que, malgré la solidarité qui existe entre les divers éléments de notre nature psychique (intelligence, sentiment, caractère), l'évolution intellectuelle a été le principe dirigeant de l'ensemble de l'évolution humaine, de telle sorte que l'histoire de la société est dominée par l'histoire de l'esprit humain envisagé dans ses conceptions les plus générales et les plus abstraites, et que c'est l'appréciation des systèmes d'opinions relatives à l'ensemble des phénomènes quelconques, en un mot, l'histoire de la Philosophie qui doit présider à la coordination de l'analyse historique générale.

Il examine donc successivement : l'état *théologique* de la civilisation sous les diverses formes du fétichisme, du polythéisme théocratique des Egyptiens, du polythéisme militaire des Grecs et des Romains, et du monothéisme catholique du Moyen âge ; son état *métaphysique* ou révolutionnaire chez les Occidentaux depuis le XVIe siècle ; et, enfin, son état *scientifique*.

Et dans le cours de cette longue appréciation, où il n'y a peut-être pas, déclare Stuart Mill, une phrase qui n'ajoute une idée, il ne cesse de proclamer combien nous devons de gratitude à tous ceux qui ont contribué, quels qu'aient été les défauts de leurs doctrines, à l'œuvre du perfectionnement humain. Il est le premier historien qui ose introduire systématiquement le point de vue relatif en Histoire et sache reconnaître que tous les modes de penser, non seulement les théories propres à chaque science, mais encore les croyances religieuses les plus contraires à nos connaissances actuelles, ont souvent représenté, pour l'époque où elles furent conçues, les moins imparfaites approximations possibles de la réalité des choses; que toutes les formes de la société qui ont précédé celle sous laquelle nous vivons, rapportées à leur destination temporaire et locale, ont rempli un office utile, et beaucoup un office nécessaire, en faisant passer le genre humain d'une phase de progrès à une autre plus élevée.

Au Fétichisme il sait gré d'avoir fourni une première théorie pour relier les observations, en supposant tous les êtres organiques et inorganiques doués de passions et de volontés humaines; d'avoir participé à l'introduction de la vie agricole en cultivant, par l'adoration du monde extérieur, les penchants qui attachent l'homme à la terre natale; d'avoir protégé les animaux et les végétaux utiles contre l'instinct destructeur.

Il rapporte au Polythéisme en général l'honneur d'avoir développé les aptitudes abstraites de la nature humaine, en procurant à l'intelligence des images propres à fixer son attention habituelle sur les phénomènes généraux ; d'avoir créé un sacerdoce, en détachant de la masse sociale une classe spéculative, affranchie des soucis matériels et susceptible, par son influence, de donner à la société une organisation régulière ; enfin, d'avoir substitué l'esclavage à l'extermination des vaincus.

Il montre à quel point le Polythéisme théocratique, caractérisé par la concentration du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel entre les mains du sacerdoce, a consolidé la civilisation naissante et assuré l'industrie par l'institution des castes, c'est-à-dire par l'hérédité des diverses fonctions et professions, et a développé le respect des vieillards, le culte des ancêtres.

Il indique comment nous devons la fondation de la science abstraite à la formation, chez les Grecs, après l'avortement de leur activité militaire, d'une classe spéculative composée, en dehors de l'ordre légal, d'hommes libres, intelligents, qui, pourvus d'un suffisant loisir et désabusés de combats sans résultat durable, ont pu, selon l'expression de Condorcet, « ouvrir toutes les voies de la vérité ».

Il rend hommage au polythéisme Romain d'avoir donné un but social à l'activité en subordonnant tout à l'intérêt de la Patrie ; d'avoir fait de la guerre un puissant instrument de civilisation, en incorporant les populations vaincues et leurs dieux, et en supprimant ainsi les luttes intestines et presque stériles entre peuplades de même origine et de civilisation à peu près égale.

Il glorifie le grand Monothéisme catholique d'avoir réalisé au Moyen-âge, par l'institution d'un pouvoir spirituel distinct et indépendant du pouvoir temporel, une organisation sociale très supérieure à tout ce qui avait existé, « chef-d'œuvre politique de la sagesse humaine » ; d'avoir subordonné la politique à la morale, remplacé l'esclavage par le servage, et contribué à l'éducation logique de l'intelligence par la scolastique. Et il fait ressortir « la frivolité de cette philosophie qui ose qualifier de barbare et de ténébreux l'âge mémorable où brillèrent, sur divers points du monde catholique et féodal, saint Thomas d'Aquin, Albert le Grand, Roger Bacon et Dante ».

Il enseigne comme quoi la Doctrine révolutionnaire, elle-même, bien qu'elle constitue aujourd'hui le principal obstacle à la réorganisation des sociétés, a été passagèrement utile en servant de correctif aux abus du pouvoir spirituel et temporel : comment le dogme de la *liberté de conscience* rappelait l'obligation, méconnue par le Catholicisme, de n'employer que les armes spirituelles à la défense des opinions ; comment le dogme de la *souveraineté du peuple*

rappelait le pouvoir royal à la considération de l'intérêt commun qu'il méconnaissait ; comment le dogme de l'*égalité* relevait la dignité de la nature humaine, en face d'inégalités illégitimes, sans destination sociale et affranchies de tout frein moral.

Il termine en mettant en lumière le développement spécial des divers éléments sociaux, Science, Industrie, Art, propres à l'état positif, et en montrant que « l'élite de l'Humanité, après avoir traversé toutes les phases de la vie théologique et métaphysique, tend à l'avènement de la vie positive dont tous les éléments, partiellement élaborés, n'attendent plus qu'une coordination générale pour constituer un nouveau système social. »

Mais au cours de son incursion prolongée dans le vaste champ de l'Histoire, Auguste Comte a vu que, si l'évolution intellectuelle est le principe prépondérant de l'ensemble de l'évolution humaine, la vie de tout organisme social repose néanmoins tout autant sur l'accord des sentiments que sur celui des opinions ; que si la théologie a pu durant tant de siècles diriger la société, c'est que, sous ses diverses formes, elle engendrait la concordance des sentiments autant que la concordance des idées, comme en témoigne d'une façon si décisive le Catholicisme coordonnant tous les sentiments autour de l'amour de Dieu, après avoir coordonné toutes les idées autour de sa connaissance, double opération qui lui a permis de coordonner les actes en leur donnant pour destination idéale le service de ce chimérique personnage. 3°

Conséquemment, il reconnaît que, chez les peuples les plus avancés qui se sont émancipés du Catholicisme, la réorganisation morale est non moins urgente que la réorganisation intellectuelle ; qu'après avoir systématisé les pensées, il reste encore à systématiser les sentiments, avant de passer à la systématisation des actes.

L'application de la Méthode positive à l'étude des phénomènes moraux lui avait fait voir que, nos actions et nos pensées étant toujours inspirées par des instincts soit personnels, soit altruistes, l'unité morale de chaque individu ne peut résulter que de la prépondérance de l'altruisme sur

l'égoïsme : parce que les sentiments égoïstes, divergents entre eux et anti-sociaux, ne peuvent assurer l'harmonie entre les diverses fonctions psychiques du cerveau et entre elles et le milieu social, tandis que cette double harmonie peut être obtenue par le développement des instincts altruistes qui sont convergents et dont l'exercice est sollicité par les influences sociales ambiantes. Et il comprend que, si l'amour de la Patrie est capable de réunir tous les citoyens d'une nation, l'amour de l'Humanité est seul capable de rallier tous les citoyens de la Terre ; que la sociabilité, après avoir été familliale, puis civique et nationale, doit enfin devenir planétaire.

Déjà, dans le *Cours de Philosophie positive,* cette notion de l'Humanité avait présidé à sa systématisation des sciences, puisque c'est en tant que créations de l'Humanité qu'il avait pu les coordonner à l'aide de la loi des trois états et de la théorie complémentaire de leur ordre de formation. Mais il comprend maintenant qu'autour de ce grand Être, moteur immédiat de chaque existence individuelle ou collective, les sentiments et les actes peuvent se concentrer aussi facilement que les idées : que l'amour de l'Humanité peut faire battre tous les cœurs à l'unisson, que son service peut faire converger tous les efforts. Et en 1849, dans son *Discours sur l'Ensemble du Positivisme,* il expose comment cette conception fondamentale est susceptible de devenir la base d'une religion universelle, en permettant de « systématiser toute l'existence humaine, individuelle et surtout collective, contemplée à la fois dans les trois ordres de phénomènes qui la caractérisent : pensées, sentiments et actes ».

A la lumière de ce nouveau point de vue, il consacre, en 1850, son *Introduction fondamentale au Système de Politique positive* à régénérer la science en la présentant comme une création de l'Humanité *pour son service,* et en la coordonnant non plus seulement *logiquement* par la loi des trois états, mais aussi *moralement* par la considération de sa destination sociale.

Puis, il substitue à la morale égoïste du Catholicisme, basée sur la préoccupation exclusive du salut personnel, une

Morale humaine qui représente « le bonheur de chacun comme lié à la satisfaction des instincts altruistes de notre nature, c'est-à-dire à la plus complète manifestation des actes bienveillants et des émotions sympathiques envers l'ensemble de l'espèce humaine, et même envers tous les êtres sensibles qui lui sont associés ».

Il ordonne ensuite la *Politique,* de 1851 à 1854, en déterminant, d'après la considération du passé et celle de l'avenir, les modifications qu'il convient d'apporter aux principales institutions sociales.

Il enseigne que la richesse doit continuer à recevoir une appropriation personnelle, condition de toute initiative et de tout progrès, mais que, étant sociale dans sa source, elle doit l'être dans sa destination : qu'elle doit, par conséquent, être utilisée pour l'amélioration du sort des prolétaires qui contribuent à la produire, et dont l'incorporation à la société, par leur participation à tous les avantages généraux de la civilisation, constitue l'un des plus importants problèmes politiques de notre temps.

Il montre que le meilleur moyen de fortifier les liens familiaux est de consolider la répartition spontanée des fonctions entre l'homme et la femme, qui est la base de l'harmonie familiale : l'un se livrant à l'activité extérieure, scientifique, industrielle ou esthétique, l'autre s'employant à administrer avec économie les capitaux résultats de cette activité ; que l'homme doit nourrir la femme pour que, affranchie de tout travail extérieur, elle puisse se vouer entièrement aux soins domestiques, à l'éducation des enfants, à son rôle de providence morale de la famille. Et il donne toutes les raisons positives qui militent en faveur de l'indissolubilité du mariage.

Enfin il fait voir combien il est urgent de rétablir systématiquement, sur la base scientifique de la distinction entre la théorie et la pratique, la division du pouvoir spirituel et du pouvoir temporel empiriquement ébauchée au Moyen-Age. Il démontre que le gouvernement temporel, affranchi de toute ingérence dans le domaine spirituel, doit, pour être avantageusement exercé, être concentré entre les mains

d'individus *responsables* et non abandonné à des assemblées inévitablement incompétentes et sans responsabilité réelle. Il établit, comme il l'avait déjà fait en 1826, dans ses *Considérations sur le pouvoir spirituel,* que la première condition d'une régénération, non moins indispensable à l'ordre qu'au progrès, est l'avènement d'un sacerdoce positif ayant pour destination propre le gouvernement de l'opinion, pour principale attribution l'éducation intellectuelle et morale, et qui, placé au point de vue de la considération des intérêts généraux de l'Humanité, puisse les rappeler constamment aux individus et aux peuples.

Dans le *Catéchisme positiviste,* il résume le Dogme, le Culte, le régime de la nouvelle Religion : — le *Dogme,* c'est-à-dire la science condensée dans la notion de cet être immense, l'Humanité, relativement éternel par rapport à l'individu, et dont les destinées sociologiques se déroulent sous la prépondérance nécessaire de fatalités biologiques et cosmologiques qu'il faut connaître ; — le *Culte,* c'est-à-dire l'ensemble des procédés les plus propres à *cultiver* les sentiments altruistes et sociaux, procédés parmi lesquels figure la glorification de tous les grands hommes et de toutes les grandes institutions du passé, de tout ce qui a contribué ou contribue au maintien et au progrès des rapports sociaux ; — le *Régime,* c'est-à-dire les règles générales qui doivent présider aux actes humains, les obligations de l'homme civilisé, successivement envisagé dans son existence personnelle, domestique et sociale.

Après avoir fondé deux sciences, la Sociologie et la Morale ; un système de philosophie embrassant les lois propres aux divers ordres de phénomènes, la Philosophie seconde ; une Religion, celle de l'Humanité, — le grand *leader* de la pensée moderne succombe le 5 septembre 1857, à l'âge de 59 ans, avant d'avoir pu exécuter le plan qu'il avait conçu d'une *Philosophie première* consacrée aux lois générales de l'Entendement et aux lois universelles du Monde, et d'une *Philosophie troisième* consacrée à la coordination scientifique de la Raison concrète.

Telle est donc l'œuvre d'Auguste Comte : — En appliquant la méthode usitée dans les sciences cosmologiques et biolo-

gique à l'étude des phénomènes sociaux et moraux, il a apporté l'unité logique dans tout le domaine de la spéculation et satisfait au besoin d'homogénéité de la raison humaine ; — En tirant des sciences une philosophie, il a concilié les deux besoins de positivité et de généralité qui, quoique également impérieux, avaient semblé incompatibles durant toute l'évolution moderne ; — En montrant que *le progrès n'est que le développement de l'ordre*, il a accordé deux points de vue politiques regardés jusqu'à lui comme inconciliables ; — En démontrant que la santé morale est liée à l'adaptation de notre vie psychique au milieu social, il a prouvé que la loi du devoir est en même temps celle du bonheur ; — En coordonnant autour de l'Humanité les idées, les sentiments, les actes, il a constitué une religion capable de réaliser l'unité du genre humain, vainement poursuivie, sous forme militaire par le peuple Romain, sous forme théologique par le Catholicisme, sous ces deux modes à la fois par l'Islamisme.

Prenant le désordre social à sa source, il a entrepris, par la seule voie convenable, de réformer d'abord les Idées, pour passer ensuite aux Mœurs et enfin aux Institutions. Aucune des révolutions antérieures de l'Humanité ne peut donner une idée de la portée incalculable d'une pareille entreprise ; car aucune, pas même le passage du Paganisme au Catholicisme, n'a modifié aussi profondément l'existence de l'homme et de la société que ne le fera l'avènement de la nouvelle Synthèse.

Et si l'on songe que le labeur colossal, exigé par sa construction, a été poursuivi au milieu des plus graves difficultés matérielles et morales de l'existence, — que Comte eut à subir les odieuses persécutions d'académiciens auxquels ses doctrines déplaisaient et qui ne reculèrent pas devant l'infamie de lui enlever, malgré l'unanime protestation des élèves, les fonctions de *Répétiteur* et d'*Examinateur* à l'Ecole polytechnique qui étaient son gagne-pain, qu'il avait honorablement obtenues et toujours consciencieusement remplies ; que, loin de trouver dans la vie privée les consolations aux déboires de sa vie publique, il rencontra au foyer domestique

l'hostilité continue de la femme sans traditions de famille, sans règles de conduite, qu'il avait commis la faute d'épouser, à l'encontre des avis paternels, — on ne sait ce qu'on doit admirer le plus de la grandeur intellectuelle ou de la grandeur morale qu'il a déployées, en menant à bonne fin l'œuvre en apparence surhumaine qu'il avait projetée presque au sortir de l'adolescence, et l'on conçoit qu'il ait pu, avec un légitime orgueil, s'appliquer cette belle définition d'Alfred de Vigny : *Qu'est-ce qu'une grande vie ? une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr.*

L'histoire de sa vie et de son œuvre restera, sans doute, le plus grandiose exemple de ce que peuvent une volonté indomptable et une intelligence géniale mises au service des plus nobles sentiments humains.

Mais en ce jour de commémoration, nous ne saurions nous dispenser d'accorder un souvenir de reconnaissance à tous ceux qui ont prêté à notre Maître aide et appui : — soit en le défendant contre les attaques de ses persécuteurs, comme l'ont fait Navier, Poinsot, de Blainville et d'autres encore ; — soit en fournissant l'argent nécessaire à la publication de ses immortels travaux, à la manière des généreux disciples Hollandais : le comte de Stirum, M. de Cappellen, le baron de Constant Rebecque ; — soit en contribuant à assurer sa vie matérielle par leur participation au *Subside* institué par Littré, à l'exemple de tant de vaillants ouvriers prenant sur leur nécessaire pour subvenir à l'entretien d'un grand philosophe indignement dépouillé de ses moyens d'existence.

De plus, si nous reconnaissons avec George Eliot que Comte a illuminé notre vie en lui donnant une destination nouvelle, qu'il a amélioré nos idées, nos sentiments, notre conduite, nous devons surtout exaucer son plus cher désir en glorifiant les trois femmes qui lui ont servi de providences morales, qui ont été pour lui des anges gardiens : — d'abord sa mère qui lui transmit son âme ardente, et dont les premières leçons contribuèrent à le préserver de devenir plus tard un simple négateur ; — puis la femme éminente de cœur et d'esprit à laquelle il dut « l'expansion tardive mais

décisive des plus doux sentiments humains », Mme Clotilde de Vaux qui, en accueillant avec bonté l'expression respectueuse d'un amour qu'elle ne partagea pas d'abord, fournit au grand penseur l'excitant moral nécessaire pour transformer la philosophie en religion, lui fit sentir que « l'essor continu des instincts sympathiques constitue la principale source du vrai bonheur », et l'aida, selon l'expression d'un de nos confrères anglais, « à prêcher, sans avoir recours au surnaturel, la vieille doctrine du sacrifice et du dévouement » ; — enfin la fidèle servante qui veilla à la santé de notre Maître, et qui, aux jours de sa détresse matérielle, vint lui offrir le modeste produit de son travail et de son économie.

Il est aussi de notre devoir de ne pas oublier tous ces disciples de la première heure qui, sous la conduite du plus grand d'entre eux, M. Pierre Laffitte, après avoir accepté les charges du testament d'Auguste Comte, ont complété, développé et vulgarisé ses incomparables conceptions, de telle sorte qu'à l'heure actuelle le Positivisme est à la veille d'exercer une action prépondérante en France et dans d'autres pays d'Europe et d'Amérique.

Un adversaire, M. Léon Donnat, qui leur a reproché d'avoir été trop fidèles à la pensée du Maître, a dit d'eux : « Je leur rends volontiers cette justice qu'ils se sont toujours montrés passionnés pour la vérité, demeurant à l'écart des égoïstes compromissions. »

Puissions-nous mériter un jour, de nos adversaires, pareil éloge !

Qu'il me soit donc permis en terminant, et en parlant plus spécialement au nom de la seconde génération positiviste, d'exprimer à M. Laffitte et à ses compagnons de lutte, non seulement notre profonde reconnaissance pour l'enseignement intellectuel et moral, par la parole et par l'exemple, qu'ils nous ont fourni, mais aussi notre admiration pour le courage, la persévérance, l'abnégation qu'ils n'ont cessé de manifester en poursuivant, sans espoir de récompense, à travers tous les obstacles que l'indifférence ou l'hostilité ont semés sur leur route, la réalisation de l'idéal conçu par

Auguste Comte, l'œuvre de la régénération humaine et sociale par la Science et par le Culte de l'Humanité. »

Extrait de *La Revue Occidentale* (1er mars 1892).

NOTES

(1°) Un exemple frappant de cette reculade de la providence divine devant la providence humaine s'offre aux visiteurs du Mont-Saint-Michel qui écoutent le gardien de l'Abbaye raconter placidement, qu'avant l'installation du paratonnerre le monument qui abritait les moines a été 11 fois frappé et partiellement incendié par la foudre, tandis que depuis lors, le Mont tout entier se trouve à l'abri des feux du ciel. La science humaine, dans ce cas, comme dans tant d'autres, a donc procuré aux habitants du lieu une sécurité que n'avaient pu leur assurer les prières les plus ferventes des saints moines. *(Note de la page* 80).

(2°) Dans le numéro d'octobre 1905 de la *Revue Occidentale* et dans les numéros d'août et de novembre 1907 de la *Revue positiviste internationale,* j'ai donné les raisons pour lesquelles je propose : — de faire rentrer la Métaphysique dans le premier État dont elle représenterait une nouvelle et dernière subdivision, et qui deviendrait l'*État théologico-métaphysique* ou *anthropomorphique,* caractérisé par l'emploi prépondérant de la méthode anthropomorphique qui procède du dedans au dehors et, d'après laquelle, l'esprit humain, puisant en lui-même toutes ses liaisons, cherche à expliquer le monde par l'homme ; — d'introduire comme second État, antagoniste avec le premier, le *Matérialisme,* caractérisé par l'emploi exclusif de la méthode objective, qui va des phénomènes les plus simples et les plus généraux aux phénomènes les plus complexes et les plus particuliers, en cherchant à expliquer ceux-ci par ceux-là ; qui procède, par conséquent, du dehors au dedans, en visant à expliquer l'homme par le monde ; — et de présenter, comme une conciliation entre les deux états précédents, l'*État positif,* dans lequel l'esprit humain, cessant de confondre le monde (indépendant de l'homme) avec la connaissance du monde (subordonnée à la structure de notre cerveau et à l'état social qui conditionne son activité), procède d'abord du dehors au dedans, c'est-à-dire des phénomènes les plus généraux aux plus particuliers, mais sans prétendre déduire la connaissance des uns de la connaissance des autres et en comprenant, au contraire, la nécessité de la recherche de nouvelles inductions toutes les fois que les problèmes à résoudre se compliquent par l'introduction de facteurs nouveaux, puis redescend de l'Humanité

au monde, pour discipliner la recherche scientifique et systématiser ses résultats, au point de vue subjectif de l'opportunité logique et sociale. *(Note de la page 84)*.

(3°) On a objecté à cet emploi du terme « chimérique personnage », que Comte se défendait d'être athée. Il est exact, en effet, que notre Maître a toujours déclaré ignorer s'il existe ou non une cause première, mais il est non moins certain qu'il considérait tous les dieux qui ont été adorés jusqu'ici dans le monde, comme des créations purement subjectives de l'esprit humain, ne correspondant à aucune réalité objective. Il s'agit donc d'une simple dispute de mots. *(Note de la page 90)*.

C. H.

PUBLICATIONS D'AUGUSTE COMTE

Cours de philosophie positive (5e édit.), 6 vol., 48 fr.: 1er vol. *Préliminaires généraux* et *Philosophie mathématique* ; 2e vol. *Philosophie astronomique* et *Philosophie de la physique* ; 3e vol. *Philosophie chimique* et *Philosophie biologique* ; 4e vol. *Partie dogmatique de la Philosophie sociale* ; 5e vol. *Partie historique de la Philosophie sociale* ; 6e vol. *Complément de la Philosophie sociale et Conclusions générales.*

Système de politique positive (2e édit.), 4 vol., 30 fr.: 1er vol.: *Discours préliminaire sur l'Ensemble du Positivisme* (traduction allemande, par E. Roschlaü, Leipzig, 1894, Reisland, 8 mark ; traduction suédoise par Mme L. Nystrom et C. Billberg, Stockholm, 1895) et *Introduction fondamentale*, 8 fr.; 2e vol.: *Statique sociale*, 6 fr.; 3 vol.: *Dynamique sociale*, 7 fr.; 4e vol.: *Tableau de l'Avenir humain et Appendice général*, 9 fr.

Opuscules de Philosophie sociale, 1819-1828, 1 vol. in-12 de 310 pages, à 3 fr. 50, contenant : *Séparation générale entre les Opinions et les Désirs* (1819) ; *Ebauche philosophique de l'ensemble du passé depuis le milieu du moyen âge* (1820) ; *Plan des Travaux scientifiques pour réorganiser la Société* (1822); *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* (1826) ; *Considérations sur le pouvoir spirituel* (1826) ; *Examen du Traité de Broussais sur l'Irritation et la Folie* (1828).

Catéchisme positiviste, 3e édit., 1 vol. in-12, 3 fr.; — *translated* by R. Congreve, London (Kegan Paul, Trubner), 2 s. 6 d.; — *übersetzt* von E. Roschlau, Leipzig, 1892 (O. Wigand).

Calendrier positiviste et *Bibliothèque positiviste au* XIXe siècle, 0.20 c.

Appel aux conservateurs, 1855, 1 vol. in-8.

Synthèse subjective ou Système universel des conceptions propres à l'état normal de l'Humanité : — 1er vol. *Système de logique positive* ou *Traité de philosophie mathématique* (1856).

Essais sur la Philosophie des mathématiques, 2 broch. à 1 fr.

Traité élémentaire de Géométrie analytique, 1 vol.

Traité philosophique d'Astronomie populaire, 2e édit., 1 v.

Discours sur l'esprit positif, 1 vol. in-18, 2 fr. (4e édit.).

Lettres d'Auguste Comte à Valat, 1 vol., 6 fr.; à **Stuart Mill**, 1 vol., 10 fr.; — **Testament et Correspondances**, 1 vol., 10 fr.; — **Correspondance inédite**, 4 vol. in-8, chaque 7 fr. 50.

LA VIE ET L'ŒUVRE

DE PIERRE LAFFITTE

Discours prononcé sur sa tombe, au Père-Lachaise,

LE 8 SEPTEMBRE 1907

Lorsqu'il y a 50 ans, Auguste Comte fut inhumé dans ce vallon qu'il avait lui-même choisi pour le lieu de sa sépulture, plus d'un, parmi ceux qui l'accompagnaient à sa dernière demeure, dut s'inquiéter de ce qu'il allait advenir de l'œuvre colossale entreprise par le successeur d'Aristote et de saint Paul, et interrompue par sa mort.

Ce n'était pas qu'aucun doute pût surgir dans l'esprit de ses disciples sur la notoriété inévitable qui attendait la plupart de ses idées et sur la célébrité posthume de son nom. Pour eux, comme pour tous les esprits à la hauteur de leur époque, la *Philosophie positive* avait d'ores et déjà cause gagnée, mais il n'en était pas de même des théories sociales et religieuses contenues dans la *Politique,* et dont Comte avait été le premier à déclarer qu'elles ne sauraient constituer qu'une première approximation nécessairement imparfaite.

Quel serait le lendemain de cette tentative audacieuse de fonder une religion universelle, c'est-à-dire une universelle doctrine de ralliement et de règlement, sur la science, coordonnée en une synthèse subjective, en vue du service de l'Humanité?

Malgré qu'elle répondît à un besoin social réel et urgent, son exécution prêtait de telle sorte le flanc à la critique — du fait des exagérations sentimentales échappées à son auteur dans le domaine cultuel, sous l'influence de prédispositions psychopathiques réveillées par un amour inassouvi et tourné en mysticisme — qu'il était permis de se demander si cette partie de l'œuvre était viable, si elle ne représentait pas plutôt une entreprise prématurée, vouée à l'avortement comme celles de tant d'autres réformateurs du commence-

ment du XIXe siècle, et destinée, tout au plus, à fournir un point de départ et de précieux matériaux à un nouvel architecte pour une reconstruction ultérieure.

Il apparaissait, en tout cas, aux yeux les moins clairvoyants, que la vitalité de la fondation religieuse de Comte dépendait beaucoup de la vitalité du groupement qui s'était formé autour de lui, et que celle-ci était elle-même manifestement subordonnée à la décision qu'allaient prendre les 13 Exécuteurs testamentaires, désignés par le Maître pour assurer la continuité de son œuvre jusqu'au jour inconnu où surgirait un nouveau disciple, digne, à leurs yeux, d'être nommé second Grand Prêtre de l'Humanité.

Oublieux de cette vérité sociologique que « toute force sociale, pour être effective, doit se résumer en un individu qui assume, à la fois, la direction et la responsabilité », obéiraient-ils aux indications consignées dans la conclusion de la *Politique positive* et abandonneraient-ils, pour un temps indéterminé, le soin de la propagande aux libres efforts de chaque adepte ?

Ou bien, conscients que « l'uniformité la plus parfaite serait, de tous points, insuffisante, si, pour passer des opinions aux actes, il n'y avait un homme pour concentrer et diriger les efforts », se résoudraient-ils à choisir immédiatement un chef, fût-il imparfait, plutôt que d'attendre indéfiniment l'apparition d'un nouveau Messie ?

Dans la première hypothèse, c'était la dissolution probable de l'association déjà formée, ou, pour le moins, sa réduction à l'impuissance en tant que force internationale, puisqu'il ne saurait y avoir de force sociale sans une individualité qui l'incarne, et que, 50 ans après la mort du Maître, les Comtistes sont encore à la recherche d'un disciple susceptible d'être proclamé son successeur. C'était, en même temps, l'avortement possible et probable du Positivisme religieux en tant, du moins, que forme distincte d'une religion de l'Humanité, car il n'était nullement certain que l'abandon à chaque adhérent du soin de propager, à sa guise, la doctrine, fût de nature à préparer pour l'avenir la possibilité de la reconstitution d'un nouveau

groupement. C'était, en tout état de cause, retarder bénévolement l'avènement de la nouvelle religion que de lui faire suivre les errements suivis par le Christianisme à son début, alors qu'il n'existait aucune donnée sociologique pour éclairer sa marche.

Dans la seconde hypothèse, c'était l'avenir de la fondation religieuse de Comte assuré, pour peu que le chef choisi, eût-il des lacunes, fût en état de piloter habilement la jeune Église entre les deux écueils représentés — d'un côté, par la prétention Littréenne à vouloir réduire le Positivisme à une sèche philosophie, — de l'autre, par le mysticisme de Comte (amoureux et continent), et par l'intolérance de ceux de ses adeptes qui, confondant la subordination et le respect avec la servilité, tiennent à s'asservir et veulent asservir les autres à la lettre du IVe volume de la *Politique*, sous prétexte que son auteur fut un très grand homme, comme si Aristote n'avait pas été également un très grand homme et comme si l'Humanité n'avait pas eu raison cependant de s'affranchir de l'autorité absolue de ses textes, tout en continuant à l'admirer et à s'inspirer de son esprit.

Par bonheur pour l'avenir du Positivisme, les 13 modernes apôtres surent élever leur cœur et leur raison à la hauteur de la situation. Malgré leur extrême déférence pour le glorieux mort, ils obéirent au sentiment implicite qu'ils avaient de la nécessité d'un Chef, passèrent outre aux instructions de la *Politique* et du *Testament*, se prononcèrent pour la nomination d'un Directeur, et choisirent comme tel la personne à laquelle Comte avait d'abord songé pour cette fonction et qu'il avait institué leur Président, c'est-à-dire Pierre Laffitte.

Celui-ci, né à Béguey, d'une famille d'artisans aisés, était un jeune homme de 34 ans, dont la bonne volonté était évidente, dont l'instruction passait pour encyclopédique, mais qui ne s'était fait connaître encore par aucun travail original, et sur lequel pesaient lourdement les appréciations défavorables que Comte avait finalement laissées de son caractère.

Il hésita, longtemps et beaucoup, avant de se charger de la

tâche écrasante qui lui était offerte, mais, mieux que personne, il savait que « sans un chef qui la mène, la masse la mieux inspirée et la plus convaincue serait impuissante à produire autre chose que la plus vaine des agitations ». Aussi, constatant l'empressement de la plupart des positivistes à se rallier autour de lui, il céda enfin aux instances de ses collègues, et, sans plus tarder, se mit résolument à la besogne, se fiant aux résultats de son action pour prouver son aptitude à agir et l'erreur du Maître à son sujet.

La tâche qui lui incombait était complexe et ardue, car il restait, en se garant soigneusement de l'insuffisance Littréenne et de l'exagération Comtiste :

1° à compléter le dogme de la nouvelle religion en exécutant, d'une façon digne de l'inspiration, le programme qu'avait tracé Comte, d'une Morale et d'une Philosophie première ;

2° à faire, pour la Morale, ce que Comte avait fait pour la Sociologie en la doublant d'une Politique, c'est-à-dire à rédiger un Traité d'Éducation qui fût l'application des notions théoriques au règlement de la vie individuelle dans le milieu familial et dans le milieu social ;

3° à illustrer de telle sorte la théorie positive de l'Ordre sociologique qu'elle devînt accessible au vulgaire et s'imposât graduellement à tous les esprits ;

4° à démontrer la fécondité de la Méthode de filiation inaugurée par Comte et la sûreté de ses théories historiques, en les appliquant à l'étude, non seulement des principaux évènements et des principaux types de la série Occidentale, seule envisagée par lui, mais aussi à celle des autres civilisations, de façon à prouver que les inductions géniales du Maître s'appliquent à tous les cas quelconques et non uniquement au cas Occidental ;

5° à développer progressivement et graduellement le Culte (ou la culture systématique des sentiments altruistes), théoriquement institué par le fondateur, mais insuffisamment ou vicieusement réalisé par lui ;

6° à exercer, avec tact et mesure, le pouvoir spirituel attaché à la fonction directoriale ;

7° enfin, à consolider et à perfectionner l'organisation intérieure du Positivisme.

Nous n'avons qu'à résumer la carrière de Pierre Laffitte pour faire ressortir, avec évidence, qu'il n'a négligé aucune des obligations de sa charge, qu'elles ont été remplies par lui infiniment mieux qu'elles n'auraient pu l'être par d'autres, et, qu'en toutes choses, il a été le digne successeur d'Auguste Comte.

De l'œuvre de son Maître, il ne respecta pas seulement le plan général, les indestructibles assises philosophiques et sociologiques, et la solide charpente politique et religieuse, mais, dans le décor même, il respecta scrupuleusement tous les motifs susceptibles d'être intégralement conservés. Quant à ce qui était excessif et disproportionné (en rapport avec un amour non satisfait, transformé en mysticisme), il le refondit dans le moule de son clair bon sens et trouva encore le moyen de l'utiliser partiellement.

Rien n'est plus caractéristique, à cet égard, que son attitude vis-à-vis de l'utopie de la Vierge mère. Il la défendit sur le terrain biologique, tant qu'il put se retrancher derrière l'ignorance relative des naturalistes en ce qui concerne les conditions intimes de la génération. Lorsque je lui eus communiqué les preuves scientifiques que la base physiologique de l'hypothèse de Comte était en contradiction avec les derniers résultats de l'investigation microscopique, et que, loin de constituer une vue utopique du progrès, elle représentait une vue rétrograde, — puisque sa réalisation, heureusement impossible, ramènerait l'Humanité aux phases parthénogénétiques de l'animalité, — il abandonna de bonne grâce une position devenue intenable, mais pour transporter aussitôt sa défense sur le terrain moral, en présentant la conception de son Maître comme un idéal invitant les époux à restreindre, de plus en plus, dans leurs rapports, l'intervention de la sensualité à son rôle indispensable dans la procréation.

1° et *2°*. — L'un des premiers besoins à pourvoir, était, avons-nous dit, de compléter le dogme en construisant, sur

les plans dressés par Comte, une Morale théorique et une Philosophie première.

Pierre Laffitte avait trop conscience de l'importance de la lacune à combler pour ne pas s'en occuper le plus tôt possible.

En *Morale théorique,* c'est-à-dire en psychologie positive, il donna, de la nature humaine, une théorie qui, pour ne pas être restée le dernier mot de la science, n'en a pas moins représenté une approximation de la réalité, non seulement adéquate aux observations de l'époque, mais très supérieure aux approximations rivales, et suffisante pour servir de substratum à un Traité complet d'Éducation, tel que celui qu'il publia sous le nom de *Morale pratique* et qui contient une admirable systématisation de la vie personnelle en vue du service de la Famille, de la Patrie, de l'Humanité. Pressentant le trouble que l'introduction, et la superposition à la famille et à la patrie, d'un troisième Être collectif tel que l'Humanité, était de nature à apporter chez les esprits faibles (spontanément incapables d'embrasser les problèmes dans leur complexité, et d'accorder entre elles deux idées pour peu qu'elles paraissent différentes), il s'était attaché, dès les débuts de sa Direction, à établir les rapports sociologiques de ces trois êtres collectifs, à concilier scientifiquement l'amour de chacun avec celui des deux autres. Nul doute que son enseignement, s'il avait eu la publicité suffisante, n'eût prévenu ou atténué l'explosion de chauvinisme qui s'est produite en Europe sous l'impulsion d'un Bismarck, d'un Crispi, d'un Chamberlain, du Saint-Arnaud de café-concert dénoncé par Ferry, et l'explosion d'Humanitarisme anti-patriotique à laquelle nous assistons en France, dans les milieux les moins avantagés sous le rapport de l'intelligence et de l'instruction scientifique. Si les hommes d'État de la III[e] République, soucieux de prévoir afin de pourvoir, avaient songé, à temps, à répandre, parmi les instituteurs, les solutions de Pierre Laffitte, ils n'auraient pas vraisemblablement à lutter aujourd'hui contre un courant d'idées et de sentiments, redoutable, en raison de son simplisme et de son artificieux appel à l'égoïsme

individuel, sous le couvert de l'amour universel.

En *Philosophie première,* le successeur de Comte résolut, conformément aux prémisses de celui-ci, le dualisme entre le Subjectif et l'Objectif par la formulation d'une théorie de la Connaissance qui donne la clef des rapprochements successifs de l'esprit humain avec le monde, d'où sont issues, d'abord les conceptions anthropomorphiques, puis les conceptions matérialistes, puis enfin les conceptions positives, et qui explique la supériorité des dernières sur les premières.

3°. — En *Sociologie statique* où il n'avait qu'à illustrer et à vulgariser les théories émises dans le « Cours de Philosophie positive » et reprises dans le « Système de Politique », il se révéla vulgarisateur émérite, autant que prestigieux illustrateur, — soit qu'il insistât sur le rôle de l'épargne dans la formation des capitaux, sur la nécessité de l'appropriation familiale et individuelle de la richesse pour obtenir sa production et sa conservation, sur l'urgence de moraliser le capital et le travail au nom de leur commune destination sociale, — soit qu'il appuyât sur le rôle domestique de la femme et sur la nécessité de l'affranchir de toute tâche extérieure si l'on veut qu'elle prépare ses enfants à devenir de bons citoyens, prêts à travailler utilement pour leurs successeurs, sous le poids des prédécesseurs, — soit qu'il signalât le rôle du langage comme condensateur de tous les capitaux intellectuels, — soit enfin qu'il appelât l'attention sur l'utilité d'un gouvernement temporel pour employer la force de tous à réprimer les écarts individuels, ou sur le besoin, en tout temps, d'un Sacerdoce en état d'enseigner la religion du Devoir, de consacrer les principaux actes de l'existence au nom d'une destination idéale, de rappeler les individus et les peuples au respect de la commune Loi morale, par le conseil, la réprimande et, au besoin, l'excommunication, c'est-à-dire l'appel à l'Opinion publique.

4°. — Mais ce fut surtout dans la voie historique ouverte par Comte que Pierre Laffitte déploya une pénétration, une sûreté de vues, une finesse d'analyse, une puissance de coordination vraiment extraordinaires et qui forcent l'admiration.

A propos de *Toussaint-L'Ouverture*, il envisagea sociologiquement la race noire, jusque-là stupidement dénigrée par les peuples chrétiens, après avoir été odieusement exploitée par eux, et, s'appuyant sur l'exemple de ce grand homme, il n'hésita pas à affirmer qu'elle était apte à s'élever à notre degré de civilisation pour peu que nous lui prêtions une aide fraternelle, affirmation dont l'un de nos coreligionnaires, l'Haïtien Justin Dévot, ne devait pas tarder à fournir la preuve, en publiant des travaux sociologiques qui ne le cèdent, en rien, à ceux des principaux sociologues européens.

Dans ses *Considérations sur la Civilisation chinoise*, il sut démêler, avec une sagacité inouïe (si l'on tient compte de la rareté et de la pauvreté des documents à sa disposition), que l'évolution particulière de cette importante fraction de l'espèce humaine était due à la persistante domination chez elle du Fétichisme, à l'insuffisant développement de l'esprit abstrait, et que, le jour où, sous l'impulsion de l'Occident, elle prendrait goût aux faciles mystères du carré de l'hypothénuse, elle ne tarderait pas à s'élancer, à son tour, sur le chemin du progrès.

Dans ses Leçons sur l'*Inde*, il nous montra, au contraire, une population arrivée trop tôt au Polythéisme et qui, faute d'être demeurée assez longtemps dans le stade fétichique et notamment dans sa phase astrolatrique, ne prit pas suffisamment conscience de la stabilité relative du monde extérieur, et délaissa l'étude des relations constantes entre les phénomènes pour se perdre dans la contemplation exclusive des propriétés abstraites : d'où des divagations indéfinies, que ne limitait le pouvoir d'aucune autorité, chargée de décider dans les questions insolubles, et qu'atténuait insuffisamment la participation des Brahmanes à la vie publique en tant que conseillers ordinaires des rois et éducateurs de la jeunesse des castes supérieures.

Mais, tout en signalant les graves inconvénients d'un tel développement, au point de vue mental, et les lacunes d'un système qui, en subordonnant trop étroitement les militaires aux prêtres, prolongea le règne des castes au-delà de son office utile, il ne manqua pas au devoir de rendre justice à un régime qui, pour rétrograde qu'il soit devenu, fut longtemps le seul approprié à la conservation et au perfectionnement des procédés, des méthodes, des inventions, des connaissances, à une époque où ils ne pouvaient se transmettre autrement que par l'apprentissage, aidé de l'hérédité des aptitudes ; qui a eu le mérite de socialiser les fonctions, de les moraliser, en imposant des devoirs d'autant plus grands et en réglant d'autant plus strictement les droits que la caste était plus élevée ; qui a développé le sentiment de la solidarité au sein de chaque caste dont tous les membres étaient solidaires, et même entre les castes, chaque caste ayant besoin des autres.

Il fit voir que le Boudhisme avait été une révolution contre une organisation sociale trop exclusivement favorable aux Brahmanes, révolution tentée par un réformateur de génie qui, sous l'impulsion des sentiments les plus généreux, se proposa de fonder, sur l'altruisme, une religion universelle, commune à toutes les classes de la société et nivelant tous les rangs. Il apprécia très justement dans quelle mesure Boudha a réussi, en suscitant une classe de religieux dont les vertus s'imposèrent à l'admiration des foules et exercèrent sur elles une influence suggestive ; comment il s'est trompé et est allé au-delà du but en poursuivant la suppression impossible de l'égoïsme ; comment, en refusant d'admettre que les influences défavorables du milieu cosmologique valussent la peine qu'on luttât contre elles, il a supprimé, du même coup, l'activité ; comment ses prêtres, en se tenant à l'écart de toute vie pratique, en ne voulant connaître d'autre étude que celle du perfectionnement moral, se sont abandonnés, plus que les Brahmanes encore, à toutes les divagations de la subjectivité inconsciente et non réglée ; comment ils n'ont contribué à fonder aucune institution sociale et n'ont été utiles que chez des populations vivant déjà sous le poids de constitutions politiques définies et dont les mœurs avaient besoin d'être adoucies.

Dans son étude sur le *Judaïsme*, chronologiquement antérieure aux précédentes, il exposa admirablement de quelle manière Moïse, élevé par les prêtres Égyptiens dans le Monothéisme, avait osé concevoir et poursuivre le projet de faire

passer directement ses compatriotes de l'état fétichique à l'état monothéique, en fondant sur ce Monothéisme un système complet de culture morale, d'éducation et d'hygiène corporelle ; comment sa tentative a multiplement influé sur la civilisation générale en créant une race sociologique dont la littérature a inspiré saint Paul, Mahomet, les Réformateurs protestants et a servi de viatique aux soldats de Cromwell. En mettant en lumière que l'aptitude héréditaire des Israélites modernes à la banque et au commerce n'était pas due à des caratères biologiques originels, mais était imputable plutôt aux conditions sociales dans lesquelles avaient vécu leurs pères et qui les avaient empêchés, durant des siècles, de se livrer à d'autres occupations, — en étayant sa thèse de l'exemple des Maures devenus, pour les mêmes raisons, les banquiers et les usuriers de l'Espagne, — il renversa, par la même occasion, la prépondérance, en sociologie, de la théorie des races biologiques, dans ce qu'elle avait d'excessif, c'est-à-dire de matérialiste, pour lui substituer la théorie positive des races sociologiques.

Son appréciation de l'œuvre de *Mahomet*, renouvelant, avec succès, l'expérimentation sociologique de Moïse, n'est en rien inférieure aux précédentes, et mériterait certes de retenir notre attention, si M. Ahmed-Riza, avec sa compétence spéciale, ne nous avait déjà dit, l'an dernier, en quelle estime il la tient.

Le Directeur du *Mechveret* n'est pas d'ailleurs le seul représentant d'une civilisation étrangère étudiée par Pierre Laffitte, qui ait tenu à témoigner de la perspicacité, de la hauteur de vues et de l'impartialité de l'historien-philosophe. Reportez-vous plutôt aux éloquentes paroles prononcées ici même, en 1903, par le Chargé d'Affaires de la République d'Haïti, M. Massillon Coicou ! Interrogez M. Harrison sur les détails de son entrevue inopinée avec cet ambassadeur Chinois à Londres qui avait tenu à lui être présenté pour lui exprimer l'admiration qu'il avait ressentie à la lecture des « Considérations sur la Civilisation Chinoise » ! Consultez les Hindous qui font partie du groupe positiviste de Calcutta ! Appelez-en aux souvenirs des anciens positivistes qui assistaient à la leçon de

Pierre Laffitte sur la Russie et qui entendirent les auditeurs russes avouer qu'ils découvraient, pour la première fois, leur pays et la raison d'être de ses institutions !

N'est-ce point un fait singulièrement significatif et peu banal que cette concordance avec laquelle des hommes, venus de tous les points de l'horizon, attestent la valeur et la vérité des jugements portés, par Pierre Laffitte, sur leurs patries respectives ?

N'est-elle pas déjà une présomption en faveur de celles de ses autres études historiques qu'il consacra au Polythéisme Gréco-Romain, et au Catholicisme ?

L'un et l'autre avaient été trop bien appréciés par Comte pour que son successeur jugeât utile de refaire ce qui avait été admirablement fait, mais il sut donner la vie au texte abstrait du V[e] volume de la *Philosophie* et du III[e] volume de la *Politique* en l'illustrant par quantité de fresques splendides, consacrées à la philosophie, à la science, à la politique de l'antiquité Gréco-Romaine, au Catholicisme, et par une foule de médaillons ou se trouvèrent burinées, en traits ineffaçables, les effigies d'Eschyle, d'Aristophane, de Thalès, d'Aristote, d'Archimède, de Scipion l'Africain, de Marius, de César, de saint Paul, de saint Augustin, d'Hildebrand, de saint Bernard, de Bossuet, etc...

Je me contenterai de mentionner ses cours sur la *Féodalité*, sur le *Drame moderne*, sur la *Philosophie moderne*, sur la *Science moderne*, qui, malheureusement, n'ont pu être recueillis et publiés, et auxquels j'ai trop irrégulièrement assisté pour être en mesure de les estimer à leur prix.

Mais dans le domaine de notre propre histoire, est-il un historien qui ait plus approfondi la physionomie d'un Philippe-le-Bel, d'un Louis XI, d'un Richelieu, d'un Danton, d'un Gambetta, d'un Jules Ferry ?

Il me serait impossible de citer les innombrables conférences historiques qu'il fit, avec un zèle inlassable, dans les Mairies, dans les Bibliothèques populaires de la ville de Paris et de la banlieue, à Versailles, à Chartres, au Havre, à Clermont-Ferrand, à La Réole, etc...?. Toutes les occasions lui étaient bonnes pour enseigner l'histoire. Se risquait-il en partie de

plaisir avec les Félibres et les Cigaliers ! il s'arrêtait à Pau pour leur faire entendre une leçon magistrale sur Henri IV. S'en allait-il à son cher Beguey ! il stoppait à Bordeaux pour traiter de Montesquieu et de ses « Réflexions sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains. »

A ceux qui douteraient de la valeur d'un pareil enseignement je conseillerais de lire comparativement les pages consacrées par Pierre Laffitte et celles consacrées par Renan à l'appréciation de saint Paul. Immédiatement, et malgré le style négligé de l'un et la forme impeccable de l'autre, ils saisiraient l'énorme différence qui sépare un homme de génie d'un homme très distingué.

Car Pierre Laffitte eut du génie et on peut prétendre hardiment que, si on laisse A. Comte hors pair, l'auteur des Grands Types mérite d'être considéré comme le plus éminent historien qui ait encore paru dans le monde.

Je ne crains pas d'ajouter que, s'il avait voulu devenir un grand écrivain, il y fût parvenu sans beaucoup de peine, tant il avait le don des tours de phrase heureux, des définitions concises et précises, des formules lapidaires. Mais il estimait, non sans raison, qu'il avait autre chose à faire de plus urgent qu'à distiller sa pensée, qu'à ciseler sa prose.

5°.— Des disciples, insuffisamment émancipés des habitudes d'esprit théologiques, et confinés dans la dévotion Comtiste, lui ont reproché d'avoir été trop intellectuel, de s'être trop occupé de la culture de l'esprit et pas assez de celle du cœur, d'avoir fait passer le Dogme avant le Culte, l'École avant l'Église, contrairement aux indications de la « Politique » et du « Catéchisme ».

Ce qui est vrai, c'est qu'il fut aussi peu formaliste que possible. Il était persuadé qu'une bonne action, accomplie par un être imparfait, doit peser davantage dans la balance positiviste que toutes les effusions d'un mystique parfait. Il ne voyait aucune utilité à parodier les cérémonies du culte catholique, et il ne se croyait pas tenu, parce que son Maître avait été l'amoureux inexaucé de Clotilde de Vaux, à s'agenouiller devant le fauteuil de la nouvelle Béatrice, pour adresser des invocations à l'Humanité. Peut-être même, et je ne saurais l'en blâmer, pensait-il que certaines manifestations de l'amour mystique d'Auguste Comte pour cette aimable femme tant idéalisée, témoignaient beaucoup plus des infirmités inhérentes à la condition humaine que d'une véritable supériorité, et estimait-il, avec beaucoup de bons esprits, que les prières adressées chaque jour, par le grand philosophe, à Clotilde de Vaux morte, n'étaient pas d'un bon exemple à suivre au point de vue de l'hygiène psychique.

Mais personne ne fut plus religieux que lui dans le vrai sens du mot. Et j'en appelle sur ce point au témoignage de tous ceux qui suivirent son enseignement rue Monsieur-le-Prince, à la salle Gerson, au Collège de France. Ont-ils jamais rencontré un prédicateur qui ait fait vibrer plus souvent et plus fortement leurs sentiments altruistes et sociaux, qui ait su mieux réchauffer dans leur cœur l'amour familial, l'amour de la patrie, l'amour du genre humain ? Toutes ses leçons sur les Grands Types ne sont-elles pas, à proprement parler, une longue suite d'actions de grâce rendues à l'Humanité ?

Il a si peu négligé le Culte qu'on lui doit l'institution de la Fête du 5 septembre (consacrée à la commémoration de l'entrée de Comte dans la vie subjective), de la Fête de l'Humanité et de la Fête des Morts (le premier et le dernier jour de l'année), des pélerinages aux lieux illustrés par la vie ou la mort des hommes illustres ; qu'il a conféré la plupart des sacrements de notre religion, c'est-à-dire consacré, au point de vue de leur destination sociale, les principales phases de la vie familiale et civique; qu'il a pris une part, le plus souvent prépondérante, aux commémorations de Diderot, de Condorcet, de Danton, de Monge, etc... ?

Mais il était convaincu, et je le suis avec lui, que s'il convient de faire passer le culte avant le dogme dans l'éducation des enfants nés de familles positivistes, il faut d'abord éclairer et convaincre l'esprit des *gentils* avant de prétendre parler efficacement à leurs sentiments.

6°.— En tant que détenteur de l'autorité spirituelle attachée à la fonction de Directeur du Positivisme, Pierre Laffitte

comprit d'abord que, s'il voulait l'exercer, il devait rester en dehors de la hiérarchie officielle et ne profiter d'aucun des abus sociaux.

Il ne fut donc candidat à aucune fonction publique, à aucun titre académique, à aucune décoration.

C'est ainsi qu'il acquit le droit de tout dire et qu'il put toujours se faire écouter.

A ceux de ses disciples qui s'adressèrent à lui, il prodigua ses sages conseils, toujours sagement motivés.

Dans le domaine de la vie sociale, il n'hésita jamais à flétrir ceux d'entre les possesseurs de la richesse qui sont assez lâches pour vivre dans l'oisiveté (en *corrects* producteurs de fumier ou en parasites malfaisants), de l'exploitation du travail d'autrui, mais, en même temps, il ne manqua jamais de rappeler aux prolétaires que leur condition ne les dispensait d'aucun devoir et que l'ouvrier qui sabote son travail est aussi méprisable que le patron qui gaspille la fortune dont il est moralement le simple administrateur.

De même, il ne cessa de rappeler aux Intellectuels ce qu'ils doivent à la Société qui leur procure la disponibilité matérielle et les conditions de culture indispensables au développement et à l'exercice de leur intelligence.

Maintes fois, il avertit la bourgeoisie laborieuse de la faute qu'elle commettait en cherchant une protection, contre le Collectivisme, dans les bras d'une Église incapable de se protéger elle-même, au lieu de se rallier au Positivisme, seul capable de résoudre l'antagonisme entre le patronat et le prolétariat, en substituant, à la lutte des classes, leur concours harmonique.

Nul homme ne fut plus tolérant pour les croyances d'autrui, mais s'il respecta sincèrement les catholiques ou les protestants qui savent unir les bonnes actions à la piété, il ne laissa jamais passer l'occasion d'exprimer son mépris pour ce monde, dit *comme il faut*, que Comte (dans une lettre à Valat) appelait déjà la canaille du genre humain, dont la vie, faite d'hypocrisie, repose uniquement sur des mensonges conventionnels, qui se sert de la religion comme d'un manteau pour cacher toutes les turpitudes de la vie privée,

et du confesseur comme d'un dégraisseur expert en l'art d'effacer les taches morales.

Dans l'ordre de la politique intérieure, il railla impitoyablement les prétentions de la démocratie à la liberté absolue, à l'égalité absolue, à la souveraineté, à l'infaillibilité, en lui montrant que la liberté de penser et d'agir est toujours limitée par les conditions de temps et de lieu dans lesquels nous vivons ; que la civilisation, loin de tendre à diminuer les inégalités, tend à les augmenter, et qu'à l'époque où les hommes ne savaient ni compter, ni chanter, il ne pouvait y avoir entre eux de différences comparables à celles qui ont existé, depuis, entre un Lagrange, un Mozart ou un Rossini et la plupart de leurs contemporains ; que d'ailleurs, l'inégalité contribue à développer le concours et la sociabilité ; que les fatalités cosmologiques et sociologiques, qui pèsent sur chaque génération, rétrécissent singulièrement le champ de la souveraineté populaire; que l'infaillibilité suppose une compétence qui fait entièrement défaut au Suffrage universel, à peine capable de formuler des désirs, hors d'état d'exprimer des opinions.

Tant qu'il le put, il seconda de sa parole et de sa plume ceux qui, comme Gambetta et J. Ferry, entreprirent de modifier la mentalité du vieux parti républicain en l'amenant à être un parti organique au lieu de rester une faction révolutionnaire.

Aux gouvernés il prêcha le respect des hommes de gouvernement. Aux gouvernants il ne cessa de signaler le danger de confondre le progrès avec le changement et de pousser au déclassement des citoyens et à la confusion des sexes.

Jamais, non plus, il ne se lassa de protester contre la criminelle insouciance des politiciens qui proposent incessamment de nouvelles dépenses sans se préoccuper des ressources, qui réclament incessamment la création de nouveaux emplois inutiles sans s'inquiéter autrement de mettre à la charge de ceux qui travaillent un nombre croissant de fonctionnaires parasites.

Dans le domaine de la Politique internationale, il défendit la cause des Noirs, des Chinois, des Turcs, contre la cupidité

des Occidentaux. Il s'éleva contre les projets de partage de la Chine et de la Turquie, et contre la honteuse protection accordée par la France aux chrétiens d'Orient et d'Extrême-Orient, notamment à la foule de gens sans aveu, d'aigrefins, de banqueroutiers, de malfaiteurs de tous genres qui, pour échapper à la rigueur des lois de leur pays, se réclament du Christ et invoquent le secours de nos consuls. L'un des premiers, il dénonça le caractère odieux, l'imbécillité, et les multiples dangers d'une politique confessionnelle qui nous vaut la haine méritée des populations contre lesquelles nous soutenons des croyances qu'elles méprisent et que nous avons nous-mêmes abandonnées, et il préconisa la politique de pénétration pacifique par la science, l'art, l'industrie, comme la seule que dussent pratiquer les nations les plus civilisées envers celles qui le sont moins.

On lui a reproché cependant de s'être mis en contradiction avec les principes de son Maître et avec ses propres principes, en soutenant la politique extérieure de Jules Ferry. Pour le disculper de ce reproche, il suffit de rappeler la situation dans laquelle se débattait l'Europe à cette époque déjà lointaine. Personne ne doutait alors de l'imminence d'une conflagration générale au cours de laquelle se jouerait l'existence même de notre pays. Comment, dès lors, le Grand-Prêtre de l'Humanité, se plaçant au point de vue même des intérêts de celle-ci, liés à l'indépendance de la France, n'aurait-il pas approuvé les mesures prises par le plus grand homme d'Etat que nous ayons eu depuis Richelieu, pour assurer la sécurité du pays de la Révolution par l'occupation des positions stratégiques les plus propres à nous assurer la victoire si nous étions attaqués. La vérité, toute à l'honneur de Pierre Laffitte, est que, dans cette conjoncture, il fut moins simpliste que ses critiques et qu'il sut distinguer entre la politique coloniale de conquête et la politique coloniale de défense, entre le principe de celle-là et les fâcheuses nécessités de la politique continentale qui obligeaient le grand Ferry à occuper, *d'une part*, Madagascar et Diego Suarez, le Tonkin et Haïphong, pour tenir en respect l'Angleterre impérialiste, *d'autre part*, la Tunisie et Bizerte pour empê-

cher l'Italie germanophile de s'y installer et de les prendre comme point d'appui d'une attaque sur nos derrières, le jour où le clairon nous aurait appelés sur le Rhin.

Nul doute que si Pierre Laffitte avait pu assister à l'heureux changement survenu dans les relations internationales depuis la première Conférence de La Haye, il n'eût modifié son attitude et son langage. Probablement, serait-il le premier aujourd'hui à exhorter les positivistes français à voter le désarmement général de leur pays aussitôt que les positivistes allemands auront persuadé à leur gouvernement, inaugurateur de la paix armée, de donner l'exemple ; à voter l'indépendance de nos colonies dès que les positivistes anglais auront décidé leurs ministres, inaugurateurs de la politique coloniale, à proclamer l'indépendance de l'Egypte, de l'Inde, du Canada, de l'Australie, du Transvaal, etc., etc.

Il a donc largement rempli les obligations morales de sa charge.

Mais peut-être a-t-il dépassé parfois les attributions légitimes d'un Grand-Prêtre de l'Humanité en condamnant, sous le rapport scientifique, des travaux qui n'étaient pas de sa compétence (comme ceux de Darwin en Histoire naturelle, de Pasteur et de Metchnikoff en Bactériologie), au lieu de se borner à introduire le point de vue moral de la destination sociale dans l'appréciation des recherches et à intégrer leurs résultats positifs dans la Synthèse subjective pour les communiquer à tous par la voie de l'enseignement.

La faute, si faute il y a, comme je le pense, en est à l'équivoque qui plane sur cette dénomination de Pouvoir spirituel que beaucoup de positivistes entendent, à la manière des Comtistes, dans le sens de Pouvoir à la fois intellectuel et moral, tandis, qu'à mon avis, elle ne doit être comprise que dans le sens de pouvoir essentiellement moral.

Après tout ce que je viens de rappeler, est-il vraiment besoin d'attester l'altruisme de l'apôtre qui, sans espérer de récompense, se voua, durant plus de 45 ans, de 1857 à 1903, à la tâche longtemps obscure de propager notre religion, dans le seul but d'accélérer les progrès de notre espèce ?

Convient-il de vanter l'intelligence supérieure de celui qui,

selon l'expression d'Anatole France, « sut être un penseur original en même temps qu'un disciple fidèle », et qui sut génialement innover, en continuant un philosophe tel que Comte ? Que ceux qui prétendent rapporter au Maître tout l'honneur acquis par le disciple, veuillent bien se donner la peine de comparer son œuvre avec celle des autres héritiers de l'Aristote moderne !

« A celui qui accepta d'être le chef d'une Eglise reniée et bafouée par le vulgaire des philosophes, qui prit l'initiative des fêtes et des consécrations religieuses, qui accepta » en son ensemble « la succession de son Maître », qui défendit les idées et les hommes les plus impopulaires, qui osa s'attaquer à l'idole Napoléon et à l'idole Victor Hugo, « on ne saurait », dirons-nous avec Émile Antoine, « refuser le courage intellectuel », le courage de tête, « celui que la fonction réclame ».

Quant à la persévérance, ses coreligionnaires ne peuvent oublier que, malgré les épreuves et les revers inévitables, « il ne désespéra jamais, que loin de se laisser abattre par les obstacles, il les fit servir à doubler son ardeur » et qu'il réussit toujours à faire passer son indomptable confiance dans l'âme de ses soldats.

« En ce qui concerne la prudence, sans laquelle toute activité avorte, il a su réserver les opérations prématurées, il a connu son époque et a su s'y adapter.

« Il a réuni, en un mot, l'ardeur, le courage, le savoir et la constance nécessaires à sa mission ; il a été l'homme de la situation, sans cesser d'être le représentant fidèle de la doctrine ».

S'il est vrai que l'action soit, selon l'expression d'Émile Antoine, l'épreuve des hommes, et dévoile ce que furent leur cœur, leur esprit, leur caractère, il n'est guère utile d'insister sur l'erreur commise par Comte à l'endroit de Pierre Laffitte.

Heureuse a été la vie du grand homme de bien que nous honorons, car malgré qu'il ait été longtemps méconnu, il n'eut jamais le moindre doute sur le triomphe final des idées à la défense desquelles il s'était consacré.

Il eut toujours pleinement conscience de sa supériorité sur son milieu et ne souffrit point de se voir préférer une foule de médiocres. Il savait trop que, pour agir sur une organisation sociale et la faire progresser, il faut plus ou moins s'isoler d'elle ; que, pour être un réformateur sérieux, il faut être un déclassé. Or, il avait trop bien fait la théorie des grands hommes qui furent les déclassés du passé pour ne pas consentir volontiers à être, comme son Maître, un déclassé du XIXe siècle. « Nul », aimait-il à répéter, « n'est digne de contribuer à la plus grande révolution qu'il soit donné à l'Humanité d'accomplir, s'il ne sait aimer, penser, et agir pour ses successeurs, au nom de ses prédécesseurs, en se passant de l'approbation de la masse de ses contemporains. »

Après avoir dirigé, durant plus de 40 ans, la lutte de l'esprit positif contre les forces théologico-métaphysiques et matérialistes, il eut la satisfaction de voir élever à son Maître, en plein Paris, en face de cette Sorbonne si longtemps persécutrice du génie de Comte, un monument digne de l'immortel philosophe, avec l'assistance d'un Comité renfermant dans son sein, fraternellement unies aux principales personnalités prolétariennes, les plus grandes illustrations de la Philosophie, de la Science, de la Littérature, de l'Art, de la Politique dans tous les pays du monde. Le jour de l'inauguration, il vit un Ministre de la Guerre positiviste prendre la parole au nom du Gouvernement de la République française pour saluer, en termes émus, l'image, taillée dans le marbre, du plus grand penseur des temps modernes, et il put entendre les voix les plus autorisées de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Belgique, de la Bohême, du Brésil, du Danemark, de la France, de la Grande-Bretagne, de la Grèce, d'Haïti, de l'Italie, du Mexique, de la Pologne, du Portugal, de la Suède, de la Suisse, de la Russie, de la Turquie, etc...., célébrer à l'envie la gloire du fils de Montpellier et la portée de son œuvre philosophique, politique et religieuse.

Presque au lendemain de l'inoubliable apothéose, Pierre Laffitte s'éteignit doucement, le 4 janvier 1903. Il mourut

heureux, comme il avait vécu, et avant d'atteindre ce vallon sacré, son cercueil, recouvert des « drapeaux de 20 peuples », passa au pied du monument élevé à la mémoire de Comte par la piété reconnaissante de l'Humanité civilisée.

7° — Mais avant de disparaître il avait rendu le plus signalé service au Positivisme, en désignant à temps son successeur, avec mission de diriger la Revue positiviste qu'il avait fondée, et de constituer le Comité Positif Occidental, prévu par Comte, pour servir de Concile permanent à la nouvelle Église, pour assister de ses conseils le Directeur, et, en cas de vacance de la Direction, pour nommer un nouveau titulaire ou sanctionner le choix fait par le prédécesseur.

Par suite de cette sage précaution, les positivistes surent autour de qui se ranger à leur sortie du Père-Lachaise ; le Comité Positif Occidental put être constitué par M. Jeannolle, conformément aux désirs de ses deux prédécesseurs, et se trouva prêt à nommer, dans la plénitude de son droit et de son devoir, un nouveau Chef, lorsque la Direction redevint vacante du fait de l'état d'asthénie qui rendait le successeur de Pierre Laffitte incapable de remplir les moindres obligations de sa fonction.

Malgré quelques tiraillements inévitables, les positivistes de tous les pays — qu'il ne faut pas confondre avec les Comtistes — ont, à l'exception d'une vingtaine, au plus, reconnu comme Directeur l'élu du Comité Occidental et affirmé ainsi la vitalité de notre organisation.

Depuis sa nomination, cet Élu a donné trop de preuves de son zèle et de son activité pour ne pas rallier peu à peu les quelques dissidents dont le loyalisme mal entendu, semblable à celui des Émigrés, a placé momentanément la fidélité à une personne au-dessus de la fidélité à la cause.

Grâce donc à Pierre Laffitte nous avons pu éviter la décomposition, et, serrés les uns contre les autres, nous sommes de nouveau en mesure de reprendre notre marche en avant pour la conquête pacifique du monde, avec la certitude que le Comité Positif Occidental saura nous garder toujours de l'anarchie et nous préserver dorénavant de tout schisme sérieux.

Sans doute, nous sommes encore une minorité à la surface de la planète, mais ne savons-nous pas que « si l'homme est peu de chose, il suffit que quelques hommes se réunissent, au nom d'une conviction commune, qu'une même pensée les agite et les mène, qu'une même volonté les dirige pour que leur puissance devienne irrésistible », lorsque leur action s'exerce dans le sens de l'évolution.

En nous reportant à ce qu'était le Positivisme, lors de l'avènement de Pierre Laffitte, pour considérer ce qu'il est devenu, en cette année seconde de l'avénement de M. Corra, nous avons, certes, le droit d'augurer favorablement de l'avenir, et d'avoir confiance dans l'efficacité de notre système de propagande.

Extrait de *La Revue Positiviste Internationale* (22 Shakespeare 102).

Publications de Pierre Laffitte

Cours philosophique sur l'Histoire générale de l'Humanité : — *Discours d'ouverture*, 1 vol. in-8°, Paris, 1859, 2 fr. 50. — *Considérations sur l'Ensemble de la Civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine*, 2° édition, 1 vol. in-8°, 1 fr. 50. — *La Révolution française*, 2° édit., 1 vol., 1 fr. — *Cours sur l'Histoire générale des sciences*, professé au Collège de France (*Discours d'ouverture*), br. in-8°, 0 fr. 50 c.

Les grands Types de l'Humanité, appréciation philosophique des principaux agents de l'évolution humaine : — *La Théocratie* (Théorie générale du Calendrier ; Moïse ; Boudha ; Mahomet). Leçons rédigées par le Dr P. Dubuisson. Paris, 1875, 1 vol. de 415 pages, 7 fr. 50. — II. *L'Antiquité Gréco-Romaine* (Homère, Thalès, Aristote, Socrate et Platon, Archimède, Scipion, César). Leçons rédigées par P. Dubuisson, 1876, 1 vol. de 520 pages, 7 fr. 50. — III. *Les grands types du catholicisme* (1897), 1 vol. in-8° de 700 pages, 7 fr. 50. — *Toussaint-Louverture*, broch. in-8°, 1 fr. — *Centenaire de Diderot*, broch. in-8°, 1 fr.

Cours de Philosophie première : — 1er vol. *Théories générales de l'Entendement*, 7 fr. 50 ; — 2° vol. *Lois universelles du monde*, 6 fr.

Le Positivisme et l'Économie politique. 1 vol. in-32, 3° édit., 0 fr. 50 c.

Considérations générales à propos des Cimetières de Paris, 1 fr.

Le Faust de Gœthe. — 1 vol. in-8, à 4 fr. 50 (E. Pelletan).

Principaux articles in Revue Occidentale. — *Nécessité de l'intervention du Positivisme dans l'ensemble des affaires humaines* (mai 1878). — — *Vue d'ensemble sur l'état de la religion positive, ses progrès, ses besoins,*

(nov. 78). — *De la division des deux pouvoirs, et spécialement du rôle de la femme dans l'état normal* (mars 79). — *De la onction électorale* (sept. 79). — *Des devoirs professionnels* (nov. 79). — *Considérations générales sur l'ensemble de la politique républicaine* (janv. 80). — *Considérations générales sur l'ensemble de la politique extérieure de la France* (janv. 89). — *Le Sacrement de la Destination* (mai 81). — *Question chinoise* (mai 81). — *De l'union nationale* (sept. 81). — *La Diplomatie française* (sept. 81). — *Considérations sur la question islamique et la politique de la France à cet égard* (sept. 81). — *Spinoza et la Hollande* (mars 82). — *Louis XI* (janv. 84). — *Du rôle des individus en politique* (mars 82). — *De l'institution subjective de la sociologie par la prépondérance de la morale* (janv. 83). — *Le Fétichisme* (rédaction Corra), (mai 83). — *Richelieu* (rédaction Delpey), (juillet 83). — *Inauguration de la statue de Gambetta à Cahors : discours* (juill. 84). — *Des dangers de l'action de l'Occident sur le reste de la planète* (janv. 85). — *De la stabilité ministerielle* (janv. 85). — *De l'invention du calcul infinitésimal : du calcul différentiel* (sept. 85 et sept. 86). — *Considérations générales sur la Philosophie troisième* (*encyclopédie concrète*) (juill. 86). — *Appréciation de Buffon* (*Philosophie troisième*) (juill. 87). — *Hoche* (sept. 88). — *Du parti gouvernemental* (janv. 89). — *Le centenaire de* 1789-1889 (mai 89). — *De la souveraineté* (juill. 89). — *La Révolution et le Positivisme* (nov. 89). — *Du rôle social de la guerre* (janv. 90 et sept. 92). — *Cromwell et Bonaparte* (janv. 90). — *De la liberté de la presse* (mars 90). — *Du socialisme* (mai 90) — *La question islamique et le général Cavaignac* (juill. 90). — *Le Jésuitisme et le Positivisme* (janv. 91). — *De l'Islamisme et de l'Esclavage* (mars 91). — *La Métaphysique et le Positivisme* (juill. 91). — *La Princesse de Clèves* (nov. 91). — *Championnet* (mars 92). — *De la stabilité de l'ordre économique* (juill. 92). — *De la fondation de la chaire d'Histoire des sciences au Collège de France* (sept. 92). — *La Révolution de 1848* (nov. 92). — *De la représentation de la France* (janv. 93). — *Jules Ferry* (mai 93). — *Théon de Smyrne* (janv. 94). — *Le parti gouvernemental* (mars 94). — *Le centenaire de l'École polytechnique* (juill. 94). — *La Chambre des Députés* (mars 95). — *La Décentralisation et l'Assemblée constituante* (mai 95). — *De la monomanie réformatrice* (juill. 95). — *L'évolution de la féodalité* (mars 96). — *Du système financier de la Révolution* (mai 96). — *Bonaparte* (sept. 97). = COURS DE MORALE THÉORIQUE : — *De la stabilité humaine* (*Union, Unité, Continuité*) (mai 85) ; *Théorie de la vie affective* (*Personnalité, Sociabilité, Moralité*) (juill. 85) ; *Théorie de la vie contemplative* (*Raison abstraite, concrète, Harmonie mentale*) (sept. 85) ; *Théorie de la vie active* (*Pratique, Philosophique, Poétique*) nov. 85) ; *Théorie de la Religion* (nov. 85). = COURS DE MORALE PRATIQUE OU TRAITÉ D'ÉDUCATION : *But, Plan, Destination ; Relation avec arts agissant sur l'homme* (janv. 86) ; *Première enfance* (mai 86) ; *Deuxième enfance. Culte privé* (juill. 86) ; *Théorie de l'Adolescence. Enseignement abstrait. Apprentissage* (sept. 86) ; *Jeunesse, Mariage, Domicile* (nov. 86) ; *Virilité. Devoirs professionnels. Constitution de la famille* (janv. 87) ; *Maturité. Vie publique : civique, planétaire* (mars 87) ; *Vieillesse. Retraite. Mort, Incorporation, etc.* (mai 87) ; *Exposition sommaire de la morale positive* (*Introduction*) (nov. 95), etc., etc...

AUGUSTE COMTE MÉCONNU

ET

A. COMTE GLORIFIÉ

Rien n'est peut-être plus propre à mettre en relief le chemin parcouru par le Positivisme, depuis la mort de son fondateur, que le rapprochement d'un passage des « Mémoires » de Guizot, relatif à A. Comte, avec la liste des membres du Comité organisé pour élever la statue de la place de la Sorbonne à l'aide d'une souscription internationale.

Il est évident que dans ledit passage de ses « Mémoires », Guizot, ce bourgeois parvenu, ne fait qu'exprimer les sentiments du monde officiel de son temps, en accablant de son dédain et de sa pitié, le pauvre philosophe qui n'a pu réussir à se faire nommer Professeur à l'École polytechnique, et Membre de l'Académie des Sciences. Comte n'est à ses yeux, comme aux yeux de ses pareils, qu'un râté dont la fréquentation est compromettante et qu'il est, par suite, de bon ton, de ne plus reconnaître (voir p. 30).

En 1902 (c'est-à-dire moins de 50 ans après la mort du « râté »), le monde officiel se trouve si largement représenté dans le Comité de patronage de la souscription ouverte pour l'érection du monument dû au ciseau d'Injalbert, que nous comptons, parmi ses membres, plus de 180 Professeurs de l'Enseignement supérieur (Facultés des Lettres, des Sciences, de Médecine, de Droit, de Philosophie, etc...), dont 19 Académiciens divers ; près de 100 Sénateurs ou Députés, dont 16 Ministres ou anciens Ministres, et 4 Présidents ou anciens Présidents du Conseil ; quantité de Conseillers généraux (non compris ceux faisant partie du Parlement) ou de Conseillers municipaux de Paris, ou de Maires de Villes importantes ; nombre de Magistrats (Conseillers à la Cour de Cassation, Conseillers de Cours d'Appel, Présidents de Tribunaux, Procureurs de la République, etc...) ; des Conseillers d'État ; des Officiers supérieurs en retraite ; des Ingénieurs en Chef des Ponts et Chaussées ou des Mines ; des Ministres plénipotentiaires ou Consuls ; des Préfets ; un ancien Président de République, etc., etc.....

Le contraste n'est-il pas frappant, et ne vaut-il pas la peine d'être relevé ?

C. H.

Extrait des Mémoires de M. Guizot

« J'eus à la même époque (1833) quelques rapports avec un homme qui a fait, je ne dirai pas quelque bruit, car rien n'a été moins bruyant, mais quelque effet, même hors de France, parmi les esprits méditatifs, et dont les idées sont devenues le *credo* d'une petite secte philosophique. Les chaires nouvelles, créées soit au Collège de France, soit dans les Facultés, mettaient en mouvement toutes les ambitions savantes. M. A. Comte, l'auteur de ce qu'on a appelé et de ce qu'il a appelé lui-même la *Philosophie positive,* me demanda à me voir. *Je ne le connaissais pas du tout, et n'avais même jamais entendu parler de lui* (1). Je le reçus et nous causâmes quelque temps. Il désirait que je fisse créer pour lui, au Collège de France, une chaire d'Histoire générale des sciences physiques et mathématiques ; et pour m'en démontrer la nécessité, il m'exposa lourdement et confusément ses vues sur l'homme, la société, la civilisation, la religion, la philosophie, l'histoire..... Il m'écrivit peu de temps après une longue lettre pour me renouveler sa demande de la chaire dont la création lui semblait indispensable pour la science et pour la société. Quand j'aurais jugé à propos de la faire créer, je n'aurais certes pas songé un moment à la lui donner. »

(1) Voir page 30.

Comité International de la Statue d'Aug. Comte

1902

PRÉSIDENT D'HONNEUR

Pierre Laffitte, Directeur de « La Revue Occidentale », Professeur de l'Histoire des Sciences au Collège de France.

PRÉSIDENT

Hector Denis, ancien Recteur de l'Université libre, Membre de l'Académie royale de Bruxelles, Député au Parlement belge.

COMMISSION EXÉCUTIVE

Ch. Jeannolle, Président ; — Dr Constant Hillemand, Secrétaire ; — Émile Antoine, Trésorier ; — Albert Tournier, Commissaire général ; — Auzende ; — Paul Boell ; — Dr Cancalon ; — Émile Corra ; — A. Granjon ; — P. Grimanelli ; — A. Keufer ; — Camille Monier ; — G. Prunières ; — L. Simon.

COMITÉ DE PATRONAGE

M. Ajam, Avocat, Conseiller général de la Sarthe ; — Dr J. Albarran, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris ; — Andrés Aldasoro, Ingénieur des Mines, Membre du Comité supérieur du Cadastre, Mexico ; — Alengry, Agrégé de Philosophie, Inspecteur d'Académie, Limoges ; — Guilio Alessio, Professore nella Universita di Padova, Deputato al Parlamento ; — Dr N. D. Alfonso, Libero Docenté di Filosofia generale all' Universita, e Professore di Pedagogia all' Instituto superiore feminile di Magistero, Roma ; — Andres Almaraz, Professeur de Chimie à l'École préparatoire de Mexico et au Collège militaire ; — Dr Altamirano, Professeur à l'Instituto Medico Nacional de Mexico ; — Izaac Alzamora, Doyen de la Faculté des Lettres de Lima (Pérou) ; — Rich. John Anderson, Professeur d'Histoire naturelle, Queen's College, Galway (Irlande) ; — Agustin Aragon, Professeur à l'École des Ingénieurs de Mexico, Député au Parlement mexicain ; — Dr Pedro N. Arata, Professeur à l'Université de Buenos-Ayres ; — Roberto Ardigo, Professore nella Universita di Padova

— Timoléon ARGYROPOULOS, Recteur de l'Université d'Athènes ; — Félix ARNOUX, Juge au Tribunal civil, Lure ; — A. ASTURARO, Professore nella Universita di Genova ; — A. AUBIN, Professeur Agrégé de Philosophie au Lycée de Châteauroux ; — AUDIFFRED, Député au Parlement français (*a. l.*) ; — A. AULARD, Professeur à la Sorbonne, Paris ; — J. Baron D'AULNIS DE BOUROUILL, Professeur d'Économie politique à la Faculté de Droit de l'Université d'Utrecht ; — A. M. AUZENDE, Professeur au Conservatoire national de Musique de Paris ; — AVEZAC-LAVIGNE, Sous-Inspecteur des Domaines à Bordeaux ; — A. G. D'AZEVEDO-SAMPAIO, Rio-de-Janeiro.

J. Mark BALDWIN, Professor at the Princeton University, College of New-Jersey (États-Unis) ; — Dr Gilbert BALLET, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, Médecin en chef à l'Hôpital Saint-Antoine ; — L. BARADUC, Procureur de la République à Gannat ; — Dr G. BARBEZIEUX, Rédacteur en chef du journal parisien « *La Paix* » ; — Dr L. BARD, Professeur à la Faculté de Médecine de Genève ; — Horacio BARREDA, Mexico ; — Professor Dr Paul BARTH, Universität zu Leipzig ; — L. BARTHOU, Député au Parlement français, ancien Ministre des Travaux publics et de l'Intérieur ; — L. BASCAN, Professeur d'École normale à Caen ; — Victor BASCH, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Rennes ; — BASTIAN, Président du Syndicat ouvrier des Monnaies et Médailles ; — J. BASTIDE, Administrateur du Cours professionnel de la Chambre syndicale des Typographes de Paris ; — Teixeira BASTOS, Redactor du « *Seculo* », Lisbonne ; — Pierre BAUDIN, ancien Président du Conseil municipal de Paris, Ministre des Travaux publics ; — BAUMÉ, Secrétaire de l'Union des Syndicats de la Seine ; — F. BEAULARD DE LENAIZAN, Professeur à la Faculté des Sciences de l'Université de Grenoble ; — E. Spencer BEESLY, M. A. Oxon., lately Professor of History, University College, London, Editor of « *The Positivist Review* » ; — Dr Wilhelm BENDER, Professor der Philosophie, an der Universität, Bonn (Preussen) ; — A. BENOIT, Procureur de la République à Bougie ; — BÉRARD père, ancien Député de Lyon ; — M. BERNÈS, Profesr de Sociologie au Collège libre des Sciences sociales, Paris ; — Prof. Ernst BERNHEIM K. Universität, Greifswald (Preussen) ; — Dr Pietro BERTACCHINI, Libero Docentè, nella Universita di Modena ; — A. BERTHELOT, Député de Paris ; — M. BERTHELOT, Professeur au Collège de France, Membre de l'Académie des sciences, Sénateur, ancien Ministre de l'Instruction publique et des Affaires étrangères (*a. sc.*) ; — Alexis BERTRAND, Professeur de Philosophie à l'Université de Lyon ; — Ernest BICHAT, Doyen de la Faculté des Sciences de Nancy, Correspondant de l'Institut ; — Const. BILLBERG, Ingénieur à Stokholm ; — BIZOT DE FONTENG,

Sénateur au Parlement français ; — A. BLATRI, ancien Trésorier de la Fédération française des Travailleurs du Livre ; — E. BLIGNY-BONDURAND, Archiviste du Gard ; — P. BOELL, ancien Chef de Service au Gouvernement général de l'Indo-Chine ; — Prof. Dr Wilh. BLASIUS, Braunschweig ; — Dr Charles BOHM, Professeur de Philosophie à l'Université de Kolozsvar (Hongrie) ; — Christian BOHR, Professeur de Physiologie à l'Université de Copenhague ; — C. BOISSONNET, Sous-Intendant militaire en retraite ; — BOITEL, Directeur de l'École municipale Turgot ; — Dr Jos. BOKOR, Docent à l'Université de Budapest ; — A. BOLL, ancien Conseiller municipal de Paris ; — Colonel BOMBARD, ancien Élève de l'École polytechnique ; — Miguel BOMBARDA, de l'Académie de Lisbonne, Président de la Société des Sciences médicales ; — Dr BONMARIAGE, Professeur à l'Université nouvelle, Directeur de l'Institut d'Hygiène de Bruxelles ; — BONNARIC, Directeur départemental de l'Enseignement primaire du Nord ; — Ch. BOS, Député de Paris ; — Prof. E. BOSELLI, Lucca ; — Giovanni BOSIO, Professore nella Universita di Napoli, Deputato al Parlamento ; — Dr Ch. BOUCHARD, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, Membre de l'Académie des Sciences (*a. l.*) ; — C. BOUGLÉ, Professeur à la Faculté des Lettres de Toulouse ; — Alfonso BOUISSON, Entrepreneur de Constructions à Buenos-Ayres ; — BOUQUET, Conseiller d'État, Directeur de l'Enseignement technique au Ministère du Commerce ; — Léon BOURGEOIS, Député au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres ; — Theophilo BRAGA, Professor du Curso superior de Lettres, Lisbonne ; — L. BRENTANO, Professeur d'Économie politique à l'Université de Munich ; — V. BRETON, Typographe, Professeur technique à l'École Estienne ; — BRIAT, Secrétaire du Syndicat des ouvriers en instruments de précision, Paris ; — E. BRICKA, Négociant, Conseiller municipal du Havre ; — Dr J.-H. BRIDGES, M. B. Oxon., formerly Fellow of Oriel Coll. ; — BRISSON, Maire de Cognac ; — BROCHIER, Employé des Postes ; — Dr BRUNET, Médecin hon. des Asiles publics d'Aliénés.

A. CADUC, Sénateur au Parlement français ; — Dr CANCALON, ancien Maire de Mortagne ; — P. CANTILLI, Secrétaire du Conseil des Ministres, Bucarest ; — Dr Licinio CARDOSO, lenté Cathedratico de Mechanica racional na Escola Polytechnica de Rio-de-Janeiro ; — J. CAREY HALL, Consul de Sa Majesté Britannique à Kobe (Hiogo), Japon ; — Adolphe CARNOT, Membre de l'Académie des Sciences, Directeur de l'École des Mines, Paris ; — CASEAU, Surveillant général du Lycée Ampère, Lyon ; — F. CASTETS, Doyen de la Faculté des Lettres, ancien Maire de Montpellier ; — Dr CAZALAS, Conseiller d'Arrondissement, Bagnères-de-Bigorre ; — J. CAZOT, Sénateur au

Parlement français, ancien Ministre de la Justice ; — Dr CENAS, Médecin de l'Hôtel-Dieu, Saint-Étienne ; — Professor Mario CERMENATI, Presidenté del Circolo dei Naturalisti, Roma ; — Dr Giovanni CESCA, Prof. ord. di Storia della filosofia all'Universita di Messina ; — J. CHAPON, ancien Conseiller général de la Drôme (*a. l.*) ; — E. CHARPENTIER, Contrôleur général des Prisons de la Seine ; — Dr A. CHARRIN, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris (*a. l.*) ; — E. A. CHAVEZ, Professeur à l'École nationale préparatoire de Mexico ; — *Le Chêne*, Société d'Études économiques et sociales, Lyon ; — Em. CLAIRIN, ancien Conseiller municipal de Paris ; — G. CLEMENCEAU, Sénateur au Parlement français ; — Jose Augusto COELHO, Director da Eschola normal, Lisbonne ; — Napoleone COLAJANNI, Direttore della « *Rivista di Politica, Lettere e Scienze sociali* », Deputato al Parlamento, Roma ; — Dr Gins. Angel. COLINI, Libero Docente nella Universita di Roma ; — Gabriel COMPAYRÉ, Recteur de l'Université de Lyon ; — Dr Francesco COSENTINI, Bibliotheca Brera, Milano ; — Dr Luigi CREDARO, Prof. di Storia della Filos. R. Universita di Pavia, Deputato al Parlamento ; — CRESCENT, Professeur au Lycée de Lyon ; — Dr J. CURTILLET, Professeur à l'École de Médecine d'Alger.

Giuseppe D'AGUANNO, Professeur à l'Université de Palerme, Director del periodico « *La Liberta e La Pace* » ; — A. DAMBERGIS, Doyen de la Faculté de Philosophie d'Athènes ; — DÉANDREIS, Sénateur au Parlement français ; — A. DEBIDOUR, Inspect. général de l'Instruction publique, Doyen honoraire de la Faculté des Lettres de Nancy ; — DEHERME, Directeur de la *Coopération des Idées*, Fondateur des Universités populaires ; — Dr E. DELBET, Député au Parlement français, Directeur du Collège libre des Sciences sociales ; — Dr Pierre DELBET, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris ; — P. DELUNS-MONTAUD, ancien Ministre des Travaux publics ; — J. DELVAILLE, Agrégé de Philosophie, Président de la Société d'Éducation populaire, Angoulême ; — DENOYEL, Chef d'Escadron d'Artillerie, en retraite ; — Hector DEPASSE, Publiciste, ancien Conseiller municipal de Paris ; — DEQUAIRE, Agrégé de Philosophie, Inspecteur d'Académie de la Lozère ; — H. DEREUX, Profess. de Philosophie au Lycée Henri-IV, Paris ; — Émile DESCHANEL, Sénateur, Professeur au Collège de France ; — Paul DESCOURS, Membre du Comité positiviste anglais ; — DEVILLEBICHOT, Président du Tribunal d'Autun ; — Justin DEVOT, ancien Professeur à l'École nationale de Droit de Port-au-Prince (Haïti) ; — Dr Louis DOR, ex-Interne des Hôpitaux de Lyon, ancien Chef du Laboratoire de Clinique chirurgicale ; — Pedro-G. DORADO Y MONTERO, Professeur de Droit pénal à l' « Universidad de Salamanca » ; — L. DORISON, Professeur à la Faculté des Lettres de

l'Université de Lyon ; — Paul DOUMER, ancien Ministre des Finances, ancien Gouverneur général de l'Indo-Chine, Député ; — Ed. DROZ, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Besançon ; — Dr Frant. DRTINA, Professor filosofie pri ceské université, Prague ; — E. DUBOIN, Conseiller à la Cour de Cassation, Paris ; — Dr DUBOIS, Député de Paris ; — Antonin DUBOST, Sénateur, ancien Ministre de la Justice ; — Dr P. DUBUISSON, Médecin en Chef à l'Asile Sainte-Anne, Paris ; — Dr DUMAS, Agrégé de l'Université ; — DUMAY, ouvrier mécanicien, ancien Député au Parlement français, Administrateur de la Bourse du Travail de Paris ; — G. DUMESNIL, Professeur de Philosophie à l'Université de Grenoble ; — DUMONT, Député du Jura au Parlement français ; — E. DURAND-SAVOYAT, Sénateur au Parlement français ; — Dr Ern. DUPRÉ, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris ; — E. DURAND-SAVOYAT, Sénateur Membre du Conseil supérieur de l'Agriculture ; — Dr Joseph DURDIK, Professor d. Philosophie a. d. böhmischen Universität zu Prag ; — Émile DURKHEIM, Professeur à l'Université de Bordeaux ; — Pandit Sudha Kara DVIVEDI, Sanskrit College, Bénarès (India).

Henry ELLIS, Manchester ; — Dr G. ESCANDE, ancien Député au Parlement français, Bordeaux ; — Margaritis EVANGELLIDIS, Professeur à la Faculté de Philosophie d'Athènes.

F. FAGNOT, Délégué de l'Office du Travail ; — FAGOT, Conseiller municipal de Lyon ; — Ch. FARAGUET, Inspecteur général honoraire des Ponts et Chaussées ; — L. FARGES, Chef du Bureau historique aux Affaires étrangères ; — F. FARJON, ancien Élève de l'École polytechnique, Conseiller général du Pas-de-Calais, Président de la Chambre de Commerce de Boulogne-sur-Mer ; — Maurice FAURE, Vice-Président de la Chambre des Députés ; — R. FAURE, Pharmacien, ancien Maire de Briançon ; — Celso FERRARI, Advocat, Sampierdarena (Genova) ; — Dr G. M. FERRARI, Prof. di Filosofia nel R. Liceo V. E. di Napoli ; — Enrico FERRI, Professore nella Universita di Roma, Deputato al Parlamento ; — Ch. FERRY, Député au Parlement français (*a. l.*) ; — † Jules FERRY, ancien Président du Conseil des Ministres ; — Prof. Giuseppe FIAMINGO, Direttore della « *Rivista di Sociologia* », Roma ; — I. FINANCE, Chef du Bureau des Syndicats professionnels et des Études d'Économie sociale, à l'Office du Travail ; — L. FLOCARD, ancien Président de la Chambre syndicale typographique lyonnaise ; — J. FOISON, Professeur de Lettres et Philosophie au Collège de Bruyères ; — Alcée FORTIER, Professor at the Tubane University of Louisiana, New-Orleans ; — FONTAINE, ancien Maire d'Asnières-sur-Seine ; — L. FOUBERT, Prof. d'Histoire au Lycée de Saint-Brieuc ; — A. FOUILLÉE, Membre de l'Institut, ancien Maître

de Conférences à l'École Normale supérieure, Paris ; — E. FOURNIÈRE, ancien Député au Parlement français ; — FROUMENT, Employé des Postes et Télégraphes.

C. F. GABBA, Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Pise, Sénateur ; — GABIAT, Député au Parlement français ; — Aug. GAILLARD, ancien Député de l'Isère au Parlement français ; — Louis GALLET, Librettiste ; — J. GARIEL, Directeur du « *Petit Méridional* », Montpellier ; — George P. GARRISON, Professor at the University of Texas (Austin) ; — Dr Ern. GAUCHER, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris ; — Claude GAULE, Ouvrier typographe, Secrétaire-Adjoint de la « Fédération du Livre » ; — Dr GAUTREZ, Directeur de la Maternité du Puy-de-Dôme, Conseiller municipal de Clermont-Ferrand ; — Vincent GAYRAUT, Buenos-Ayres ; — Patrick GEDDES, Professeur à l'Université d'Edimbourg, Secrétaire de l' « *Association internationale pour l'avancement des Sciences, Arts et Éducation* » ; — G. GENTHIAL, Président du Tribunal, Briançon ; — Prof. Achille DE GIOVANNI, Direttore della Clinica Medica generale nella R. Universita di Padova ; — J. GIRARD DE RIALLE, Ministre plénipotentiaire de France au Chili ; — Louis GODARD, Ingénieur des Ponts et Chaussées, Saint-Brieuc ; — Dr J. W. GOMEZ, Academico de la Facultad de C. Medicas, Cordoba (Républ. Argent.) ; — A. GOUGE, Fabricant de Bronzes d'Art, Paris ; — Gustave GOUNOUILHOU, Bordeaux (*a. l.*) ; — Henri GOUNOUILHOU, Capitaine d'Artillerie dans l'Armée territoriale (*a l.*) ; — « *El Gran Oriente Espanol* », Madrid ; — GRANIER, Inspecteur primaire à Castres ; — R. DE LA GRASSERIE, Magistrat, Membre de l'Institut international de Sociologie ; — F. GRASSET, Professeur de Lettres et Philosophie au Collège de Medeah (Algérie) ; — Guillaume DE GREEF, Recteur de l'Université nouvelle de Bruxelles ; — Hugh Mac GREGOR, lately Gen'l President of the American Federation of Labor, Washington ; — P. GRIMANELLI, Préfet des Bouches-du-Rhône ; — Dott. Alessandro GROPPALI, Director della « *Rassegna di Sociologia e Scienze affini* », Cremona ; — † Nicolas GROTE, Président de la Société psychologique de Moscou, Professeur de Philosophie à l'Université ; — Paul GUENIOT, Substitut du Procureur de la République à Lunéville ; — Louis GUMPLOWICZ, Professeur à l'Université de Graz (Autriche).

A. HARANT, Professeur honoraire du Lycée Condorcet, Paris ; — Frederic HARRISON, lately Professor of Jurisprudence (Council of Legal Education, London), Alderman London Country, President of London Positivist Committee ; — L. HAVET, Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France ; — J. HAYEK, Commerçant, Budapest ; — R. G. HEMBER, Hon. Secretary of the English positivist Committee ; — E. HENRY, Bijoutier, Paris ; — Dr Emeric HEVESY, Médecin des Hôpitaux, Professeur adjoint à la Clinique de Kolosvar (Clausembourg) ; — Dr Ch. Gaskel HIGGINSON, M. B., University of London, President of Manchester Positivist Committee ; — Dr Constant HILLEMAND, Rédacteur en Chef de « *La Revue Occidentale* », Vice-Président de la « Société positiviste d'Enseignement populaire supérieur » ; — Harald HOFFDINF, Professeur de Philosophie à l'Université de Copenhague ; — G. HUBBARD, ancien Député au Parlement français ; — Dr HUCHARD, Membre de l'Académie de Médecine, Paris ; — † E. HUSSON, Avocat, Paris.

Jean IZOULET, Professeur de Philosophie sociale au Collège de France.

Dr A. JABELY (Benevent) ; — JACOBSEN, Professeur à l'Université de la Havane ; — Dr L. JACQUET, Médecin des Hôpitaux de Paris ; — Dr L. JAGOT, Professeur à l'École de Médecine d'Angers ; — Paul JANSON, ancien Bâtonnier de l'Ordre des Avocats de Bruxelles, Sénateur au Parlement belge ; — V. JEANVROT, Conseiller à la Cour d'Appel d'Angers ; — Dr Georg JELLINEK, Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Heidelberg ; — Prof. Dr Alfred JENTZSCH, Landesgeologe, Berlin ; — Dr Axel JOHANNESSON, Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Christiana ; — G. JOLLET, Préfet de la Vienne ; — Prof. Dr D. JOSEPH, Directeur de l' « *Internatiönale Revue* », Berlin ; — Benito JUAREZ, Député au Parlement mexicain.

Ahmed ben KADDOUR, Licencié en Droit, Alger ; — F. J. KAINES Sc. D. Ancien Président du Groupe positiviste du Nord de Londres ; — J. KARINTHI, Employé, Budapest ; — K. KAUTSKY, Directeur du « *Neue Zeit* », Stuttgard ; — Aug. KEUFER, Secrétaire de la « Fédération française des Travailleurs du Livre », Premier Vice-Président du Conseil supérieur du Travail, Président du Cercle des Prolétaires positivistes de Paris ; — J. L. KIN, Architecte à Buenos-Ayres ; — KAH, Négociant, ancien Conseiller municipal de Lyon ; — H. VAN KOLL, Membre du Parlement hollandais ; — W. M. KOZLOWSKI, Directeur de la Revue « Poglad na Swiat », Cracovie (Pologne) ; — A. KRAUSE, Président du « *Cercle Auguste Comte* », au Havre ; — M. KUFFERATH, Publiciste et Critique d'Art, Bruxelles ; — Professor Dr O. KULPE, Philosophische Fakultät, Würzburg, Bayern ; — Samuel KUN, Président du Cercle positiviste de Budapest.

É. LABICHE, Sénateur au Parlement français ; — Dr LABORDE, Membre de l'Académie de Médecine de Paris ; — Dr A. LACASSAGNE, Professeur à la Faculté de Médecine de Lyon, Membre correspondant de l'Académie de Médecine, Directeur des « Archives de l'Anthro-

pologie criminelle » ; — Colonel DE LACOMBE, ancien Élève de l'École polytechnique ; — G. LAFARGUE, ancien Préfet ; — LAFFON, Juge au Tribunal civil, Mende ; — André LALANDE, Secrétaire général de la Société française de Philosophie, Professeur de Philosophie au Lycée Michelet ; — LAMPUÉ, Conseiller municipal de Paris ; — LARNANDE, Professeur de Droit public général, à l'Université de Paris ; — G. LARROUMET, Membre de l'Institut, Paris ; — Dr Sigismond LASKOWSKI, Professeur d'Anatomie à l'Université de Genève ; — Prof. Dr LASSON, Président de la « Société philosophique de Berlin » ; — Fern. LATASTE, ancien Professeur de Zoologie à l'École de Médecine de Santiago du Chili ; — André LAVERTUJON, Ministre plénipotentiaire de 1re classe, ancien Sénateur de la Gironde au Parlement français ; — J. LAX, Inspecteur général des Ponts et Chaussées, Directeur du Contrôle des Chemins de fer du Midi ; — Manuel-Fernandez LEAL, Ministre de Fomento, ancien Directeur à l'École des Ingénieurs de Mexico ; — A. LE BRET, Professeur de Philosophie au Lycée de Niort ; — Dr F. LE DOUBLE, Professeur à l'École de Médecine de Tours, Membre correspondant de l'Académie de Médecine ; — Dr P. LE GENDRE, Médecin en Chef à l'Hôpital Tenon, Paris ; — G. LELOU, Secrétaire de la Fédération des Syndicats ouvriers de Lille ; — G. LE MONNIER, Professeur à la Faculté des Sciences de Nancy ; — L. LÉNÈGRE, Professeur au Collège d'Avranches ; — Ch. LENGLIER, ancien Élève de l'École polytechnique, Proviseur honoraire du Lycée Charlemagne, Rennes ; — Dr R. LEPINE, Professeur de Clinique Médicale à l'Université de Lyon, Correspondant de l'Institut ; — J. LÉVEILLÉ, Professeur à la Faculté de Droit de Paris, ancien Député de Paris ; — Dr Léonce LEVRAUD, Député de Paris ; — LÉVY-BRUHL, Maître de Conférences de Philosophie à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris, Professeur à l'École des Sciences politiques ; — Dr Enrique F. LHURIA, Madrid ; — José-Yves LIMANTOUR, Ministre des Finances de la République Mexicaine, ancien Professeur d'Économie politique à l'École de Commerce de Mexico ; — Dr Franz VON LITZ, Professeur de Droit à l'Université de Halle ; — Dr Cesare LOMBROSO, Professore nella Universita di Torino ; — Dr A. LORDEREAU, Sénateur de l'Yonne au Parlement français ; — Achille LORIA, Professore nella Universita di Padova ; — Dr LOVY, Médecin de l'Hôpital arabe à Tunis ; — Hyacinthe LOYSON, Prêtre catholique ; — Judge Vernon LUSHINGTON, Conseiller de la Reine, M. A. Trin. Coll. Cambridge.

Miguel MACEDO, Professeur de Droit pénal à l'École nationale de Droit, Président du Conseil municipal de Mexico ; — Pablo MACEDO, ancien Professeur à l'École nationale de Droit de Mexico,

Député au Parlement mexicain ; — Ernst MACH, Professeur à la Faculté de Philosophie de Vienne ; — Prof. Arnaldo MAGGIORA, Directeur de l'Institut d'Hygiène de l'Université Rle de Modène ; — Adolfo DE MAGLIA, Gr. Secr. del Gran Oriente Espanol, Madrid ; — MALFAIT, Trésorier de la Chambre syndicale des Typographes de Paris ; — Ch. MANGIN, Rédacteur en Chef du journal « *Le Progrès de Lyon* » ; — Dr L. MANOUVRIER, Directeur adjoint au Laboratoire d'Anthropologie de l'École des Hautes-Études, Professeur à l'École d'Anthropologie, Paris ; — Giov. MARCHESINI, Professore nella Universita di Ferrara ; — Dr Urbano MARCONDÉS, Membre du Parlement brésilien, à Rio-de-Janeiro ; — Dr A.-B. MARFAN, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris (*a. l.*) ; — PI Y MARGALL, ancien Président de la République Espagnole ; — Errico DE MARINIS, Professore nella Universita di Napoli, Deputato al Parlamento ; — Prof. Luigi MARINO, Preside della Facolta di Lettere e Filosofia, R. Universita di Catania ; — Prof. Dr G. MARTIUS, Philosophische Fakultät, Kiel ; — A. MAS, Professeur de Rhétorique au Lycée, Adjoint au Maire de Montpellier ; — Dr Th.-G. MASARYCK, Professeur à l'Université Tchèque de Prague ; — Robert DE MASSY, Procureur de la République, Brioude ; — Julio DE MATTOS, Director du Manicomio do Conde de Ferreira, Lisbonne ; — MAYNARD, ancien Adjoint au Maire de Lyon ; — J. MAYNIER, Secrétaire de la Chambre syndicale des Typographes de Paris ; — Dr J.-R. DE MENDONÇA, ancien Président de la Société positiviste de Rio-de-Janeiro ; — J. Alberto Ribeiro DE MENDONÇA, Ingénieur à Pachecos, Brésil ; — Carl MENGER, Professeur d'Économie politique à l'Université de Vienne ; — G. MESLIN, Professeur de Physique à la Faculté des Sciences de l'Université de Montpellier ; — A. MEYNIER, Architecte, Lyon ; — MIGNONEAU, ancien Président du Cercle positiviste de Bordeaux ; — G.-B. MILESI, Professore all' Universita di Roma ; — G. MILHAUD, Professeur de Philosophie à la Faculté des Lettres de Montpellier ; — Dr MOLENAAR, Herausgeber der « Religion der Menschheit », Munich ; — L. MOMENHEIM, Vice-Président de la Société positiviste de Paris ; — DU MONCEAU, Procureur de la République à Beaune ; — C. MONIER, Professeur suppléant au Collège de France ; — Dr MONPROFIT, Professeur à l'École de Médecine d'Angers ; — MONSEUR, Professeur à l'Université libre de Bruxelles ; — Dr A. MONTI, Professeur à la Faculté de Médecine de Pavie ; — Dr Miguel MORAYTA, Gr. Maître del Gran Oriente Espanol, Madrid, Député au Parlement ; — John MORLEY, Conseiller Privé de la Reine, Membre du Parlement britannique, ancien Ministre L. L. D ; — Prof. Enrico MORSELLI, Directeur de la Clinique des Maladies mentales à l'Université de Gênes, Direttore della « *Rivista di Filosofia scientifica* » et della

« *Rivista di Scienze biologiche* » ; — Dr MOSNY, Médecin des Hôpitaux de Paris ; — H. MOULIN, Professeur adjoint à la Faculté de Droit de Dijon ; — Dr Hugo MUENSTERBERG, Professor of Psychology in Haward University, Cambridge (États-Unis) ; — Mme M.-Praxedes MUNOZ, Directrice de la Revue « *La Filosofia positiva* », Buenos-Ayres.

J. NÈGRE, Conseiller à la Cour, Montpellier ; — J. NOVICOV, Vice-Président de l'Institut international de Sociologie, Odessa ; — Dr Anton NYSTROM, Directeur de l'Institut ouvrier de Stockholm.

L. OCHENKOWSKI, Professeur d'Économie politique à l'Université de Leopol (Galicie) ; — Dr A. ONCKEN, Professeur d'Économie politique à la Faculté de Droit de l'Université de Berne.

Dr PACTET, Conseiller général du Jura ; — PAILLASSON, Conseiller général, Lyon ; — Jean PANTAJIDES, Professeur à la Faculté de Philosophie d'Athènes ; — Maffeo PANTALEONI, Professeur à l'Université de Genève ; — PANZANI, Procureur de la République à Pamiers ; — Christ. PAPADOPOULOS, Professeur a la Faculté de Philosophie d'Athènes ; — PARCHÉ, ouvrier charpentier, membre du Conseil supérieur du Travail, Paris ; — Dr Porfirio PARRA, Professeur d'Anatomie à l'École de Médecine de Mexico, Membre de l'Académie de Médecine, Médecin de l'Hôpital Juarez, Député au Parlement mexicain ; — Dr Ch. PEKAR, Professeur au Gymnase de Lœcse (Hongrie) ; — Dr C.-A. PEKELHARING, Professeur à la Faculté de Médecine de l'Université d'Utrecht ; — Dr B. H. PEKELHARING, Professeur à l'École polytechnique, Delft (Hollande) ; — E. PELLETAN, Éditeur, Paris ; — Camille PELLETAN, Député au Parlement français ; — Dr F. PENNETIER, Professeur à l'École de Médecine de Rouen ; — V. PÉPIN, Ingénieur électricien ; — PERGOT, Employé de Chemin de fer ; — PERRET, Métreur ; — PÉRILLIER, Député au Parlement français ; — Raph. PETRUCCI, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles ; — PHILIBERT, Inspecteur primaire à Sisteron ; — Léon PHILIPPE, Directeur de l'Hydraulique agricole, au Ministère de l'Agriculture, Paris ; — Dr Ad. PIC, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Lyon ; — J. B. PIERI, Docteur ès-Scicence, Professeur au Lycée de Rochefort-sur-Mer ; — Edmond PICARD, Sénateur au Parlement belge ; — G. PINET, Chef d'esc. d'Art. en retraite, Bibliothécaire de l'École polytechnique ; — Gabriel DE PIZA, Ministre plénipotentiaire de la République des États-Unis du Brésil,à Paris ; — POCHERON, Ouvrier mécanicien ; — R. POINCARÉ, Député au Parlement français, ancien Ministre de l'Instruction publique ; — Dr H. POTONIÉ, Kgl. prensvischer Bezirks-Geologe, Berlin ; — Dr Sam. POZZI, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris, Sénateur au Parlement français (*a. l.*) ; — L. PUECH, Député de Paris.

Numa RAFLIN, Professeur à l'Association philotechnique ; — RANC, ancien Sénateur de la Seine ; — Gorge M. T. RANDORF, New-York ; — Frédéric RAUH, Maître de Conférences à l'École normale Supérieure, Paris ; — Albert REGNARD, Publiciste, Paris ; — Joseph REINACH, Conseiller général des Basses-Alpes, ancien Député au Parlement français ; — RÉMY, Lieutenant-Colonel d'Artillerie ; — Ernest RENAN, ancien Directeur du Collège de France ; — Georges RENARD, Professeur honoraire de l'Université de Lausanne, Professeur au Conservatoire des Arts et Métiers, Paris ; — J. RENOUARD, ancien Membre du Comité de la Chambre syndicale des Typographes de Paris ; — RENOUVIER, Membre de l'Institut, ancien Directeur de « *La Critique Philosophique* » ; — Dr Bela REVESZ, à Budapest ; — Michel REVON, Professeur à la Sorbonne, ancien Professeur à la Faculté de Droit de l'Université de Tokio ; — Dr A. RIEHL, Professor der Philosophie an der Universität, Halle (Preussen) ; — Em. RIGOLAGE, Agrégé de l'Université, Principal de Collège honoraire ; — Ch. RIQUIER, Professeur de Calcul différencial et Intégral à la Faculté des Sciences de l'Université de Caen ; — Ch. RITTER, Ingénieur en Chef des Ponts et Chaussées, en retraite ; — Dr Ant. RITTI, Médecin en Chef à la Maison nationale de Charenton, Directeur des « *Annales médico-psychologiques* » ; — Ahmed RIZA, ancien Directeur de l'Instruction publique en Turquie, Directeur du « *Mechveret* », organe de la Jeune-Turquie ; — E. DE ROBERTY, Professeur à l'Université nouvelle de Bruxelles ; — † Dr ROBINET, ancien Maire du VIe Arrondissement de Paris ; — Jules ROCHE, Député au Parlement français, ancien Ministre du Commerce et de l'Industrie (*a. l*) ; — Dr H. ROGER, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris ; — Dr G. ROMITI, Professore di Anatomia nella B. Universita di Pisa ; — Dr Israël ROSENTHAL, Overlaege ved Kommunehospitaler, Copenhague ; — ROSSIGNOL, Conseiller municipal de Lyon ; — G. ROSSIGNOL, Professeur Agrégé d'Histoire au Lycée de Bordeaux ; — E. ROUME, Conseiller d'État, Directeur au Ministère des Colonies ; — ROUSSEAU, Secrétaire du Cercle des Prolétaires positivistes de Paris ; — Vital ROUSSEAUX, Professeur de Philosophie au Collège de Cambrai ; — ROUSSELLE, Conseiller municipal de Paris ; — Dr ROUSSY, Maître de Conférences à l'École des Hautes-Études, au Collège de France, Adjoint au Maire du IVe Arrondissement de Paris ; — L. ROUVIER, Conseiller général de l'Hérault ; — Maurice ROUVIER, Député au Parlement français, ancien Président du Conseil des Ministres (*a. l.*).

Sante DE SANCTIS, Professor all' Instituto secondo di Roma ; — SAINT-JUST, Ingénieur à Lyon ; — SARDIN (Petit-Neveu de Danton), Juge de Paix à Arcis-sur-Aube ; — J.-B. SARS, Professeur d'Histoire à l'Université de Christiania (*a. l.*) ; — F. SAULNIER, Architecte,

Satigny, près Genève ; — R. SCHIATTARELLA, Prof. all' Universita di Palermo ; — H. SCHŒN, Professeur à la Faculté des Lettres de l'Université d'Aix-Marseille ; — Le Chancelier de l'Université de Tübingen, Dr Gustav VON SCHŒNBERG, Professeur d'Économie politique ; — Dr Fritz SCHULTZE, Professor der Philosophie an der Technischen Hochschule, Dresden (Sachsen) ; — Miguel E. SCHULZ, Professeur de Chimie à l'École préparatoire et à l'École normale de Professeurs, à Mexico ; — Gabriel SÉAILLES, Professeur de Philosophie à la Sorbonne ; — Dr L.-A. SEGOND, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris ; — Dr Paul SEGOND, Professeur à la Faculté de Médecine de Paris ; — J. SEGOND, Professeur de Philosophie au Lycée de Toulon ; — Dr G. SERGI, Professore nella Universita di Roma ; — Justa SIERRA, Magistrat à la Cour suprême de Justice de la Nation, Professeur d'Histoire à l'École préparatoire, ancien Député, Mexico ; — L. SIFFERT, ancien Membre du Comité de la Chambre syndicale des Typographes de Paris ; — Dr Josip SILOVIC, Professeur de Droit à l'Université de Zagreb (Croatie) ; — Libanio DA SYLVIA, Imprimeur à Lisbonne ; — Léon SIMON, Industriel, à Rio-de-Janeiro ; — J. M. DE SIQUEIRA, Agriculteur à Jacarehy (Brésil) ; — A. SLUYS, Directeur de l'École normale d'Instituteurs de Bruxelles ; — Goldwin SMITH, of Toronto (Canada), formelly Professor of History at Oxford ; — La « SOCIÉTÉ PHILOSOPHIQUE DE BERLIN » ; — Lauro SODRÉ, Sénateur au Parlement brésilien, ancien Gouverneur de l'État de Para ; — E. SPULLER, ancien Ministre de l'Instruction publique de la République française ; — Prof. Dr Ludwig STEIN, Directeur des « Archiv. für Philos. », Membre de l'Académie des Sciences, Bern ; — Dottor Gaet. STRAMBIO, Segretario per la Classe di Lettere, Scienzi Morali del R. Instituto Lombardo ; — Paul STRAUSS, Sénateur de la Seine ; — Prof. Dr Carl STUMPF, Philosophische Fakultät, Berlin (Universität) ; — H. STUPUY, ancien Conseiller municipal de Paris ; — SULLY-PRUDHOMME, de l'Académie française (*a. l.*) ; — S. H. SWINNY, Membre du Comité positiviste anglais ; — Adam SZAWLOWSKI, Ingénieur à Varsovie.

Gabriel TARDE, Professeur au Collège de France, Paris ; — Dr G. TAROZZI, Libero Docente di Filosophia teoretica nell' Universita di Roma ; — H. TARRY, Inspecteur des Finances en retraite, en mission à l'École polytechnique ; — TASSEL, Professeur à l'Université libre de Bruxelles ; — Dr Joseph TERRÈS, Professeur à l'École de Médecine et Membre de l'Académie de Médecine de Mexico ; — Dr F. TEXO, Professeur à la Faculté de Médecine de Buenos-Ayres ; — Abel TINAYRE, Membre de la Chambre consultative de Majunga, Madagascar ; — L. TINAYRE, Artiste peintre ; — L. TINIÈRE, Chef de Bureau à l'Assistance publique ; — L. TISSIER, Maître de Conférences à la Sorbonne ;

— Professr Ferdin. TONNIES, Philosophische Fakultät, Kiel ; — A. TOURNIER, Député de l'Ariège au Parlement français ; — Ach. TOURNIER, Préfet de la Somme ; — TRARIEUX, Sénateur de la Gironde au Parlement français, ancien Ministre de la Justice ; — Dr M. W. F. TREUB, Professeur d'Économie politique à l'Université d'Amsterdam ; — TRIDON, Secrétaire général de l' « Alliance des Savants et des Philanthropes » ; — TRIDON, Vétérinaire du département de la Seine ; — J. TROUBAT, Publiciste, Bibliothécaire à la Bibliothèque nationale.

Dr Karl UEBERHORST, Professor au der Philosophische Facultät, Innsbruck (Tirol).

L. VACHER, Député au Parlement français ; — A. VAILLANT, Chef de Division à l'Administration de l'Assistance publique à Paris ; — C. VALLIS, Professeur de Pathologie à l'Institut Caroline de Stockholm, Député au Parlement suédois (*a. l.*) ; — Émile VANDERVELDE, Député au Parlement belge ; — Icilio VANNI, Professore di Filosofia del Diritto nella R. Universita di Roma ; — Dr VARIOT, Médecin en Chef à l'Hôpital Trousseau, Paris ; — VAUTHIER, Ingénieur des Ponts et Chaussées, ancien Représentant du Peuple français ; — Francis VELLY, Président du Tribunal à Yvetot ; — VERMALE, Avocat à la Cour d'Appel, Lyon ; — C. VERNE, Professeur à l'École de Médecine et de Pharmacie de Grenoble ; — Michel VERNIÈRE, Maire de Montpellier ; — Max VERWORN, Professor di Physiologie a S., Universität Göttingen ; — Dr E. VIGNARD, Professeur à l'École de Médecine de Nantes ; — VINCK, Secrétaire général de l'Institut des Sciences sociales, à Bruxelles ; — Filippo VIRGILII, Professore nella Universita di Siena, Direttore della « *Rivista di Sociologia* » ; — A. VORBE, ancien Vice-Président du Conseil général de la Seine ; — Pandit Ambi Kadatta VYASA, Normal School, Bankipurat (India),

Dr Adolphe WAGNER, Professeur d'Économie politique à l'Université de Berlin ; — Professor Lester WARD, Smithsonian-Institution, Washington ; — Dr Otto WARSCHAUER, Professor der Staatswissenschaften Technische Hochschule, Berlin ; — Dr B. WICHERKIEWICZ, Professeur à la Faculté de Médecine de Cracovie ; — Dr A. WEICHSELBAUM, Professeur à la Faculté de Médecine de Vienne ; — E. WENDESHEIM, Conseiller municipal du Havre ; — René WORMS, Directeur de la « *Revue internationale de Sociologie* », Paris ; — G. WYROUBOFF, ancien Directeur de la Revue « *La Philosophie positive* ».

Professor Dr ZELLE, Trésorier de la « Société philosophique de Berlin » ; — Dr ZIZEOS, Bucarest.

NOTE : Les deux lettres *a. l.* qui suivent certains noms, signifient *adhérents libres* ; les trois lettres *a. sc.* qui suivent le nom de BERTHELOT, signifient *adhérent scientifique*.

Principales publications de l'École positiviste

(*Extrait du Catalogue*)

CH. JEANNOLLE. — Art. in Revue Occidentale : *De la Participation des Ouvriers dans les entreprises de travaux publics* (sept. 82). Tirage à part, une forte brochure in-8°, 1 fr.: *Nécessité d'une nouvelle Réglementation des industries dangereuses* (juill. 87) ; *De l'éducation publique en France* (mars 80) ; *Algérie et Tunisie* (mars 81) ; *De l'élection des juges* (mars 83) : *Le Positivisme et les Sociétés de Libre-Pensée* (janv. et mars 85) ; *De la suppression du baccalauréat* (mars 85) ; *De la conciliation entre l'Humanité et la patrie* (mars 91).

ÉMILE CORRA. = Art. in Rev. Occid. ; *Appréciation générale du Positivisme* (mai 98). Tirage à part, 0.60 c. ; *Le Culte public de l'Humanité et les Pèlerinages Positivistes* (mai 1903). Tirage à part, 0.25 c. ; *Le Sentiment filial* (avril 1906). Tirage à part, 0 fr. 30 c.; *La Philosophie positive*, 1 vol. de la « Bibliothèque sociale et philosophique à 0.60 c. »; *Les Devoirs naturels de l'homme* (id) ; *La Morale sociale* (id.). = Art. in Rev. pos. intern. : *Les Devoirs nouveaux des Républicains français* (juillet 1906) ; *La 3e République* (1906-1907). Tirage à part, 0.75 c.; *Le Rôle social des Morts* (avril à août 1907). Tirage à part, 0.75 cent., etc...

ÉMILE ANTOINE. = *De la Morale positive*, 3 fr. 50 ; *Notice sur M. Pierre Laffitte*, 1 fr. ; *Jeanne d'Arc et l'Eglise*, 1 vol. in-8, 6 fr. ; *Fête universelle des Morts*, discours suivi de la poésie de Jules Mahy et de *La Pensée des Morts*, de Lamartine ; *Madame Helvétius*, 1 broch., 1 fr.

AUGUSTIN ARAGON. = *Edicto de Nantes.* — *La lucha por la existencia.* — *Espana y los Estados Unidos de Norte-America, A proposito de la guerra de 1898.* — *Las leyes penales desde el punto de vista cientifico.* — *A. Comte et Joseph Bertrand*, in R. O., juillet 1897. — *Commémoration du Dr Gabino Barreda (le Positivisme au Mexique)* (Extrait de la R. O. de juil. 98, avec préface de P. Laffitte.

Dr ARMAINGAUD. — *De nos Institutions d'Hygiène publique et de la nécessité de les réformer* (1874) ; *Étiologie et prophylaxie du Goite endémique* (1891) : *Organisation de la Ligue préventive contre la Tuberculose* (1892) ; *La Boétie, Montaigne et le Contr'un* (Revue polit. et parlement. 1906) ; Cours municipal d'Hygiène professé à Bordeaux (1885 à 1901).

A.-M. AUZENDE. — *Considérations générales sur les tonalités*, 1885, 0 fr. 50 ; *Invocation a l'Humanité : hymne, paroles et musique*, 1888, 2 fr.

Dr LUIZ-P. BARRETO. — *As tres philosophias.* S. Paulo, 1886, 1 vol.

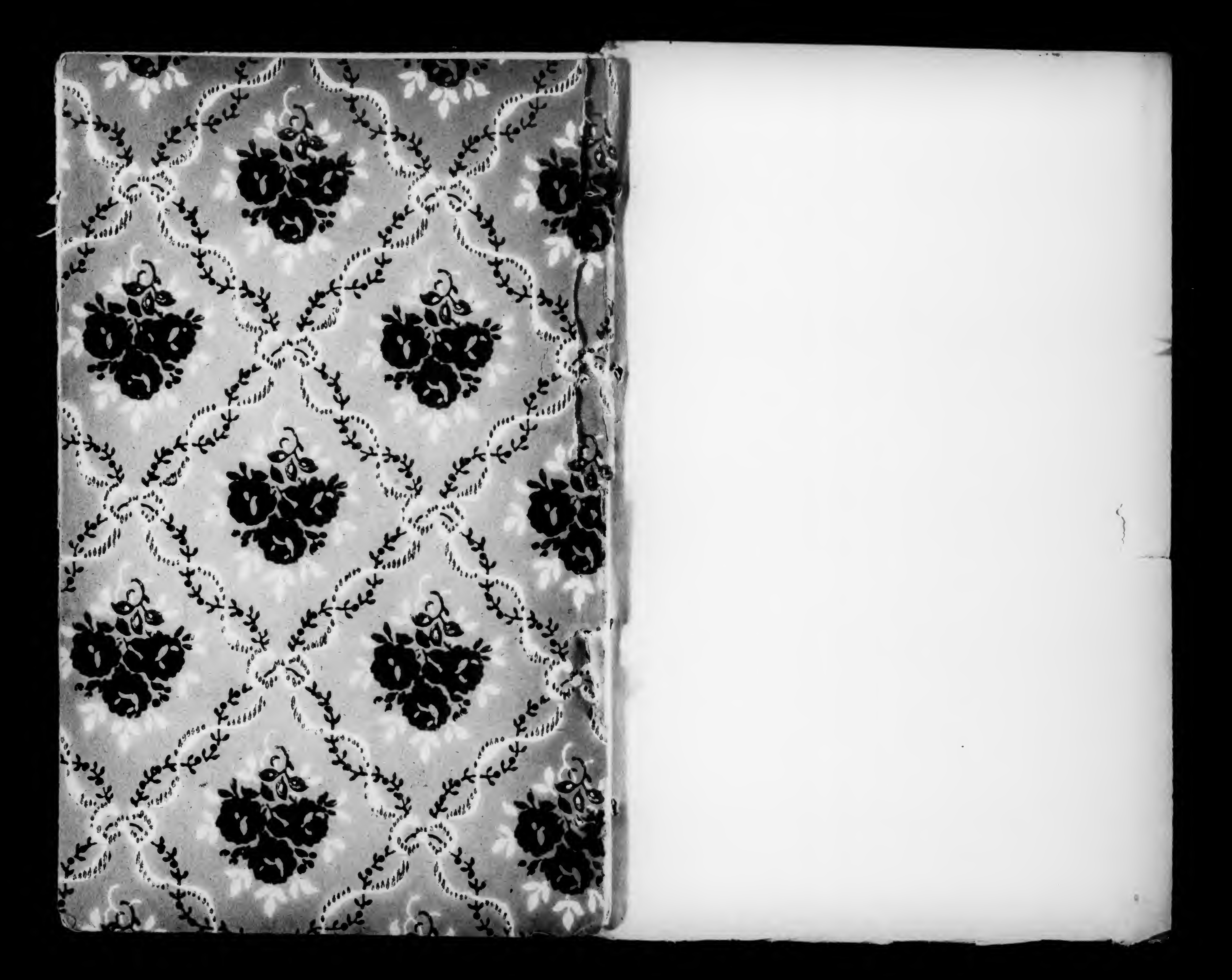
GABINO BARREDA. — *Apreciation de los progressos de la Astronomia fiscia o mejor de la Fisicà astronomica :* Mexico. — *Consideraciones sobre la theoria de Darwin.* — *La clasification de las ciencias de Comte y la de H. Spencer.*

TEIXEIRA BASTOS. — *Principios de Philosophia positiva extrahidos do Curso de Philosophia positiva de A. Comte*, Porto, 1883 , 2 vol. in-8. — *Ensaios sobre a evoluaçao da Humanidade (Estudos do Sociologia).* Porto, 1881, 1 vol. *A Era Nova.* Revista do movimento contemporaneo. Lisboa, 1881. 1 vol. in-8.

E.-S. BEESLY. — *The Social Futur of the Working Classes*, London, 1869 W. Reeves, 3e édit., 1 d. — *A word for France ;* addressed to the workmen of London, 1870, 1 p. — *Some Public Aspects of Positivism*, 1881, 3 d. — *Chart of Ancient History*, 1 d. — *Chart of Mediæval and Modern History*, 1 d. — *Comte as a Moral Type*, 3 d. — *Queen Elizabeth* (Macmillian), 2 s. 5 d.

P. BOELL. — *L'Inde et le Problème indien.* Paris, 1901 (Fontemoing), 1 vol., 3 fr. 50. = Art. *in* Rev. Occ. : *Le Protectorat des Missions catholiques en Chine et la Politique de la France en Extrême-Orient* (juill., sept. 99). Tirage à part, 1 fr.

THEOPHILO BRAGA. = *Visão dos Tempos :* Epopêâ da Humanidade, en 4 vol. in-8. — *Systema da Sociologia*, 1884, 1 vol. in-8° = *Historia da Litteratura portugueza.* Porto. = *Historia universal.* (Lisboa).




COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
0021107246